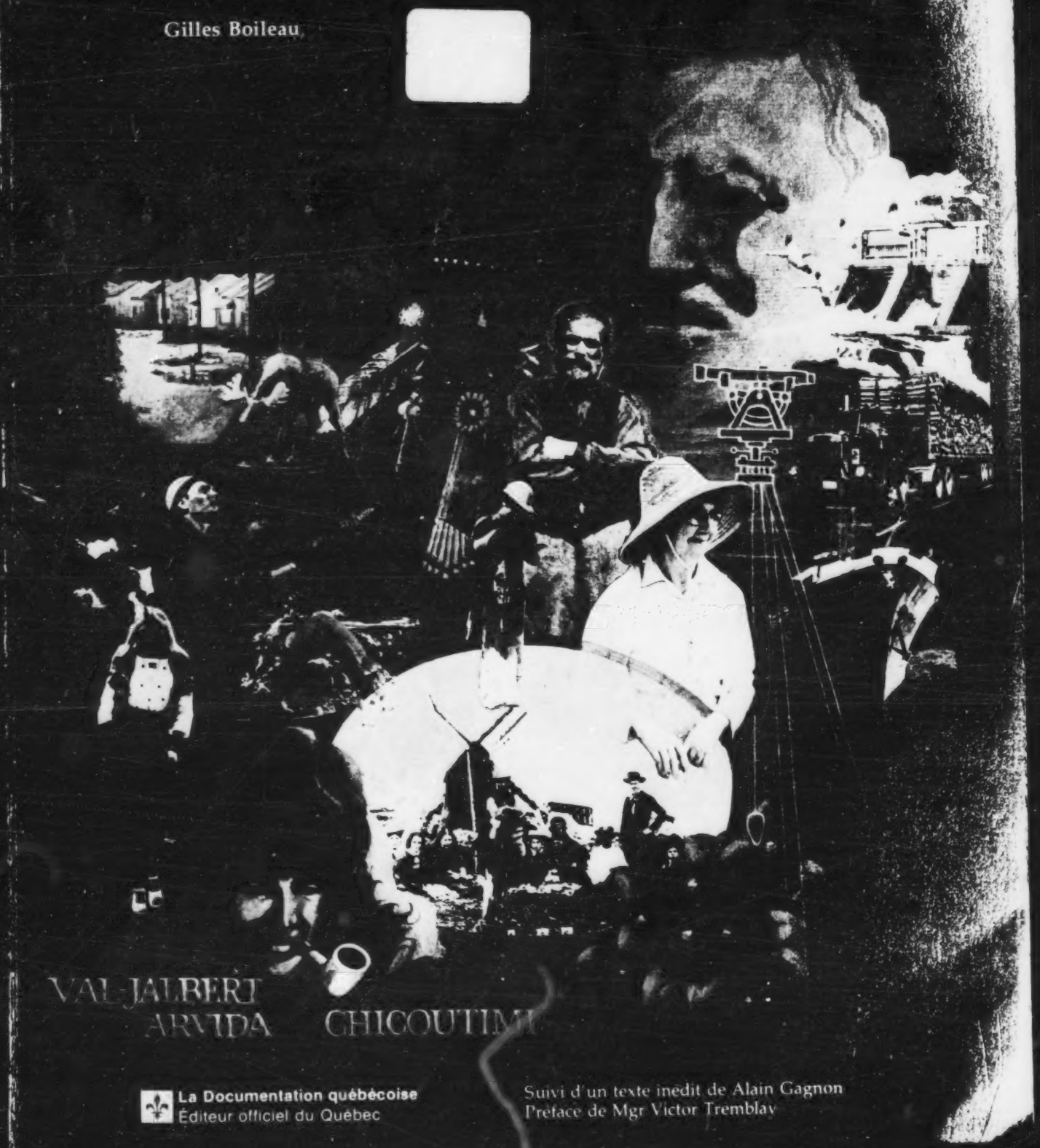
Le Saguenay – Lac-Saint-Jean

Gilles Boileau



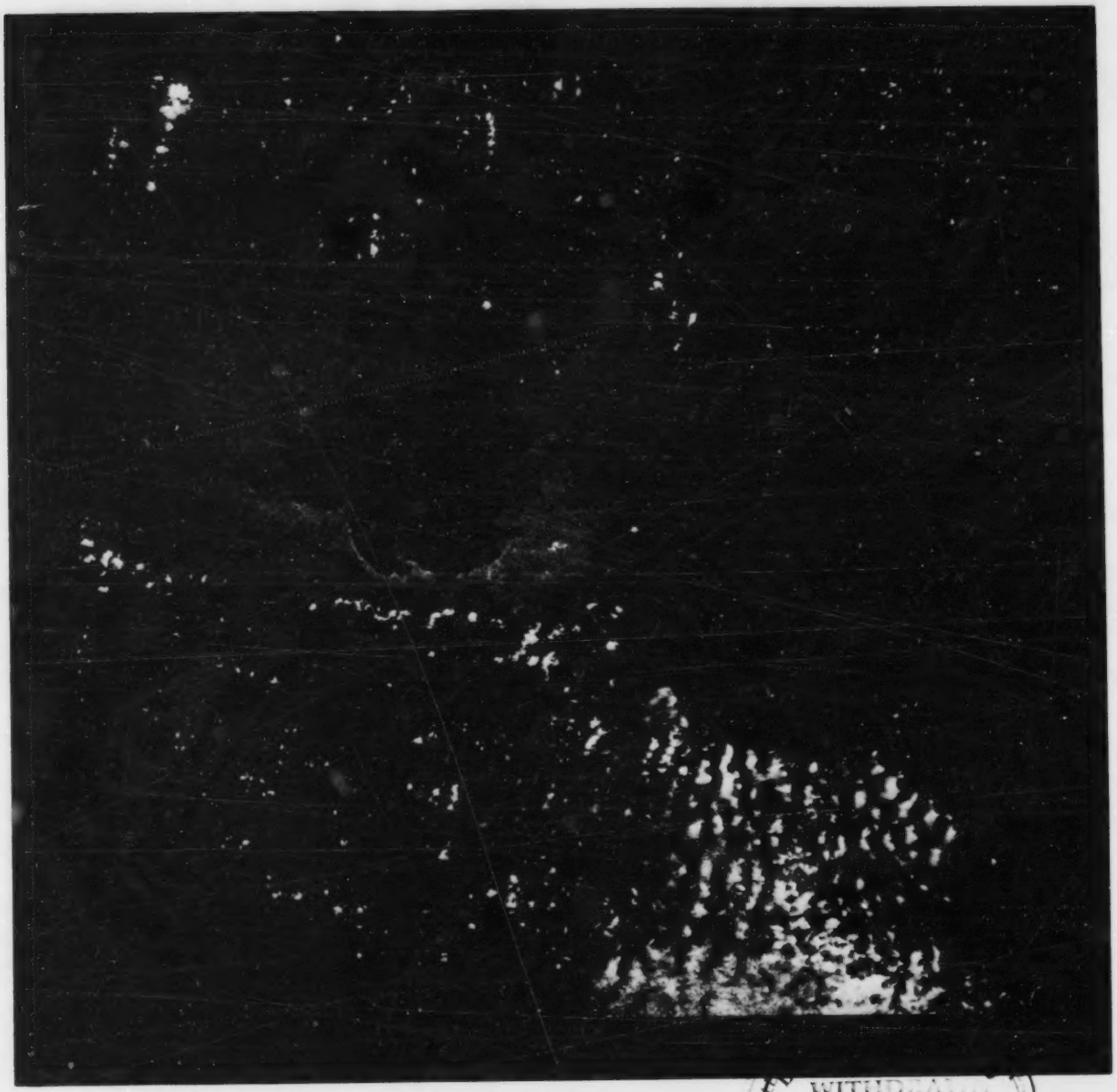
La Documentation québécoise
Éditeur officiel du Québec

Suivi d'un texte inédit de Alain Gagnon
Préface de Mgr Victor Tremblay

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean

101-06569/

Photo prise par satellite



Photographie prise par le satellite Landsat-2 le 29 août 1975 et rendue en infrarouge selon le procédé des fausses couleurs. Reçue par la NASA à la station réceptrice de Prince-Albert, l'image a été produite par le Centre Canadien de Télédétection. Le territoire couvert par la photo a 185 kilomètres du Nord au Sud et autant de l'Est à l'Ouest. Il correspond à la carte 22-D (Chicoutimi) et à une partie de la carte 32-A (Roberval) du Système National de Référence Cartographique.

WITHDRAWN
FEB 6 1978
RECEIVED

La cuvette du lac Saint-Jean et ses basses terres, le couloir du Saguenay, les Laurentides environnantes et la majeure partie du réseau hydrographique régional apparaissent avec une grande netteté sur cette photographie aérienne prise à l'incroyable altitude de 900 kilomètres (560 milles). En réalité, c'est presque la totalité du territoire qui est perçu sur cet étonnant cliché. D'un seul coup d'oeil, on embrasse tout l'espace compris entre la plaine de Normandin, au nord-ouest du lac, et Sainte-Rose-du-Nord, sur la rive gauche du Saguenay, en aval de la baie des Ha! Ha!. De la décharge du lac Saint-Jean au fond de la grande baie entre le Saguenay et le lac Kénogami, les villes d'Alma, Jonquière-Kénogami, Arvida, Chicoutimi, Bagotville et Port-Alfred sont faciles à repérer, tout autant que les rivières Péribonka, Mistassini et Ashuapmuchuan au nord et à l'ouest du grand lac et la plaine d'Hébertville au sud-est. À la bordure sud du lac Saint-Jean, on suit aussi avec une grande précision la ligne de faille séparant les Laurentides des basses terres.

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean

Gilles Boileau

Suivi d'un texte inédit de Alain Gagnon
Préface de Mgr Victor Tremblay

Collection Études et Dossiers
Série Études régionales
La Documentation québécoise
Ministère des Communications

Éditeur officiel du Québec
Québec, 1977

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC
Éléments de catalogage avant publication

Boileau, Gilles, 1931-

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean / Gilles Boileau; suivi d'un texte inédit d'Alain Gagnon, préf. de Mgr Victor Tremblay. – Québec : La Documentation québécoise, Éditeur officiel du Québec,

(Études et Dossiers : Série Études régionales)

Bibliographie.

1. Saguenay – Lac-Saint-Jean, Québec (Région administrative) – Géographie. I. Gagnon, Alain 1943–. II. Titre. (Collection: Québec (Province) Ministère des Communications.
La Documentation québécoise.
Études et dossiers: Série Études régionales).
C6D6E86

Cet ouvrage a été publié sous la direction de
Jacques Maher

Conception graphique:
Guy Lalumière et Associés

Illustration page couverture:
Guy Lalumière et associés

Illustrations de la troisième partie:
Francine Taschereau

© Éditeur officiel du Québec, 1977

Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous pays. Toute reproduction pour fins commerciales, par procédé mécanique ou électronique, y compris la microreproduction, est interdite sans l'autorisation écrite de l'Éditeur officiel du Québec.

Dépôt légal – 1er trimestre 1977
Bibliothèque nationale du Québec
ISBN 0-7754-2649-0

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean

Préface 9

Introduction 11

Première partie **Le pays et les hommes**

Chapitre 1 **De l'isolement à la civilisation** 17
Sous le signe de la hache et de la charrue 17
Une région qui a vaincu son isolement 21
Un pays aux grands espaces 22

Chapitre 2 **Une nature généreuse mais exigeante** 29
Des paysages simples mais contrastés 29
Un climat sévère 32
Du bois en abondance et quelques bonnes terres 33
Des rivières puissantes 35
Le Saguenay 39
Saint-Jean-Vianney 40

Chapitre 3 **Une population dynamique** 43
Peu d'hommes sur un territoire immense 43
Une population jeune et homogène 47
Un accroissement naturel au ralenti 53
Un mouvement d'exode considérable 54

Chapitre 4 **Un pays né de la forêt** 59
Une forêt omniprésente 59
Une agriculture bien localisée 61
Le plan agro-forestier 67
Le secteur minier: espoir et réalité 70

Chapitre 5 **Du village à la ville** 73
Le poids de la civilisation rurale 73
La mise en place des villes 75
Les fonctions urbaines 81
Une ville à bâtir 83

Chapitre 6 **Les grandes occupations** 85
La place de l'industrie manufacturière 86
L'industrie et la forêt 89
L'industrie de l'aluminium 92

Chapitre 7 **Les éléments de la vie régionale** 95
Habitat et construction 95
Les transports 96
L'équipement sanitaire et social 98
Les grands attraits touristiques 99
L'éducation et la culture 103
Les communications 105

Chapitre 8 **Chibougamau ou la dernière frontière** 107
Une période de découverte et de reconnaissance 107
Une ville nouvelle 108

Conclusion Un passé et un présent qui font croire en l'avenir 112

Bibliographie sommaire 114

Liste des tableaux 115

Deuxième partie **Petite encyclopédie du Saguenay – Lac-Saint-Jean** 117

Troisième partie *Chapitre 1* **Les Temps de l'écorce, de la Croix et des fourrures** 163

Du Sakini au Piékouagami

Chapitre 2 **Les Temps du godendard, de la charrue et du clocher** 167

Chapitre 3 **Les Temps de la poulie, de la courroie, de l'engrenage et du cuivre** 169

Chapitre 4 **Les Temps de la main qui bénit, enseigne et réconforte** 173

Chapitre 5 **Les Temps de la Vie surabondante** 175

Épilogue 176

Références photographiques 178

Préface

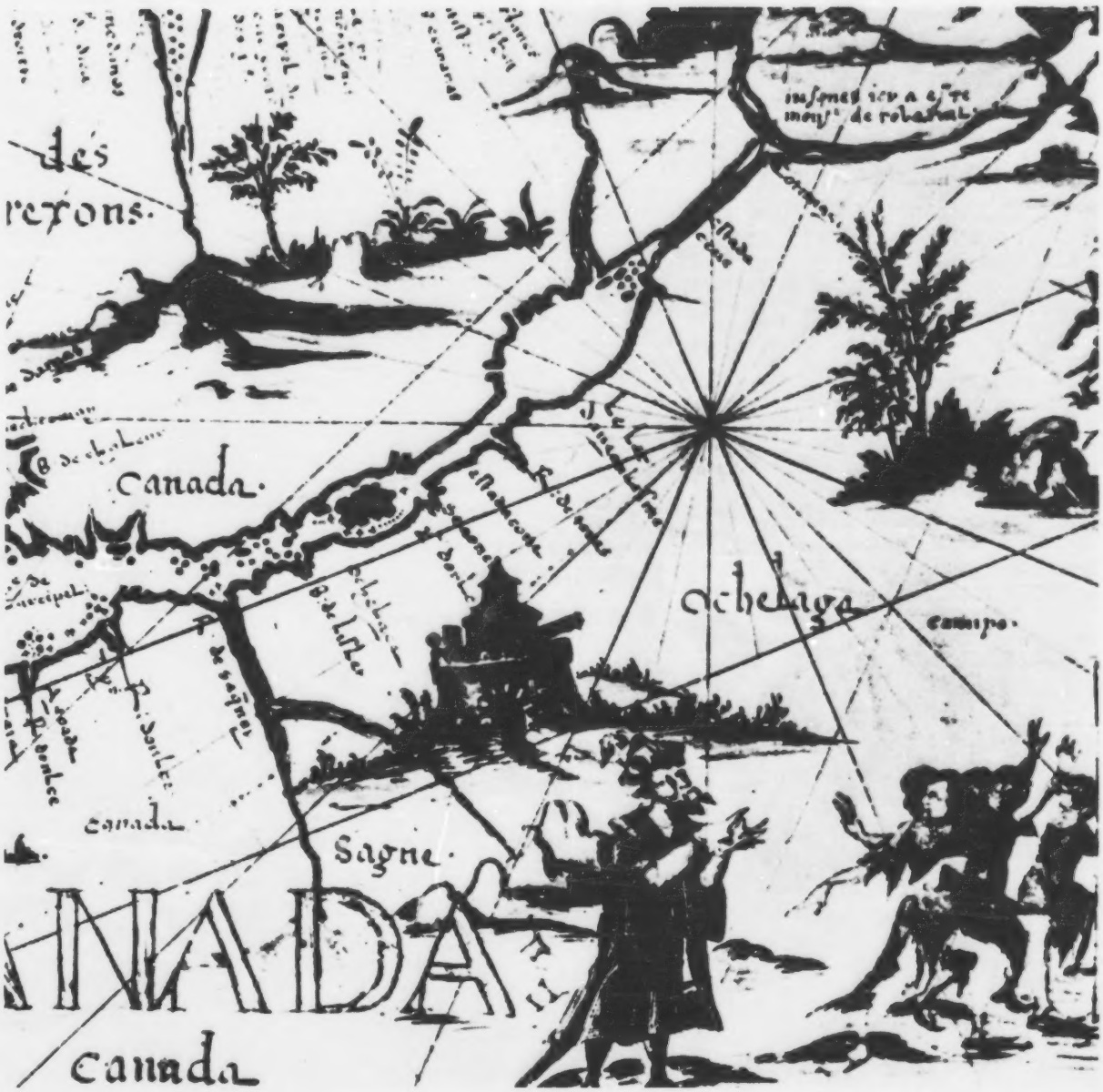
Ce livre est une réalisation fort heureuse. Il apporte sur un sujet qui a inspiré beaucoup d'écrits des éléments très nombreux et les présente avec une limpidité qui en fait un exposé tout à fait neuf, riche d'information, agréable à lire et facile à consulter.

On ne peut que se réjouir de la publication de cet ouvrage et en féliciter chaleureusement l'auteur.

Puis souhaiter que le livre soit largement diffusé pour faire mieux connaître ce coin splendide du Québec et de la patrie canadienne, cette partie du royaume du Saguenay qu'on appelle maintenant «Saguenay – Lac-Saint-Jean.».

Victor Tremblay, p.d'h.

Chicoutimi, 29 septembre 1976



Détail d'un planisphère Desceliers de 1550 où le pays du Saguenay est indiqué «Sagne» entre deux branches de la «R. de sagnay». (Note: comme dans beaucoup de cartes de l'époque, le nord est au bas de la carte).

Introduction

Longtemps isolée dans l'immense espace québécois et coupée des grandes activités de la vallée du Saint-Laurent, la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean est très rapidement devenue, en dépit de cet obstacle, un élément essentiel de notre développement national. Sa situation géographique et la nature particulière des richesses naturelles qui sont les siennes lui ont conféré un visage unique et une vocation précise. Mais le Saguenay – Lac-Saint-Jean est beaucoup plus qu'un fournisseur d'énergie ou qu'un producteur important d'aluminium et de papier. C'est d'abord et avant tout un pays sévère et généreux que des hommes tenaces ont choisi de mettre en valeur. Ils sont venus de Charlevoix et de la Côte-du-Sud pour bâtir ce coin du Québec parce qu'ils savaient tout ce qu'il contenait de ressources. Mais il a fallu travailler dur.

Enfoncée dans la rude carcasse du Bouclier canadien, la région doit son unité tout autant à son isolement relatif et à l'histoire de son peuplement qu'à la structure de réseau de communications axé sur le Saguenay et le lac Saint-Jean. C'est en suivant ce couloir qui pénètre profondément dans les terres de l'arrière-pays que l'on a pris possession du territoire.

Du point de vue socio-économique, cette région est faite de deux pays bien différents. Le corridor du Saguenay, surtout dans sa partie supérieure, à partir de la baie des Ha! Ha!, est voué au commerce et à l'industrie. C'est aussi une importante zone de services et les hommes y sont nombreux. La moitié de la population de la région habite dans la conurbation du Haut-Saguenay qui concentre la majeure partie des activités du territoire. La grande agglomération de Chicoutimi-Jonquière domine cet ensemble. Par ailleurs, tout autour du lac, sur les basses terres, le paysage change, et les hommes s'adonnent davantage au travail des champs. Les deux secteurs de la région diffèrent à la fois dans leur visage et dans leurs activités mais se complètent au point de ne pouvoir vivre coupés l'un de l'autre.

En raison de sa position particulière, un peu excentrique par rapport à l'axe vital du Saint-Laurent et au Québec méridional, la région a dû se développer elle-même à partir de ses propres ressources. Heureusement, il y avait la forêt et les cours d'eau, immense réserve d'énergie. Mais l'exploitation des richesses naturelles a des limites, si bien qu'on semble avoir atteint actuellement un certain équilibre entre la croissance économique et la croissance démographique.

Peut-on dépasser le stade actuel de développement? L'Office de planification et de développement du Québec prévoit pour l'an 2001 une forte baisse de la population au Saguenay – Lac-Saint-Jean. Rien ne prouve encore que la situation soit irréversible. L'avenir de la région est étroitement lié à l'avenir de toutes les autres régions du Québec.

Il n'en demeure pas moins vrai cependant que le Saguenay – Lac-Saint-Jean, à l'orée du Moyen-Nord québécois, pourrait se découvrir une nouvelle vocation susceptible de favoriser une mise en valeur intégrale et harmonieuse du territoire pour le plus grand bénéfice de tout le Québec.

Ce document ne présente pas une étude exhaustive de la région. Telle n'était pas notre intention. Il a été conçu comme un simple moyen de découverte et de connaissance. Parce qu'il est vrai que l'on aime mieux ceux que l'on connaît bien...

Le 29 mars 1966, le gouvernement du Québec, par arrêté en conseil, divisait la province en dix grandes régions administratives. Cette décision avait un double objectif: établir des relations plus étroites avec la population par une décentralisation de ses services administratifs et mettre un terme à l'anarchie des systèmes de divisions régionales utilisés jusqu'alors par les divers ministères et organismes gouvernementaux.

Tous les ministères et organismes gouvernementaux n'ont pas adopté cette nouvelle division parce que leurs besoins ne sont pas identiques et nécessitent parfois un découpage administratif différent. Mais le processus d'uniformisation est avancé et, en particulier, les ministères et organismes à vocation économique, comme le ministère de l'Industrie et du Commerce ou l'Office de planification et de développement du Québec

(O.P.D.Q.), s'y conforment depuis plusieurs années.

Créé en 1969, le ministère des Communications s'est immédiatement attaqué à la tâche d'établir une structure de communication basée sur ces dix régions administratives. Chaque région, à l'exception de celle du Nouveau-Québec, est ainsi dotée d'un bureau de Communication-Québec qui facilite l'accès des citoyens à l'information gouvernementale, coordonne les activités des ministères et organismes au niveau des communications et travaille enfin à affermir l'identité de la région où il est implanté.

C'est pour mieux faire connaître chacune de ces régions que la Documentation québécoise, à l'intérieur de sa collection Études et Dossiers, a entrepris la publication d'une série d'études régionales du Québec. *Le Saguenay – Lac-Saint-Jean* en est la première.

Chacun des ouvrages de la série sera présenté suivant un même plan: une première partie qui, par une étude poussée des données historiques, géographiques, démographiques, économiques et socioculturelles, donnera un aperçu clair et précis du milieu, des hommes et de leurs activités; une deuxième partie dans laquelle, sous une forme encyclopédique, le lecteur pourra retrouver rapidement l'un ou l'autre des jalons de l'histoire de la région et de son développement; dans la troisième partie, enfin, un auteur de la région présentera son «pays» à travers son histoire et sa réalité.

Les ouvrages de la série «Études régionales» devraient satisfaire les exigences scientifiques les plus rigoureuses. Toutefois, par leur présentation imagée et leur style dépouillé, ils éviteront l'aspect trop académique qu'ont souvent les publications du genre.

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean, comme les ouvrages qui suivront, contribuera à réaliser l'objectif premier de la Documentation québécoise: mieux faire connaître et aimer le Québec.

L'auteur du *Saguenay – Lac-Saint-Jean*, Gilles Boileau, est professeur au département de géographie de l'Université de Montréal. Géographe, historien, journaliste, il a présenté de très nombreuses communications scientifiques et a publié deux ouvrages de géographie humaine ainsi que plusieurs centaines d'articles de journaux et de périodiques.

Orateur renommé, il s'est fait depuis plusieurs années le propagandiste de la protection de l'environnement, ce qui lui a valu notamment d'être élu à la présidence de la Fédération québécoise de la faune.

Amoureux du Saguenay – Lac-Saint-Jean depuis les débuts de sa carrière de géographe, il y a fait de fréquents séjours.

Gilles Boileau vit et écrit à Saint-Eustache.

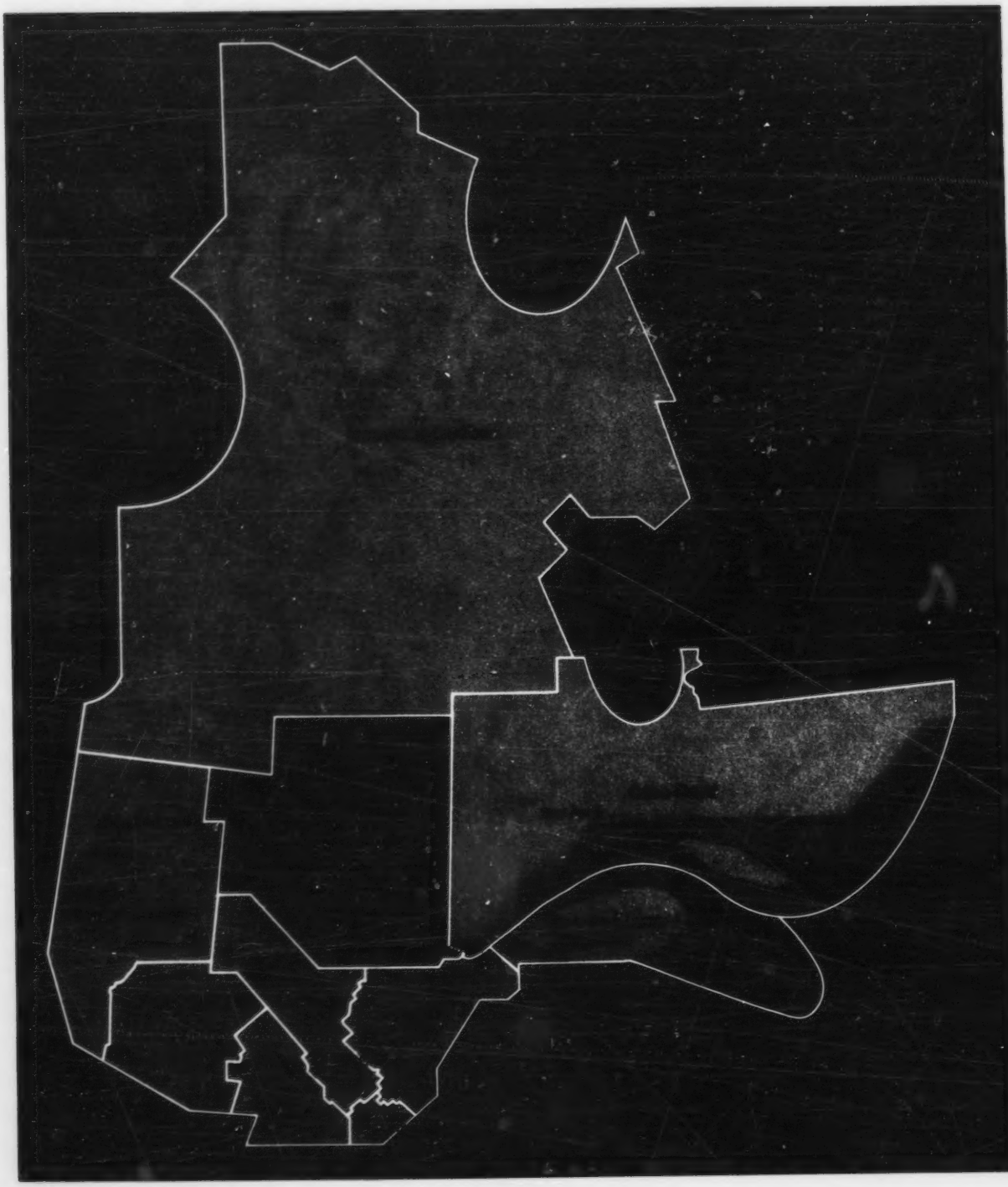
Alain Gagnon, l'auteur de la troisième partie de cet ouvrage, est né à Saint-Félicien, au Lac-Saint-Jean. Il a fait ses études primaires et secondaires dans la région et y est retourné pendant quelques années, après ses études universitaires, pour y enseigner. Bien qu'il vive aujourd'hui à Kingston, où il supervise, pour la Commission de la fonction publique, l'enseignement du français dans les unités militaires, ses racines sont et restent au Saguenay – Lac-Saint-Jean.

Alain Gagnon a publié, au Cercle du Livre de France, des recueils de contes, de poèmes et de nouvelles ainsi que deux romans, *Ilse* et *La grenouille et le bulldozer*.

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean

Une des dix régions administratives du Québec

Depuis le 29 mars 1966, la province de Québec est divisée en dix grandes régions administratives. Chacune de ces régions, à l'exception de celle du Nouveau-Québec, a sa «capitale» où sont regroupés les services de la plupart des ministères et organismes gouvernementaux. Cette décentralisation administrative permet au gouvernement de maintenir des relations plus étroites avec la population. Le Saguenay – Lac-Saint-Jean *a pour objectif de mieux faire connaître la région du même nom. La «capitale administrative» de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean est Jonquière.*



Première partie

Le pays et les hommes

Chapitre 1

De l'isolement à la civilisation

«Découvert en même temps que le Canada, le Saguenay a été pendant trois siècles un pays à part, où seuls le commerce des fourrures et l'apostolat des missionnaires ont modifié l'allure de la vie indienne; c'est la période des «temps héroïques», celle du Saguenay sauvage. Puis, soudain, en 1838, la colonisation y pénétra et commença cette transformation qui en un siècle et quart a réalisé ce que nous voyons aujourd'hui: c'est la période moderne, celle du Saguenay civilisé».
«L'histoire de ces deux périodes bien différentes de caractère mérite d'être connue. Si elle n'est pas remplie par le bruit des batailles comme celle du Canada, elle est le tableau de luttes qui ne sont pas moins méritoires ni moins riches de leçons et de bienfaisants stimulants. À nous d'y puiser l'attachement au coin de la grande patrie où nous sommes appelés à vivre; à nous d'y discerner le sens de notre destinée et les moyens de la poursuivre; à nous d'en utiliser les leçons pour préparer l'avenir».

Mgr Victor Tremblay
Histoire du Saguenay
depuis les origines jusqu'à 1870

Sous le signe de la hache et de la charrue

Un siècle pour bâtir un pays c'est bien peu. En moins de cent ans, l'espace de trois générations, la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean s'est créée, a grandi et évolué pour finalement atteindre la maturité. De Tadoussac à Notre-Dame-de-la-Doré, du lac Bouchette à Saint-Ludger-de-Milot, une vaste clairière a surgi au coeur du Bouclier canadien et s'est animée. On a labouré les terres après avoir défriché, des villages sont apparus, des barrages ont été érigés, des usines et des villes modernes ont rapidement modifié le paysage.

En réalité, le Saguenay – Lac-Saint-Jean s'est constitué en un siècle, de 1838 à la veille de la dernière grande guerre. Il s'agit d'une colonisation spontanée, où le rôle important a été tenu par des hommes entreprenants à la tête de groupements de défricheurs dynamiques et pleins d'espoir. Un vaste territoire a ainsi été occupé et organisé en un temps record, grâce à un effort humain collectif qui, malheureusement, n'a pas été facilité par la conjoncture économique de l'époque.

Aujourd'hui, en dépit d'un peuplement récent, le couloir du Saguenay et la cuvette du lac Saint-Jean occupent une place de choix dans le milieu québécois en raison surtout de l'originalité de la région elle-même et de certaines activités qui reflètent encore la ténacité des pionniers.

L'embouchure du Saguenay, à Tadoussac.

Il existait, bien avant l'arrivée des Blancs, une vraie «route des fourrures» traversant de bout en bout la région. Tadoussac, au confluent du Saguenay et du Saint-Laurent, était le point le plus accessible d'où l'on pouvait ensuite atteindre les immenses territoires du Nord. Il devenait alors facile pour les nations indiennes de l'intérieur de troquer leurs pelleteries contre les produits du Sud: maïs, tabac et céréales. De 1535, date à laquelle Jacques Cartier découvrit Tadoussac, jusqu'aux années 1840, la vraie richesse de ce «Royaume de Saguenay» restait les pelleteries et les seuls points d'occupation permanente demeuraient les postes de traite devenus monopole de la Couronne dès 1838.

À Tadoussac, point névralgique sur cette grande route des fourrures, se tenait une foire annuelle d'été fort célèbre. Cette route, suivie par de frêles canots d'écorce, devait éviter les puissants courants et les rapides. Après la remontée du Saguenay, elle suivait la voie plus tranquille de la rivière Chicoutimi et, de portage en portage, elle atteignait le lac Kénogami. La route vers l'Ouest se poursuivait par les rivières Kénogami et des Aulnets jusqu'aux portages d'Hébertville et de la Belle Rivière pour atteindre finalement le lac Saint-Jean. Une fois les étapes de Métabetchouan et de Pointe-Bleue franchies, les canots s'engageaient sur les rivières Ashuapmuchuan et Nekoubau avant de toucher le lac Mistassini et ensuite la baie d'Hudson.

Nous connaissons les activités de cette

La descente de l'Ashuapmuchuan au début du siècle.(Société historique du Saguenay)

route des fourrures par les relations des missionnaires jésuites, premiers explorateurs de cette région aux XVIIe et XVIIIe siècles. C'est le Père Jean de Quen qui, en 1647, a découvert la grande nappe d'eau douce du lac Piékouagami (Saint-Jean), lors de sa visite à la «Nation du Porc-Épic».

En 1672, un autre missionnaire, le Père Albanel, s'est rendu de l'embouchure de la rivière Saguenay jusqu'à la baie d'Hudson. Les Montagnais occupaient alors un immense territoire allant de la rive nord du Saint-Laurent jusqu'à la baie d'Hudson, et des alentours de Québec jusqu'au Labrador. Dans ses relations de voyages, le Père Albanel parlait du lac Saint-Jean comme d'un point de ralliement et d'un «endroit où toutes les nations qui sont entre les deux mers de l'Est et du Nord se rendaient pour faire leur commerce».

C'est ce commerce fort rémunérateur des pelleteries qui attira les Blancs dans la région. Ils ne tardèrent pas à ériger plusieurs établissements de troc où l'on échangeait des marchandises venues d'Europe contre les fourrures apportées par les Indiens. Les plus célèbres de ces comptoirs furent ceux de Tadoussac, Chicoutimi, Métabetchouan, Pointe-Bleue, Nekoubau et Mistassini.

Ainsi engagée dans le commerce des fourrures, la contrée resta longtemps insensible à toute autre préoccupation. Ce n'est qu'au début du XIXe siècle qu'on attira l'attention de l'Assemblée législative sur la valeur possible de ce pays pour la colonisation. Une commission fut créée qui avait pour mandat d'établir les perspectives de développement de la région. Commissaires et explorateurs, dont Joseph Bouchette et Joseph Hamel, déposèrent leur rapport devant la Chambre le 14 janvier 1829. Le document soulignait la qualité des terres agricoles dans le secteur de Chicoutimi et du lac Saint-Jean ainsi que l'existence d'un climat favorable pour le travail des champs.

En dépit des résultats encourageants de l'enquête, il fallut attendre l'initiative privée pour ouvrir une brèche dans le monopole des compagnies de traite sur la région. Ce n'est que dix ans plus tard que l'espoir allait devenir réalité.

Plus encore que le caractère inhospitalier des rives du Saguenay, son climat rigoureux ou son isolement, c'est l'opposition répétée des grandes compagnies engagées dans le commerce des fourrures – la Compagnie de la Baie d'Hudson et la Compagnie du Nord-Ouest – qui blo-

Le poste de la compagnie de la Baie d'Hudson, à l'embouchure de la Métabetchouan. (Société historique du Saguenay)

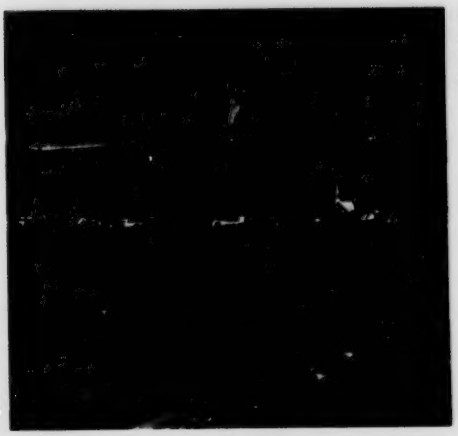
qua systématiquement toute tentative d'établissement agricole et tout peuplement stable jusqu'en 1838.

C'est avec la création de la Société des Vingt-et-Un que débuta la véritable colonisation au Saguenay. En effet, en 1837, vingt-et-un censitaires de La Malbaie, sous l'égide d'Alexis Tremblay, dit Picoté, fondèrent une association pour pratiquer la coupe du bois sur le «Domaine du Roi», autrement dit pour «faire de la pinière». Nantis d'un capital de 400 dollars par tête, ils choisirent de s'installer à la baie des Ha! Ha!, en raison de l'abondance de pin blanc dans les forêts voisines. L'association dut cependant transiger avec la Compagnie de la Baie d'Hudson afin d'obtenir l'autorisation de couper 60 000 billots dans les pinières du Saguenay. Les arbres abattus étaient acheminés vers les scieries de William Price, déjà installées dans la région.

Le peuplement permanent de la région a donc débuté avec l'arrivée d'une première goélette venant du pays de Charlevoix et ayant à son bord près de 50 personnes. Installés à Grande-Baie, à l'Anse-Saint-Jean et à l'Anse au Cheval, ces colons éprouvèrent de nombreuses difficultés au point que les actionnaires de la Société des Vingt-et-Un durent céder leurs intérêts à William Price dont ils devinrent des salariés.

En 1843, on comptait déjà un millier de personnes installées au fond de la baie ou aux alentours. Tous ceux qui pouvaient travailler trouvaient de l'embauche chez Price, mais leur condition n'en était pas moins misérable, au point qu'ils devaient accepter d'être payés non pas en argent mais en bons, appelés «pitons», échangeables pour des marchandises au magasin de Price seulement. L'endettement était général et la dépendance totale vis-à-vis de la famille Price. Tout ce que les colons pouvaient tenter, en dehors des travaux forestiers, c'était une culture rudimentaire sur des lots dévastés par le feu.

Malgré tout, la colonisation a continué sa progression entre la baie des Ha! Ha! et Chicoutimi ainsi que dans les terres de l'arrière-pays, jusqu'au Grand-Brûlé, aujourd'hui Laterrière, dont le peuplement débuta en 1846 sous l'initiative du Père Jean-Baptiste Honorat.

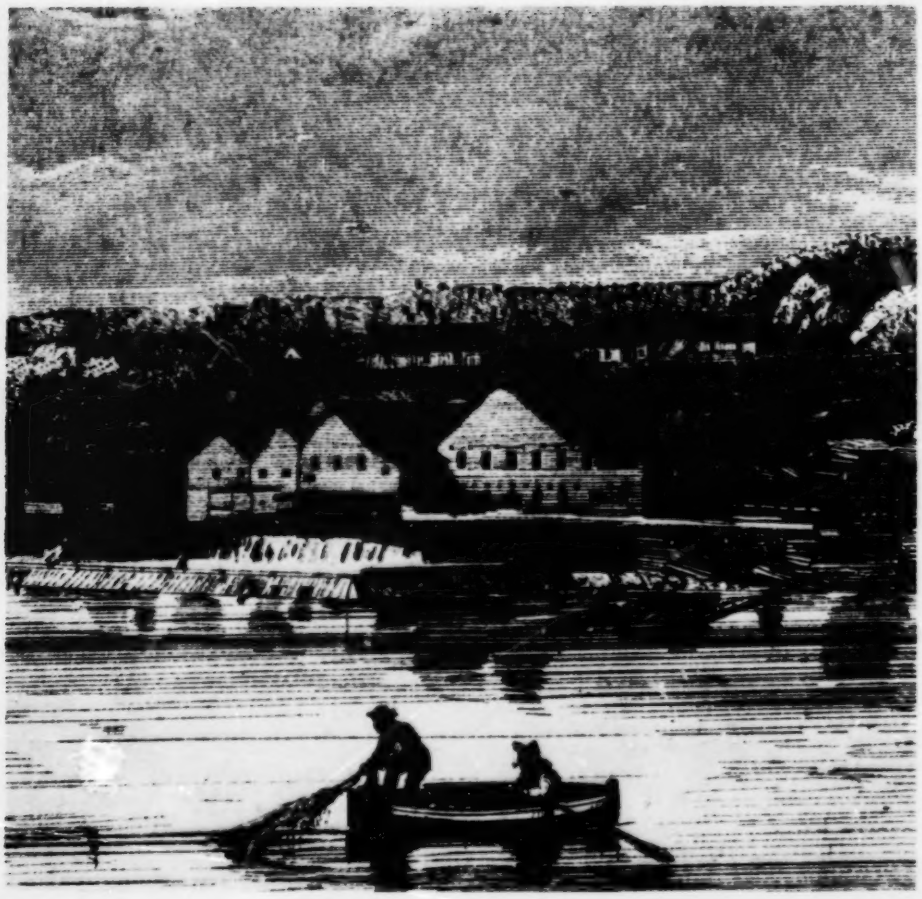


Grande-Baie, un des premiers villages agricoles.

La pénurie de bois de pin, coupé sans discernement et dévasté par des incendies répétés, amena le déclin des moulins de la rivière à Mars et de Saint-Alexis. Favorisé par un site exceptionnel, par les ruptures de pente sur les rivières du Moulin et Chicoutimi, et aussi par la proximité d'un immense bassin forestier au sud, le poste de Chicoutimi prit la relève en 1842. C'est Peter McLeod, que l'on peut à juste titre considérer comme l'un des fondateurs de Chicoutimi, qui fut à l'origine de cette nouvelle ère. Il bâtit une scierie à Rivière-du-Moulin en 1842, avant d'en construire une seconde, quelques années plus tard, au droit du premier rapide sur la rivière Chicoutimi, juste en haut du bassin.

Peu de temps après, William Price s'associa à Peter McLeod à qui il fournissait déjà des capitaux depuis un certain temps. En 1851, les affaires étaient fort prospères au point qu'une vingtaine de bâtiments partaient chaque année pour l'Europe chargés de madriers. Par ailleurs, de nombreuses goélettes, transportant des planches, faisaient la navette entre le Saguenay et les paroisses du bas du fleuve.

Avec la construction d'une glissoire de plus d'un mille de long sur la Petite Décharge, les chantiers ont pu atteindre le lac Saint-Jean à compter de 1860. Dès 1868, Price avait ses scieries dans le secteur de la rivière Péribonka. Mais si les chantiers ont contribué à l'ouverture de la région, ils n'ont guère favorisé une véritable colonisation. Croyons-en l'abbé François Pilote qui avait compté, en



Le moulin de la compagnie Price, à Chicoutimi. Illustration parue dans le numéro du 16 septembre 1871 du Canadian Illustrated News. (Société historique du Saguenay)

1851, 17 moulins à scier dans les limites des paroisses de Chicoutimi et de Grande-Baie.

Entre temps, quelques sociétés de colonisation avaient été fondées, notamment à Baie-Saint-Paul, à La Malbaie et à Québec, mais leur action n'eut guère de conséquences appréciables. Alors que le Saguenay, pour reprendre l'expression du géographe Raoul Blanchard, a été ouvert «sous le signe de la hache», c'est sous le signe de la charrue que s'est effectuée la colonisation du lac Saint-Jean. Mais il aura fallu attendre l'arrivée du curé Nicolas-de-Tolentin Hébert et de son groupe.

L'oeuvre de l'abbé Hébert s'inscrivait dans un vaste mouvement d'ensemble chargé de fournir des terres agricoles aux populations excédentaires des rives du Saint-Laurent. En février 1849, le gouvernement de l'Union concédait à l'Association des comtés de l'Islet et de Kamouraska pour coloniser le Saguenay le canton de Labarre et quelques terres en bordure du lac Saint-Jean à des conditions très favorables. Les membres de l'association avaient donné à l'abbé Hébert, curé de Saint-Pascal, le titre bien significatif d'agent de leur association. Il en fut véritablement l'âme dirigeante. La mise en valeur des terres fut menée gaillardement sous l'impulsion du dynamique curé, si bien que la municipalité d'Hébertville vit le jour officiellement en mai 1859. En 1861, sa population était d'environ 500 personnes. Quant à l'abbé Hébert, il fut nommé curé de Kamouraska en 1852. Il devait y mourir en 1888 à l'âge de 77 ans. Contrairement aux colonies du Haut-Saguenay, cette société établie à Hébertville se voulait avant

tout une société de colonisation rurale, la coupe du bois n'étant qu'un supplément aidant à la subsistance pendant l'hiver.

La création d'Hébertville servit d'exemple, et, par la suite, un vaste mouvement de prise de possession des terres s'amorça. Première paroisse au bord du lac, Roberval fut fondée en 1860; Saint-Prime eut son premier prêtre résidant en 1871 alors que déjà, en 1870, la colonie naissante de Saint-Félicien (Rivière-à-l'Ours) comptait une vingtaine de familles. Les deux cantons agricoles de Normandin et d'Albanel furent ouverts en 1879. Les trappistes de Mistassini, qui ont joué un rôle important dans le développement du secteur nord-ouest du lac, bâtirent leur monastère en 1892. Et trois ans plus tard, en 1895, le tour de la cuvette était bouclé et le cercle de la colonisation complet. Restait à le parfaire et à l'élargir.

La plaine d'Hébertville.

Le fjord, en amont du Petit-Saguenay.

Une région qui a vaincu son isolement

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean ne ressemble à aucune autre région québécoise. C'est un coin de terre bien individualisé que la géographie a marqué profondément en l'isolant de la vallée du Saint-Laurent et en le coupant du Québec méridional par des reliefs vigoureux et une puissante forêt.

L'isolement de la région s'explique surtout par un environnement physique sévère. À un long fossé d'effondrement, celui du Saguenay, succède une vaste cuvette d'origine tectonique, celle du lac Saint-Jean. Ces deux éléments majeurs sont encerclés de toutes parts par un relief compact de hauts plateaux (plateau laurentidien, plateau du Labrador) aux pentes difficiles, aux rebords en abrupts de failles (ceux d'Hébertville et des monts Valin). En outre, l'impressionnante forêt qui sépare ce territoire du sud du Québec a longtemps accentué cet isolement en empêchant durant plus d'un siècle l'accès de la région par une autre voie que celle du Saguenay.

Les communications furent longtemps difficiles, et seule la route des fourrures permettait l'accès à la cuvette du lac. Le Saguenay, véritable fleuve que l'on appelle rivière, fut donc la première voie de pénétration et le premier passage vers les terres de l'intérieur. La navigation y est possible de l'estuaire jusqu'à la baie des Ha! Ha!, voire même jusqu'à Chicoutimi. Malheureusement, en amont, des rapides et les glaces d'hiver bloquent toujours l'accès au lac. Déjà en 1850, des bâteaux à vapeur remontaient son cours jusqu'au fond de la baie des Ha! Ha! pour atteindre ensuite Chicoutimi en 1870.

Avant que la région ne soit ouverte au reste du Québec par l'arrivée du chemin de fer, la route demeurait le principal mode de communication puisque le Saguenay était livré aux glaces une longue partie de l'année. Pendant longtemps toutefois, les seuls chemins furent ceux qui reliaient entre elles les paroisses de colonisation. Cet isolement terrestre relatif a contribué à retarder le désenclavement de la région et sa mise en valeur.

Les chemins de colonisation ne suffisant pas, il fallut se lancer dans de plus grandes opérations comme la construction, en 1879, du chemin de Kénogami, reliant Saint-Félicien à Grande-Baie, par Hébertville, avec un embranchement vers Jonquière et Chicoutimi. Quinze ans plus tard, à Alma, le pont jeté sur la Grande Décharge ouvrait un nouveau secteur au peuplement et au travail de la terre.

Il devenait nécessaire, pour des raisons impératives, que la région soit reliée par terre au reste de la province. Ce fut fait en 1857 grâce à une route qui allait de Grande-Baie à La Malbaie et vers Baie-Saint-Paul. Mais il s'avérait de plus en plus urgent d'assurer une liaison rapide et directe entre le Saguenay – Lac-Saint-Jean et le coeur même du Québec. Pour cette raison, le gouvernement entreprit en 1878 la construction d'une route

reliant Métabetchouan à Québec, qui fut terminée quelques années plus tard. En 1882, on paracheva un tronçon de route qui partait de Chicoutimi et allait rejoindre cette route à peu près à mi-chemin dans le parc des Laurentides. Cette route, modifiée pour les besoins de la circulation automobile, deviendra le boulevard Talbot. Ce n'est que vers 1925 qu'on put atteindre la côte de Charlevoix à partir du Haut-Saguenay en longeant la rive sud de la grande rivière, en passant par l'Anse-Saint-Jean et Petit-Saguenay. La rive nord du Saguenay attendit sa route beaucoup plus longtemps puisque ce ne fut que vers 1967 que l'on put enfin aller de Sainte-Anne-de-Chicoutimi à Tadoussac, via Sainte-Rose-du-Nord et Sacré-Coeur. Avec le parachèvement de la route La Tuque – Chambord, la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean était maintenant reliée directement, par la route, à la plupart des régions québécoises; par ailleurs depuis les années 50 on avait construit une longue route à travers la forêt de Saint-Félicien vers le secteur minier de Chibougamau.

La région n'a pas la chance d'être située de part et d'autre d'une ligne ferroviaire, encore moins sur un axe important. Elle se trouve plutôt au bout d'un double embranchement qui a le désavantage de se terminer dans la région même, ce qui en accroît considérablement le coût d'exploitation, après avoir décrit une longue boucle pour contourner le parc des Laurentides.

Les vrais débuts de la région remontent à l'arrivée du rail sur les rives du lac Saint-Jean, en 1888, alors que la région fut reliée à la ville de Québec. De Chambord, le rail se rendait à Chicoutimi en 1893 et à la baie des Ha! Ha! en 1908, avant de pousser des antennes vers Alma et Laterrière. À partir de Chambord, sorte de plaque tournante, la voie du bord du lac s'est ensuite dirigée vers Roberval, Saint-Félicien, Normandin et enfin Dolbeau. Le nord du lac, entre Alma et Mistassini, est toujours sans chemin de fer.

La vallée de la Sainte-Marguerite.

L'avènement de la voie ferrée marqua une étape décisive dans le développement des communications et l'ouverture de la région. Raoul Blanchard n'hésite pas à dire que c'est de là que date, pour le Saguenay – Lac-Saint-Jean, la période contemporaine. Il demeure cependant une insuffisance grave au niveau du transport ferroviaire: l'absence d'une ligne de ceinture complète autour du lac et surtout le manque d'une liaison directe avec la Haute-Mauricie ainsi qu'avec la vallée du Saint-Laurent dans le secteur de La Malbaie – Baie-Saint-Paul. Heureusement, depuis un certain temps, le Lac-Saint-Jean est en communication directe, par rail, avec l'Abitibi via Chibougamau.

Par ailleurs, la région est en communication avec la plupart des autres régions du Québec grâce à l'implantation d'un service aérien quotidien au départ de Bagotville. Québecair assure des vols réguliers entre le Saguenay, Québec et Montréal. En quittant Bagotville, par Québecair, on peut atteindre, directement ou après une correspondance à Québec ou à Montréal, les villes de Baie-Comeau, Gagnon, La Grande, Rimouski, Rouyn, Sept-Îles, Schefferville, Val d'Or et Wabush. Depuis le 25 juin 1976, la Compagnie Air-Caravane assure quatre vols par semaine entre Montréal et Saint-Méthode (près de Dolbeau).

Entre le Saguenay et la grande métropole montréalaise, il y a moins d'une heure de vol. Peut-on encore parler d'isolement?

Un pays aux grands espaces

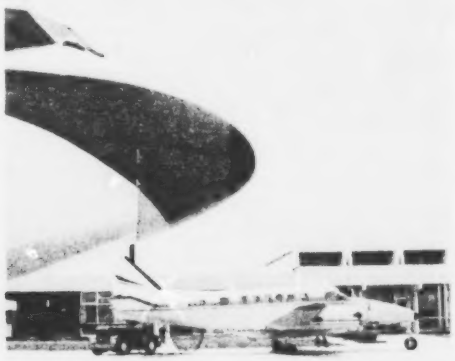
On ne mesure pas la contribution ou l'apport d'une région à la vie d'un pays ou d'une province par sa dimension territoriale. Il n'y a habituellement pas de commune mesure ou de rapport direct entre la superficie d'une région et sa puis-

sance économique ou son rôle sur le plan social et culturel. L'exemple de la zone métropolitaine de Montréal saute aux yeux: sur 2,8% de la superficie du Québec, vit 56,7% de la population!

Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, la situation est inversée. Il y a beaucoup d'espace mais les hommes sont peu nombreux. Il n'y en a que 265 645 sur une superficie totale de 106 000 kilomètres carrés (40 906 milles carrés), ce qui en réalité représente 4,4% de la population de la province sur 7,8% des terres.

Sur cet immense territoire du Saguenay – Lac-Saint-Jean, la densité générale de la population dépasse à peine 2,5 habitants au kilomètre carré. Il semble donc y avoir une nette disproportion entre l'immensité du territoire et les hommes qui l'habitent. Mais c'est là une situation qui se retrouve dans quelques régions du Québec caractérisées justement par une abondance peu commune de ces grands espaces plus ou moins boisés.

L'aéroport de Bagotville: peut-on encore parler d'isolement?



Si on excepte la Côte-Nord et le Nouveau-Québec dont les territoires sont immenses et même démesurés, la plupart des régions du Québec présentent un rapport population/superficie favorable à la population. Ces rapports se révèlent parfois trompeurs, surtout dans le cas du Saguenay – Lac-Saint-Jean dont les limites administratives englobent une «extraordinaire» superficie boisée et où les zones «utiles», c'est-à-dire habitées en permanence et exploitées simultanément, sont minimes. En effet, de ces 106 000 kilomètres carrés de superficie, il n'y en a pas 2% qui soient défrichés et consacrés à l'agriculture.

La dimension du territoire ne constitue pas toujours un facteur de développement régional. Il faut faire la différence entre l'espace fortement humanisé et l'espace livré à l'exploitation. En vérité, c'est l'équilibre entre les deux types d'espace qui est important. Ainsi les grands espaces du Saguenay – Lac-Saint-Jean, ceux qui ne sont pas habités en permanence, ne sont pas perdus pour autant. Au contraire, ils constituent une partie importante des richesses de la région et

L'importance de la population et du territoire dans les dix régions administratives du Québec

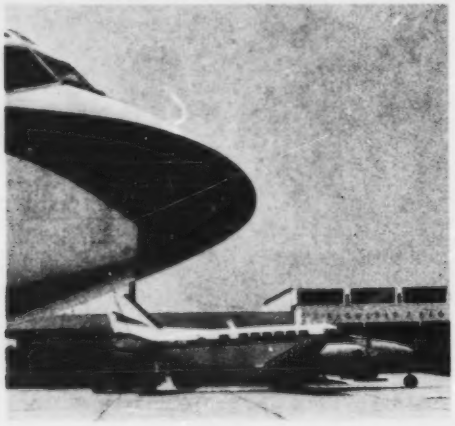
Région	% de population	% du territoire
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	5,4%	3,1%
Saguenay – Lac-Saint-Jean	**4,4**	7,8
Québec	14,1	2,7
Trois-Rivières	6,7	2,8
Cantons de l'Est	4,0	0,8
Montréal	56,6	2,8
Outaouais	4,1	3,0
Abitibi – Témiscamingue	2,4	4,9
Côte-Nord	1,7	14,5
Nouveau-Québec	0,6	57,6
Province de Québec	**100,0%**	**100,0%**

sance économique ou son rôle sur le plan social et culturel. L'exemple de la zone métropolitaine de Montréal saute aux yeux: sur 2,8% de la superficie du Québec, vit 56,7% de la population!

Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, la situation est inversée. Il y a beaucoup d'espace mais les hommes sont peu nombreux. Il n'y en a que 265 645 sur une superficie totale de 106 000 kilomètres carrés (40 906 milles carrés), ce qui en réalité représente 4,4% de la population de la province sur 7,8% des terres.

Sur cet immense territoire du Saguenay – Lac-Saint-Jean, la densité générale de la population dépasse à peine 2,5 habitants au kilomètre carré. Il semble donc y avoir une nette disproportion entre l'immensité du territoire et les hommes qui l'habitent. Mais c'est là une situation qui se retrouve dans quelques régions du Québec caractérisées justement par une abondance peu commune de ces grands espaces plus ou moins boisés.

L'aéroport de Bagotville: peut-on encore parler d'isolement?

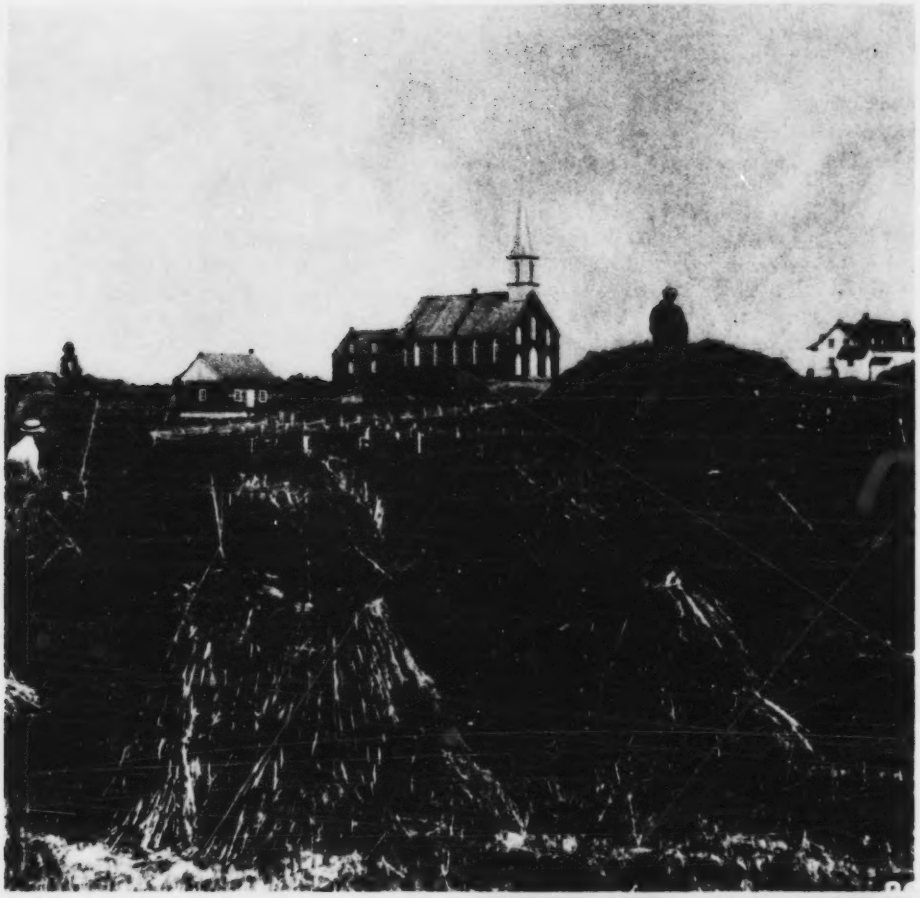


Si on excepte la Côte-Nord et le Nouveau-Québec dont les territoires sont immenses et même démesurés, la plupart des régions du Québec présentent un rapport population/superficie favorable à la population. Ces rapports se révèlent parfois trompeurs, surtout dans le cas du Saguenay – Lac-Saint-Jean dont les limites administratives englobent une «extraordinaire» superficie boisée et où les zones «utiles», c'est-à-dire habitées en permanence et exploitées simultanément, sont minimes. En effet, de ces 106 000 kilomètres carrés de superficie, il n'y en a pas 2% qui soient défrichés et consacrés à l'agriculture.

La dimension du territoire ne constitue pas toujours un facteur de développement régional. Il faut faire la différence entre l'espace fortement humanisé et l'espace livré à l'exploitation. En vérité, c'est l'équilibre entre les deux types d'espace qui est important. Ainsi les grands espaces du Saguenay – Lac-Saint-Jean, ceux qui ne sont pas habités en permanence, ne sont pas perdus pour autant. Au contraire, ils constituent une partie importante des richesses de la région et

L'importance de la population et du territoire dans les dix régions administratives du Québec

Région	% de population	% du territoire
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	5,4%	3,1%
Saguenay – Lac-Saint-Jean	4,4	7,8
Québec	14,1	2,7
Trois-Rivières	6,7	2,8
Cantons de l'Est	4,0	0,8
Montréal	56,6	2,8
Outaouais	4,1	3,0
Abitibi – Témiscamingue	2,4	4,9
Côte-Nord	1,7	14,5
Nouveau-Québec	0,6	57,6
Province de Québec	100,0%	100,0%



Le temps des moissons, à Saint-Prime. (Société historique du Saguenay)

restent un vigoureux facteur de développement. Le couvert forestier y alimente une puissante et prospère industrie des pâtes et papiers dont profite toute la région. En outre, ce territoire boisé et accidenté est silloné de longues rivières dont l'énergie a transformé une partie de la région en un véritable couloir industriel. L'immensité du territoire devient donc réservoir de richesses: l'eau et la forêt ont fait du Saguenay – Lac-Saint-Jean une région clef dans l'économie québécoise.

Pour se développer et se hisser au niveau des grandes régions, le Saguenay a besoin de plus que d'abondantes ressources naturelles. Il lui faut plus que du bois et l'énergie des rivières. Il lui faut surtout une population active et forte dont le dynamisme compenserait la faiblesse des effectifs. La population est là,

Saint-Jérôme-de-Métabetchouan.

travailleuse et dynamique, mais les ressources, si abondantes soient-elles, manquent dangeureusement de diversité. Un secteur d'activité industrielle fondé sur une gamme trop étroite de ressources n'est pas sans dangers. Quand le secteur des pâtes et papiers est perturbé, l'inquiétude s'empare d'une bonne partie de la population. Cela vaut pour l'industrie de l'aluminium également.

Contrairement aux grandes industries qui ont établi leurs assises sur la mise en valeur et l'exploitation de ressources

réparties à la grandeur de tout le territoire, l'occupation humaine a suivi les grands traits du paysage. Le peuplement est en effet concentré sur une bande de quelques dizaine de kilomètres tout au plus, de part et d'autre du Haut-Saguenay et tout autour du lac, sauf quelques antennes ou points isolés, comme le secteur du lac Bouchette ou les villages reculés de Notre-Dame-de-Lorette et Saint-Ludger-de-Milot.

Autour du lac, les zones mises en valeur ont tendance à s'élargir dans les îlots de bonnes terres agricoles. Les plaines d'Hébertville et de Normandin en sont deux excellents exemples. Mais ces zones d'habitat permanent se réduisent à une mince frange bordière si la qualité des terres diminue comme c'est le cas au nord du lac ou bien si l'espace laissé aux basses terres entre le lac et les Laurentides est trop restreint pour permettre une occupation humaine véritable.

Dans le Haut-Saguenay, l'écoumène suit essentiellement l'axe majeur La Baie-

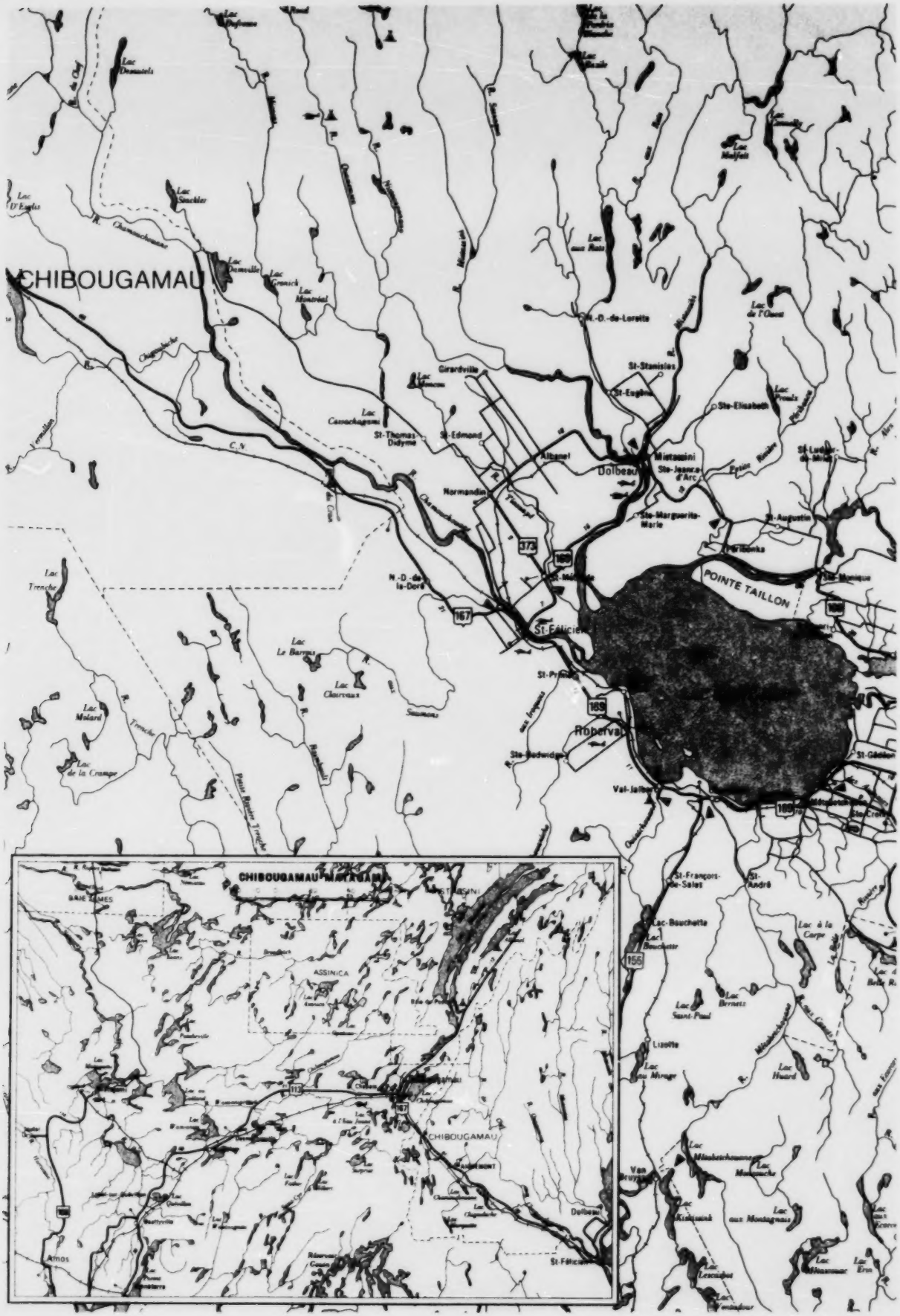
La rivière Péribonka, au pied de la Chute-à-la-Savane.

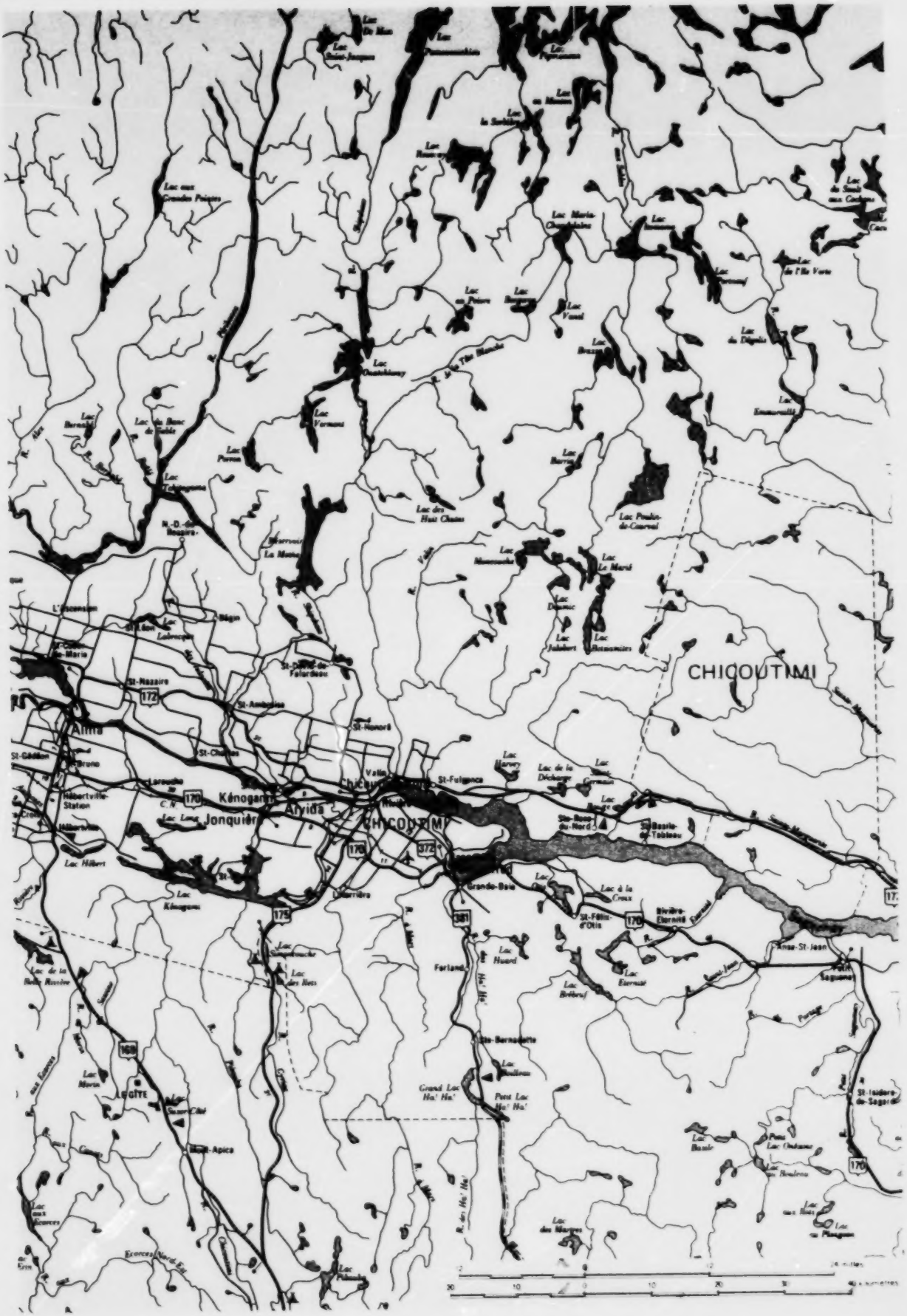
Alma, au sud de la rivière. C'est le coeur de la région.

La région du Saguenay – Lac-Saint-Jean contribue sensiblement au maintien et même à la croissance de l'économie québécoise par l'exploitation de sa forêt, de son sol et de ses cours d'eau. Et ce sont là trois richesses qui tiennent directement à l'immensité de son territoire. Ouvert par des pionniers dont l'idéal n'avait d'égal que le courage et la ténacité, ce territoire a toujours maintenu sa vocation forestière. Peter McLeod et William Price sont venus vers 1840. Les Price y sont toujours. Pour sa part, l'Association des comtés de l'Islet et de Kamouraska pour coloniser le Saguenay a vu fructifier son action et s'étendre son oeuvre.

L'espace agricole de la région ne s'agrandit plus. On a atteint les limites de l'extension possible. L'industrie, le commerce et les services polarisent maintenant cet espace où vit et travaille une population qui a de plus en plus tendance à migrer.

C'est à partir du moment où une population commence à perdre une partie de ses effectifs qu'il faut s'interroger sur l'équilibre existant entre le territoire et ses ressources d'une part et la population qui l'habite d'autre part.


CHIBOUGAMAU
POINTE TAILLON
Roberval
Dolbeau
St-Félicien
St-François-de-Sales
St-André
Lac-Bouchette
Lac à la Carpe
Lac Bernetz
Lac Saint-Paul
Lac Huard
Lac Mistassini
Lac Albanel
Lac Chibougamau
Lac Doré
Lac Gwillim
Lac Chapais
Lac Obatogamau
Lac Cummings
Lac Caopatina
Lac Waconichi
Lac Gilman
Lac Soscumica
Lac Opawica
Lac Chensageau
Lac Mistassibi
Lac Ouiatchouan
Lac Saint-Jean
Lac Kénogami
Lac aux Sables
Lac aux Mouettes
Lac Bouchette
Lac Lizotte
Lac au Mirage
Lac Mistassini
Lac Manouane
Lac Kénogamichi
Lac aux Montagnes
Lac Lescaudet
Lac Mistassinan
Lac Eric
Lac Trenche
Lac Le Barrois
Lac Clairveaux
Lac Malard
Lac de la Crampe
Lac Chamouchouane
Lac Ouiatchouan
Lac Normandie
Lac Girardville
Lac Casachagamy
Lac Mondor
Lac Granet
Lac Doucette
Lac Gauthier
Lac d'Eagles
Lac Dumoulin
Lac Mistassini
Lac Ste-Jeanne d'Arc
Lac Ste-Marguerite-Marie
Lac Ste-Elisabeth
Lac Ste-Monique
Lac Saint-Augustin
Lac Saint-Gédéon
Lac Saint-Jean
Lac Kénogami
Lac aux Rats
Lac de l'Ours
Lac Priest
Lac Mistassini
Lac Albanel
Lac Chibougamau
Lac Doré
Lac Gwillim
Lac Chapais
Lac Obatogamau
Lac Cummings
Lac Caopatina
Lac Waconichi
Lac Gilman
Lac Soscumica
Lac Opawica
Lac Chensageau
Lac Mistassibi
Lac Ouiatchouan
Lac Saint-Jean
Lac Kénogami
Lac aux Sables
Lac aux Mouettes
Lac Bouchette
Lac Lizotte
Lac au Mirage
Lac Mistassini
Lac Manouane
Lac Kénogamichi
Lac aux Montagnes
Lac Lescaudet
Lac Mistassinan
Lac Eric
Lac Trenche
Lac Le Barrois
Lac Clairveaux
Lac Malard
Lac de la Crampe
Lac Chamouchouane
Lac Ouiatchouan
Lac Normandie
Lac Girardville
Lac Casachagamy
Lac Mondor
Lac Granet
Lac Doucette
Lac Gauthier
Lac d'Eagles
Lac Dumoulin
Lac Mistassini
Lac Ste-Jeanne d'Arc
Lac Ste-Marguerite-Marie
Lac Ste-Elisabeth
Lac Ste-Monique
Lac Saint-Augustin
Lac Saint-Gédéon
Lac Saint-Jean
Lac Kénogami
Lac aux Rats
Lac de l'Ours
Lac Priest
CHIBOUGAMAU
ASSINICA
BAIE JAMES
Atmos
St-Félicien
Dolbeau
Roberval
Val-Jalbert
St-François-de-Sales
St-André
Lac-Bouchette
Lac à la Carpe
Lac Bernetz
Lac Saint-Paul
Lac Huard
Lac Mistassini
Lac Manouane
Lac Kénogamichi
Lac aux Montagnes
Lac Lescaudet
Lac Mistassinan
Lac Eric
Lac Trenche
Lac Le Barrois
Lac Clairveaux
Lac Malard
Lac de la Crampe
Lac Chamouchouane
Lac Ouiatchouan
Lac Normandie
Lac Girardville
Lac Casachagamy
Lac Mondor
Lac Granet
Lac Doucette
Lac Gauthier
Lac d'Eagles
Lac Dumoulin
Lac Mistassini
Lac Ste-Jeanne d'Arc
Lac Ste-Marguerite-Marie
Lac Ste-Elisabeth
Lac Ste-Monique
Lac Saint-Augustin
Lac Saint-Gédéon
Lac Saint-Jean
Lac Kénogami
Lac aux Rats
Lac de l'Ours
Lac Priest


CHICOUTIMI
Alma
Kénogami
Jonquière
Arvida
CHICOUTIMI
Grande-Baie
St-Félix-d'Otis
Rivière-Chemin
Rivière-St-Jean
Ste-Bernadette
Grand Lac Ha! Ha!
Petit Lac Ha! Ha!
LEGITE
Lac Hébert
Lac Kénogami
Lac Long
Lac des Rocs
Lac Harvey
Lac de la Décharge
Lac à la Croix
Lac Bivierre
Lac Bernier
Lac Vert
Lac Bouchard
Lac Bleu
Lac Tchitogama
Lac des Marges
Lac Pikauba
St-Fulgence
St-Honoré
St-Ambroise
St-Nazaire
St-Gédéon
Ste-Rose-du-Nord
Ste-Anne-du-Tableau
St-Isidore-de-Laprairie
Forêt Montmorency
Forêt Saguenay
Exercice Nord Est
Exercice Nord Est
Exercice Nord Est

Chapitre 2

Une nature généreuse mais exigeante

«À 180 kilomètres à vol d'oiseau au Nord de Québec s'étale une vaste dépression de plusieurs milliers de kilomètres carrés taillée comme à l'emporte-pièce au travers des plateaux laurentiens. Il s'agit d'une sorte d'oasis plantée au milieu de la rude nature laurentienne et qui, en dépit de sa position excentrique, de la date récente de son aménagement, constitue l'une des pousses les plus vigoureuses de l'Est du Canada français».

Raoul Blanchard
L'Est du Canada français

Des paysages simples mais contrastés

Le Lac-Saint-Jean et le Saguenay ne se ressemblent pas. En raison cependant de leur voisinage et de leur histoire, nous avons pris l'habitude de les considérer globalement. Même si elles forment sur le plan socio-économique deux zones fortement interpénétrées et complémentaires, il n'en demeure pas moins que leur visage naturel s'oppose assez violemment, présentant même des contrastes très nets. La hardiesse des paysages saguenéens n'a rien de comparable avec la douceur du pays jeannois.

Située à l'intérieur du Bouclier canadien et aux sources vives du Saguenay, la région du lac Saint-Jean occupe le fond d'une vaste cuvette dont les dimensions atteignent environ 100 kilomètres (65 milles) de long sur 55 kilomètres de large (35 milles). Logé dans la partie sud-est de cette grande dépression tectonique, le lac lui-même, long de 40 kilomètres (26 milles) et large de 32 (20 milles), couvre quelque 2 350 kilomètres carrés de territoire.

Tout au fond de ce plat pays, limité sur trois de ses côtés par des escarpements de faille, l'homme a aménagé un précieux terroir dont les cultures reposent sur des sols d'origine calcaire et schisteuse. Du lac vers les hautes terres environnantes, une succession de terrasses faites habituellement d'argile grise, très souvent chargée de sable, rappelle l'origine marine du lac.

C'est par le Saguenay que les eaux du lac Saint-Jean atteignent le Saint-Laurent et la mer. Coulant dans une direction est-sud-est sur quelque 160 kilomètres (une centaine de milles), le Saguenay, véritable fossé d'effondrement, prend l'allure d'un fjord majestueux, en raison de ses hautes parois et de ses grandes profondeurs.

Entre la cuvette du lac Saint-Jean et le fossé du Saguenay se succède tout une série de gradins dont l'altitude peut atteindre près de 100 mètres (300 pieds) au-dessus des eaux du lac voisin. C'est une roche noire très résistante, l'anorthosite, qui forme l'essentiel de cette zone intermédiaire coincée entre deux lignes de faille et émergeant au-dessus des basses terres voisines. C'est le «horst» de Kénogami ou encore le «pays» de Larouche. C'est aussi la frontière naturelle entre la région du lac Saint-Jean et celle du Saguenay.

On trouve, au Lac-Saint-Jean et au Saguenay, en plein Bouclier canadien, quelques-unes des plus vieilles roches de l'histoire géologique de la planète. C'est à ce groupe qu'appartiennent les calcaires cristallins et les anorthosites de la basse vallée de la rivière Mistassini. L'anorthosite du haut Saguenay, connu dans le pays sous le nom de «granit noir» de Saint-Gédéon, est du même âge. On peut en voir de nombreux affleurements, entre autres le long de la route entre Arvida et Alma.

Le granit noir de Saint-Gédéon.

À la toute fin de l'ère précambrienne, il y a de cela plus de 500 millions d'années, la région connut une période d'érosion intense qui en atténua les reliefs et lui conféra l'aspect d'une vaste plate-forme. Par la suite, une rapide invasion marine, qui ne laissa que bien peu de vestiges, succéda à cette érosion prolongée. Puis, pour des milliers et des milliers d'années, l'action des forces orogéniques fut peu importante, se limitant à provoquer l'apparition de quelques failles dont les escarpements, résultant de ces failles, sont bien visibles dans le paysage. La

plus importante de ces failles, et aussi la plus visible, est orientée est-ouest et s'allonge depuis le fond de la baie des Ha! Ha! jusqu'aux abords de Saint-Félicien, après s'être grandement rapprochée du lac Saint-Jean au droit de Chambord. Cet escarpement naturel forme la limite entre les basses terres et les hautes terres.

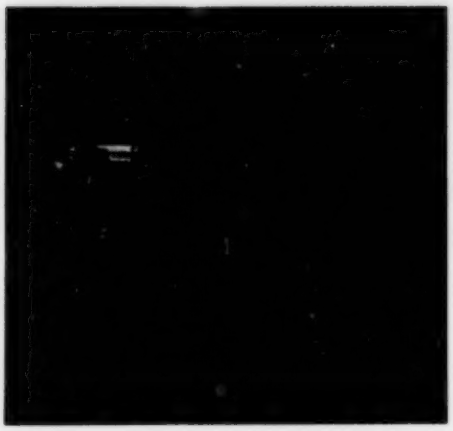
Les voyageurs qui s'arrêtent au village de Val-Jalbert gravissent cet escarpement de faille quand ils vont de la cour de l'usine au sommet du barrage par le sentier de montagne. Ils passent ainsi, en quelques minutes, des basses terres aux hautes terres surplombant la dépression du lac Saint-Jean. La pente abrupte qu'ils escaladent est vieille de milliers d'années.

Mais c'est surtout lors de la dernière période glaciaire que s'est façonné le visage du pays. Il faut remonter à plus de 12 000 ans dans le temps pour assister à l'invasion de la région par une immense calotte glaciaire venue du centre du Nouveau-Québec et s'avançant, à la faveur d'un refroidissement du climat, dans une direction sud-sud-est, sur une épaisseur de plusieurs milliers de pieds.

Vers la fin de cette période de glaciation, tout le secteur était recouvert par les glaces qui s'écoulaient vers le Saint-Laurent en empruntant la vallée du Saguenay. Agissant tel un burin gigantesque, le glacier, dans son avancée, a déployé beaucoup de puissance et manifesté une extrême énergie, laissant partout des traces de son passage.

Dans leur voyage vers le Saint-Laurent, les glaces ont conféré au Saguenay son aspect grandiose, en surcreusant son lit et en polissant ses parois. Cette vallée impressionnante, travaillée par les glaces et envahie par les eaux marines, est devenue un fjord.

Le climat se réchauffant, le glacier perdit de son importance et se retira graduellement. La vallée du Saguenay et la cuvette du lac Saint-Jean furent alors envahies par un bras de la mer de Champlain. Pendant un certain temps, le surplus de ces eaux s'écoula vers la mer en empruntant une large vallée, parallèle à l'escarpement de faille au sud du lac, et par le corridor du lac Kénogami. Le niveau des eaux du lac, à cette époque, était de beaucoup supérieur à ce qu'il est aujourd'hui.



La rivière Ashuapmuchuan en face de Saint-Félicien.

Cette période glaciaire débuta il y a environ 12 000 ans. La période marine qui suivit s'est terminée il y a près de 10 500 ans.

Aux vastes horizons et aux basses terres du lac Saint-Jean s'opposent les reliefs vigoureux et fortement redressés du Saguenay. C'est le contraste surprenant entre un pays couché et un pays debout. Différentes en apparence, surtout dans leurs paysages, ces deux régions doivent quand même beaucoup à l'action des glaciers et des eaux.

Appelé *Piékouagami* (lac plat) par les Indiens, le lac Saint-Jean, de forme à peu près circulaire, est orienté nord-ouest sud-est. Sa profondeur n'excède pas 63 mètres (206 pieds). Sa superficie totale de 1 350 kilomètres carrés (375 milles carrés) est environ le double de celle de l'île de Montréal. Le lac lui-même occupe le coeur d'une zone qui s'est affaissée entre deux lignes de faille importantes qui délimitent toute la zone des basses terres. La plus longue de ces failles, inscrite dans le paysage, sous la forme d'un abrupt continu de quelques centaines de mètres de hauteur, va du lac Kénogami à la rivière Métabetchouan et, de là, modifiant légèrement son orientation, se poursuit jusqu'aux environs de Saint-Félicien.

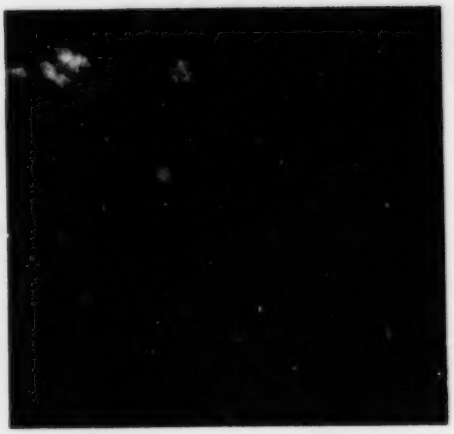
Au nord du lac, les limites entre les basses et les hautes terres sont moins nettes. De larges et puissants cours d'eau, comme la Péribonka, ont pénétré les hautes terres des Laurentides peu élevées dans ce secteur, rendant ainsi le contact

entre le plat pays et les hauteurs moins net qu'au sud. L'escarpement, dû à la faille du côté nord, va quand même de l'anse du Moulin-à-Baude, sur le Saint-Laurent, à quelques kilomètres au nord de Tadoussac, jusqu'à la rivière Péribonka, à la hauteur du lac Tchitogama. Les barrières des monts Valin et des monts Sainte-Marguerite sont en bordure de cette faille septentrionale.

Le lac Saint-Jean occupe lui-même l'emplacement le plus bas d'une zone elle-même effondrée entre deux lignes de faille. Cela se passait à la fin du Tertiaire. Au Quaternaire, la région fut envahie par les glaces. À l'est du lac, au-delà de la Grande et de la Petite Décharge, commence le Saguenay, une rivière fière et puissante qui prend la relève d'un lac au visage calme et aux rives accueillantes.

Le barrage de Chute-à-Caron.

En début de parcours, le haut Saguenay, qui va de l'île d'Alma à la baie des Ha! Ha!, coule au milieu d'une plaine d'argile et de sable. Au centre de cette plaine, la rivière, bien encaissée, est parsemée de chutes et de rapides sur lesquels les hommes ont érigé des barrages imposants: Isle-Maligne, Chute-à-Caron et Shipshaw. Du lac au haut Saguenay, la transition est brutale. D'un pays fait de douceur et de sérénité, on passe à la roche inhospitalière. Dans ce coin de pays, quelques bonnes terres agricoles se sont développées au milieu d'un paysage parfois très chaotique où les affluents du Saguenay ont souvent entaillé les dépôts récents. Au sud, à une trentaine de kilomètres du Saguenay, dans un alignement bien parallèle à la



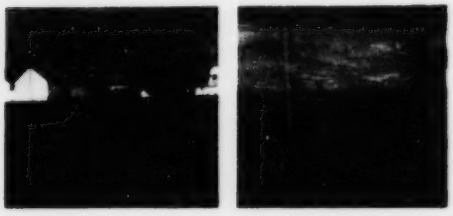
Les grandes profondeurs débutent à Saint-Fulgence.

rivière, le lac Vert et le lac Kénogami laissent songeurs. Cet alignement presque parfait qui se termine au débouché de la baie des Ha! Ha! pourrait laisser croire que nous avons affaire à un ancien chenal du Saguenay. Entre la baie des Ha! Ha! et Tadoussac, le Saguenay se transforme en un véritable fjord. Déjà, en 1885, l'abbé Laflamme en parlait ainsi. Buriné par les glaces, le Saguenay a été surcreusé, ses parois polies et les vallées adjacentes décalées par rapport au lit de la rivière principale. Aujourd'hui, les vallées affluentes sont suspendues: vallées des rivières Sainte-Marguerite, du Petit-Saguenay, de la rivière Saint-Jean et de la rivière Éternité.

À partir de Saint-Fulgence, le Saguenay est très profond. Il atteint même des profondeurs de près de 300 mètres (950 pieds), mais son seuil, au moment de sa confluence avec le Saint-Laurent, se relève à 60 mètres (200 pieds). Comment expliquer la présence d'un tel seuil? Sans doute parce que le dernier glacier qui occupa le couloir du Saguenay était en contact avec le Saint-Laurent et se trouvait de ce fait à flotter, perdant ainsi sa force et sa capacité d'érosion.

Après la période glaciaire, quand les glaciers se furent retirés, toute la région, aussi bien la cuvette du lac Saint-Jean que le corridor du Saguenay, fut envahie par un bras de la mer de Champlain, appelée dans ce secteur golfe de Laflamme. Dans ces eaux marines, de nombreuses rivières apportèrent de grandes quantités de matériel, du sable et des argiles surtout.

L'argile et le sable sont importants dans la région. Dresser et Denis, dans leur Géologie descriptive du Québec, écrivent: «Au point de vue agricole, l'argile et le sable jouent un rôle extrêmement différent. L'argile est à l'origine des sols riches et exempts de roches que l'on trouve dans la région, tandis que de grands peuplements de pins gris couvrent les plaines sablonneuses partout où elles ne sont pas cultivées, démontrant l'infériorité du sol sablonneux au point de vue agricole. En fait, ces zones sablonneuses sont désignées dans la contrée par le terme très expressif d'«Afrique».»



Un pays d'argile et de sable: Saint-Gédéon (à gauche) et Dolbeau (à droite).

Un climat sévère

En 1972, il neigeait encore à Bagotville le 12 mai, alors que, pour la même année, la période sans gel, comprise entre le 26 mai et le 20 septembre, ne dépassait pas 116 jours. Quelques kilomètres plus à l'ouest, Chicoutimi recevait sa dernière neige le 5 avril et la période sans gel durait 137 jours. À une centaine de kilomètres encore plus à l'ouest, sur les rives du lac Saint-Jean, le temps est plus doux, semble-t-il. Ainsi, au lac à la Croix, la dernière neige recouvrait le sol, en 1972 toujours, le 24 mars, alors que la période sans gel était de 117 jours. À Montréal, par contre, il neigeait encore le 13 avril mais la période sans gel atteignait 168 jours.

Les données varient toutefois considérablement d'une année à l'autre. On ne peut juger du climat de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean à travers une aussi courte période d'observation. Un examen plus attentif des conditions et des données météorologiques montre bien que la région se situe dans une zone de climat humide à été frais.

Un paysage d'hiver, à Boileau.

Entre les hivers et les étés, les contrastes sont bien accusés. Ils le sont davantage dans les districts de Québec et de Montréal. Cette amplitude entre la moyenne de l'hiver et celle de l'été traduit véritablement le caractère essentiel du climat continental. Toutefois, les hauteurs des Laurentides environnantes et la présence de larges cours d'eau, comme les rivières Saguenay, Ashuapmuchuan et Péribonka, ainsi que la vaste nappe du lac Saint-Jean, exercent une influence certaine sur le climat qui semble être plus clément que celui des régions voisines.

L'encaissement de la région dans la cuvette du lac et dans le couloir du Saguenay l'isole des hautes terres environnantes et explique en partie que les

Les températures moyennes au Saguenay – Lac-Saint-Jean
(comparées à celles de Montréal)

	Janvier	Juillet	Moyenne
Alma	−16° C (3°1 F)	17°9 C (64°3 F)	2°3 C (36°1 F)
Bagotville	−16°2 C (2°9 F)	17°6 C (63°8 F)	2°3 C (36°1 F)
Chicoutimi	−14°7 C (5°5 F)	18°9 C (66° F)	3°2 C (37°8 F)
Montréal	−9°2 C (15°4 F)	21°3 C (70°4 F)	6°5°C (43°7 F)

températures y soient plus douces et les précipitations plus faibles que sur les hauteurs voisines. Au total, les précipitations sont moins abondantes au Saguenay – Lac-Saint-Jean que dans la plupart des autres régions du Québec méridional. Elles sont cependant plus abondantes durant le mois d'été et favorisent ainsi la culture des plantes herbagères, accentuant de cette façon la vocation fourragère de la région.

À Roberval et Normandin, la moyenne des précipitations annuelles varie de 65 à 80 centimètres (entre 29 et 31 pouces) alors qu'à Chicoutimi et Bagotville elles se tiennent entre 88 et 94 centimètres (entre 35 et 38 pouces). Dans les deux cas, il s'agit de précipitations nettement moins abondantes qu'à Québec et à Montréal où les moyennes respectives sont de 114 et 103 centimètres (46 à 41 pouces). C'est la répartition des précipitations durant l'année qui est importante pour l'agriculture. Alors qu'à Montréal, 27% des précipitations tombent sous forme de pluies durant les trois mois de juin-juillet-août, au Lac-Saint-Jean, le district agricole de Normandin reçoit 37% de ses précipitations durant la même période.

Bien entendu, à cette latitude, la saison sans gel est courte. Le nombre moyen de jours de chaleur (où la température est de 80°F. et plus) durant l'année est assez faible: 18 à Normandin et 24 à Chicoutimi contre 31 à Québec et 38 à Montréal. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, la mi-septembre amène habituellement les premières gelées. Par contre, les mauvais effets du froid peuvent être atténués quelque peu par une période d'insolation plus longue et plus forte durant les mois d'été que dans d'autres régions plus méridionales. En outre, il faut aussi compter sur la présence du lac Saint-Jean dont l'influence adoucissante sur le climat régional est certaine.

Les nuages ne sont pas rares au Lac-Saint-Jean. À Albanel, le soleil ne luit que dans une proportion de 40% du temps maximum d'ensoleillement. À Montréal, la moyenne correspondante est de 45%. À Québec, elle n'est que de 38%. Il fait par ailleurs plus souvent soleil dans la partie sud-ouest du lac – 1 800 heures par an approximativement – que dans la région de Chicoutimi où l'insolation totale ne dure pas plus de 1 600 heures.

La région du Saguenay – Lac-Saint-Jean possède donc un climat qui l'avantage par rapport aux autres régions périphériques avoisinantes. Plus froid en hiver et moins humide en été que le climat montréalais, le climat du Saguenay – Lac-Saint-Jean est favorable aux activités agricoles, à l'élevage surtout.

Du bois en abondance et quelques bonnes terres

La forêt et l'agriculture sont toujours présentes au Saguenay – Lac-Saint-Jean. Depuis que Peter McLeod, William Price et la Société des Vingt-et-Un ont créé un puissant courant de mise en valeur des ressources naturelles de la région, les hommes n'ont cessé d'exploiter ces deux richesses. Cette exploitation intensive a d'ailleurs donné naissance à quelques industries de grande dimension dont profite encore la région.

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean appartient au domaine de la forêt dans une proportion de 80%. Pendant de nombreuses générations, les hommes en ont vécu. Elle leur a fourni bois de construction et bois de chauffage. Elle a été leur vie, leur travail et leur refuge, et le demeure encore en partie. Par ses usines de pâtes et de papiers, ses scieries et ses «chantiers», elle reste le gagne-pain de plusieurs milliers de Saguenéens et de Jeannois. De plus en plus présente dans l'économie régionale par les industries dont elle a provoqué la création, elle occupe toujours un rôle de premier plan dans la vie quotidienne. Il n'y a d'ailleurs pas une ville ou un village qui soit à plus de quelques kilomètres de cette forêt omniprésente, tant dans l'espace que dans le temps.

La région appartient au grand domaine de la forêt coniférienne aux essences très variées dont les plus répandues sont sans doute l'épinette noire et le sapin baumier. C'est avant tout une forêt à vocation papetière, même si, dans la seconde partie du XIXe siècle, l'exploitation de magnifiques peuplements mixtes sur le pourtour du lac Saint-Jean avait enrichi de nombreux exploitants, tout comme les grands pins du Saguenay d'ailleurs. Aujourd'hui disparus, tous ces peuplements ont cédé la place à des essences de moindre valeur. C'est ce qui

explique que les forêts commerciales aient été repoussées loin dans l'arrière-pays.

L'immense forêt régionale se partage entre quatre grands domaines phytogéographiques et sa composition arborescente revêt une importance capitale, car la rentabilité des coupes en dépend.

La pessière se caractérise par sa densité et son homogénéité, ainsi que par la continuité de la couverture qu'elle étale sur les sommets précambriens. L'épinette noire et le sapin baumier y dominent largement. La sapinière constitue un domaine de transition entre la forêt coniférienne et la forêt de feuillus. L'épinette noire et le sapin y sont les plus abondants, mais on y rencontre aussi le bouleau jaune et le bouleau blanc. La pinède est remarquable sur le côté nord du lac Saint-Jean. Le pin gris est un arbre

Exploitation forestière au chantier coopératif de Laterrière.

essentiellement boréal qui a trouvé dans le bassin du lac une terre d'élection sur les grandes étendues d'alluvions sablonneuses. Il est plus abondant que le pin rouge, le plus résineux des pins, et que le pin blanc à peu près disparu de cette région. Au total, la pessière et la sapinière se partagent la plus forte partie du couvert forestier. Les essences les plus abondantes y sont, par ordre d'importance, l'épinette, le sapin, le pin gris, le tremble et le bouleau.

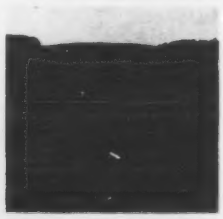
Il semble bien, cependant, que cette vaste forêt soit exploitée en deçà de ses possibilités. On trouve encore, tant sur les rives du lac que dans la vallée du Saguenay, quelques témoins de la forêt des Grands Lacs et du Saint-Laurent: érablière à sucre et bouleaux jaunes principalement. Mais l'emprise de la forêt boréale de part et d'autre de cette enclave est toute puissante. Aux grands espaces tapissés d'épinettes noires et de sapins baumiers, parsemés de quelques tourbières, s'ajoute le bouleau blanc.

Cette riche forêt profite d'un climat froid et humide. La croissance y est bonne et les rendements excellents. De longues et puissantes rivières comme l'Ashuapmuchuan, la Péribonka et la Mistassini facilitent l'exploitation et la mise en valeur de cette forêt.

Les basses terres du lac Saint-Jean comptent parmi les bonnes terres agricoles du Québec. Quant à la région du Saguenay, elle n'a guère de vocation agricole et les bonnes terres y sont rares, sauf dans le secteur de Jonquière.

Le terroir du lac Saint-Jean s'étend de Saint-Coeur-de-Marie à Albanel, en passant par le sud du lac, c'est-à-dire par Hébertville et Chambord. Il se compose essentiellement de deux grands ensembles dotés d'un excellent potentiel: la plaine d'Hébertville et la plaine de Normandin-Saint-Prime. Ce domaine correspond en gros à une partie de cette

Un moulin à scie du début du siècle. (Société historique du Saguenay).



Autour du lac, un terroir aux ressources variées.

zone où se sont déposées les argiles du golfe de Laflamme il y a quelque 10 000 ans, à la fin du Glaciaire.

Les agronomes-pédologues Mailloux, Dubé et Raymond ont effectué, il y a plus de dix ans déjà, une étude des sols de toute la région du lac Saint-Jean pour en préciser la valeur agricole. En compilant et en comparant les données recueillies au cours de l'étude précitée, on arrive

à partager la région en fonction justement de la qualité de ces sols et de leur valeur agricole.

Qualité agricole des sols au Lac-Saint-Jean

Sols excellents et bons	18%
Sols moyens	17
Sols médiocres	19
Sols impropres à l'agriculture	46

Près de la moitié des terres du Lac-Saint-Jean sont donc impropres à l'agriculture. L'espace régional est consacré surtout aux grandes cultures et à l'élevage d'animaux laitiers. L'élevage des animaux de boucherie prend cependant de plus en plus de place. Dans les plaines d'Hébertville et de Normandin, la compacité des argiles ne leur enlève pas leur fertilité mais empêche la pénétration de l'eau et rend difficile l'égouttement des terres. À l'ouest du lac, les sables d'origine deltaïque mis en place par de larges cours d'eau ont stérilisé tout un secteur. C'est le pays des «Friques». Au nord du lac, dans le secteur de Péribonka, les dépôts de sable limitent le choix des cultures. Les champs de pommes de terre y trahissent la valeur moyenne des sols.

En juin 1947, on élève encore les eaux du lac. (Société historique du Saguenay).

Un peu partout cependant, tout autour du lac, les cours d'eau ont souvent rongé les délicates argiles provoquant parfois l'avènement de mini «bad-lands», comme à Saint-Coeur-de-Marie ou le long de la Belle Rivière. Le relèvement des eaux du lac en 1924 a d'ailleurs favorisé ce type d'érosion.

On peut juger de la qualité du terroir dans les secteurs d'Hébertville et de Normandin par le simple aspect visuel du paysage rural dans son ensemble. La bonne tenue des fermes et du terroir en général est témoin de la qualité du sol, fait d'une argile limoneuse riche mais sensible.

À côté de la grande culture, il y a place pour quelques cultures spécialisées dans la région, comme les pommes de terre, les gourganes et les bleuets. On célèbre d'ailleurs chacune de ces cultures par autant de festivals populaires le temps venu. Mistassini fête le bleuet au mois d'août alors que Saint-Ambroise invite toute la population environnante à son festival de la «patate». Jusqu'à Albanel qui propose maintenant un festival de la gourgane. Il y a aussi le festival de la ouananiche...

Ces réjouissances populaires portent en elles un symbole. Elles montrent bien toute l'importance que l'on attache, dans l'économie locale, à la culture ou à l'exploitation d'un produit spécifique, susceptible de procurer à la population un revenu d'appoint parfois appréciable. Et la fierté est d'autant plus grande quand il s'agit d'un produit caractéristique d'un lieu précis. On s'identifie en quelque sorte à cet objet de réjouissance. C'est le cas par exemple du bleuet, la «manne bleue» du Lac-Saint-Jean, dont la récolte annuelle peut rapporter quelques millions de dollars à l'économie régionale.

Des rivières puissantes

C'est la mise en valeur de l'immense potentiel énergétique de la région qui en a rendu le développement possible. Sans l'électricité fournie par les puissants barrages construits sur les rivières ou à la décharge de quelques lacs, il n'y aurait au Saguenay – Lac-Saint-Jean ni industrie papetière ni aluminerie.

Le bassin hydrographique du Saguenay – Lac-Saint-Jean a une superficie approximative de 85 000 kilomètres carrés (34 000 m.c.). Ce bassin, drainé par tout un réseau bien articulé de rivières puissantes, reçoit de généreuses précipitations. Nombreux et bien encastrés dans un relief d'origine glaciaire, les lacs et rivières assurent à la région des réserves

en eau considérable. Ces réserves sont assez régulières, en raison de la stabilité et de l'abondance des précipitations dont une grande partie tombent sous forme de neige. Emmagasinées à l'amont des barrages, dans des réservoirs naturels, les eaux, une fois libérées, déploient une grande puissance vite transformée en énergie électrique. La régularité du débit et du niveau des eaux est assurée par des barrages qui en règlent l'écoulement.

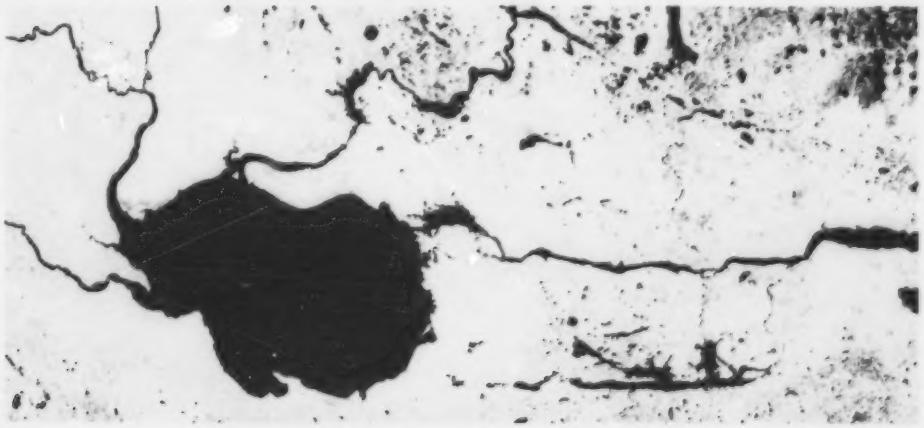
De tous les facteurs dont l'action conjuguée a permis l'implantation d'industries de première grandeur dans la région, il faut donc placer au premier rang la présence et l'abondance des sources d'énergie. L'Alcan ne se serait peut-être jamais établie à Arvida si elle n'avait eu la possibilité de s'approvisionner en énergie aussi facilement et à aussi bon compte. Dans ce cas précis, le facteur énergétique avait plus d'importance que les autres facteurs de localisation industrielle habituels: main-d'oeuvre, marché et capitaux.

Presque tous les cours d'eau ont eu un rôle à jouer dans l'histoire de la région. S'ils servent aujourd'hui à fournir l'énergie dont les hommes ont besoin ou encore, dans certains cas, à flotter les billes vers les papeteries, ils ont d'abord été voie de pénétration, voie de passage et axe de peuplement. Tour à tour, explorateurs et découvreurs, commerçants et missionnaires, Indiens et Blancs ont remonté le cours du Saguenay ou de l'une ou l'autre des grandes rivières de la région. Les Pères Albanel et de Quen, les industriels Price et McLeod ainsi que les membres de la Société des Vingt-et-Un ont tous utilisé la voie d'eau, ce chemin qui marche.

La puissance hydro-électrique installée dans la région représente actuellement le quart environ de la puissance hydraulique totale du Québec. L'aménagement des sites favorables à l'installation des centrales a progressé parallèlement à l'industrialisation de la région, l'électricité étant nécessaire au fonctionnement des usines. On peut donc marquer de jalons ou de points de repère précis l'organisation et l'extension du réseau hydro-électrique dans la région. En vérité, le réseau a progressé, du moins à ses débuts, au même rythme que l'industrie des pâtes et papiers, les centrales accompagnant naturellement les usines. C'est ainsi par exemple qu'en 1898 la construction d'une usine sur la rivière Chicoutimi par la Société de Pulpe de Chicoutimi a nécessité l'érection d'une centrale à proximité, sur la même rivière.

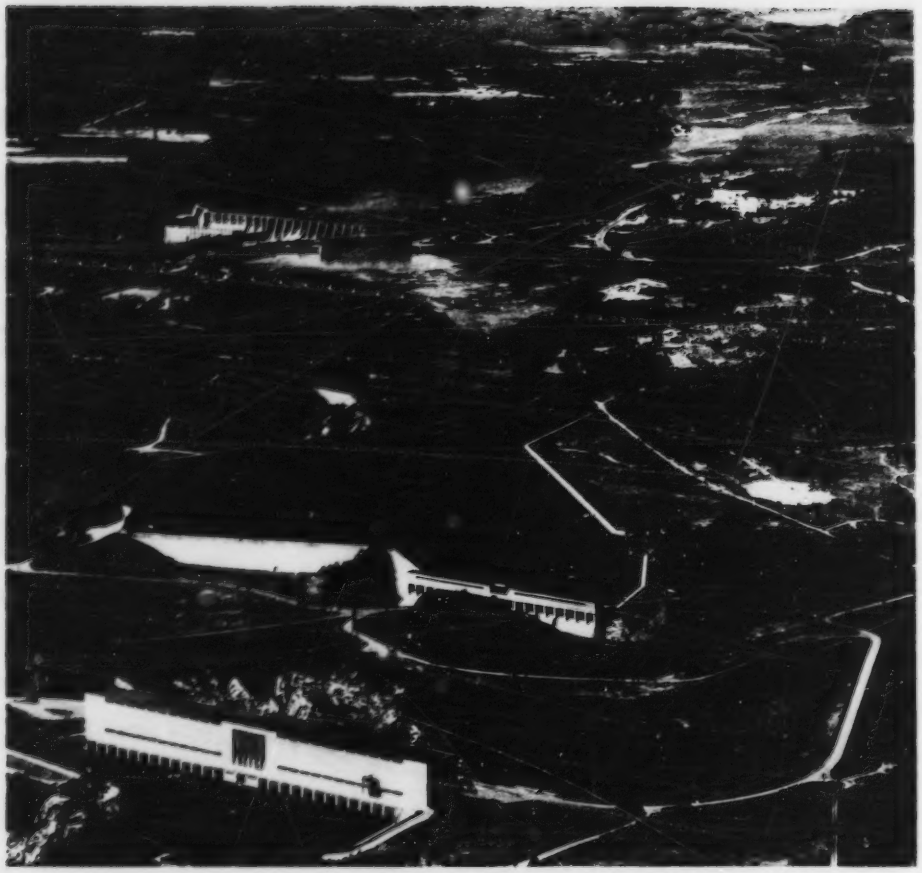
Les barrages et les centrales attenantes sont érigés en des points précis des cours d'eau, là où il y a rupture de pente et dénivellation appréciable. Il suffit alors de capter l'énergie latente du cours d'eau

Une des premières usines à papier de la région, à Chicoutimi.



Cette photo à l'infrarouge, prise par satellite, montre bien l'importance du réseau hydrographique.

Une partie du réseau hydro-électrique de l'Alcan: Shipshaw et Chute-à-Caron.



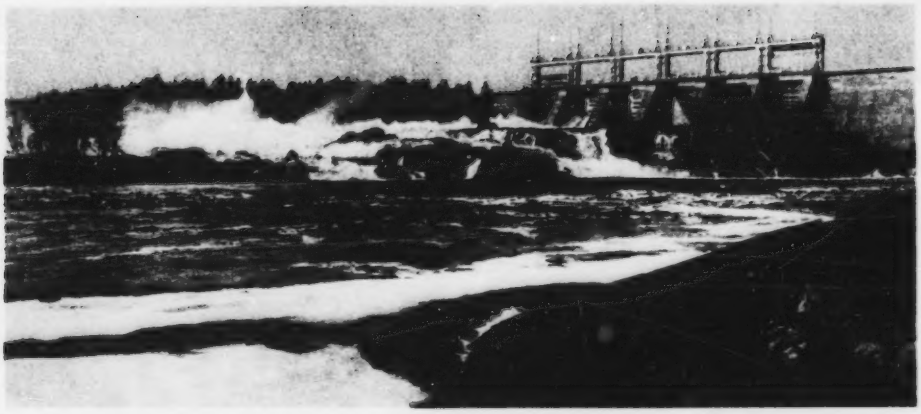
pour la transformer en électricité. Une même rivière peut être harnachée en plus d'un point. Il suffit qu'entre deux barrages successifs on puisse créer un bassin ou un lac de retenue permettant à la centrale sise en aval de la précédente de bénéficier d'une bonne hauteur de chute et d'un volume d'eau suffisant pour actionner les turbines. Ainsi, sur la rivière Péribonka, on a érigé des barrages en plus d'un endroit: Chute-des-Passes, Chute-du-Diable et Chute-à-la-Savane.

La compagnie Price nous fournit d'autres exemples de ce jumelage entre électricité et industrie, entre usine et barrage. En effet, l'usine de Kénogami ne put entrer en action qu'à partir du moment où la centrale aménagée sur la rivière aux Sables lui fournit l'énergie dont elle avait besoin.

Pendant longtemps, le lac Kénogami constitua le principal réservoir pour les centrales mais, en dépit du relèvement de son niveau pour assurer une meilleure répartition des eaux, il est vite devenu insuffisant. Le lac Saint-Jean a pris la relève en 1922, alors qu'a débuté la construction de la centrale de l'Isle-Maligne sur la Grande Décharge dans le but d'alimenter en premier lieu l'aluminerie locale. La grande quantité d'énergie nécessaire à la fabrication d'une tonne d'aluminium exigeait la construction de centrales puissantes. Déjà en 1926 la puissance des turbines de l'usine de l'Isle-Maligne était de 402 000 kW. Ce n'est qu'en 1953 qu'elle sera dépassée par la nouvelle centrale de Shipshaw dont la puissance atteint 896 000 kW. C'est Shipshaw qui a rendu possible Arvida.

La construction du barrage accompagnant la centrale de l'Isle-Maligne a provoqué une hausse sensible du niveau des eaux du lac Saint-Jean. La régularisation

Le barrage de Chute-à-la-Savane.



des eaux et leur contrôle, tant sur le lac que sur le Saguenay, allait assurer une certaine régularité dans la production de l'énergie. L'élévation du niveau des eaux causa cependant de sérieux problèmes à quelques riverains. Certaines compensations furent alors accordées aux cultivateurs ainsi touchés.

L'Alcan demeure le plus gros producteur d'énergie de la région. Ses six centrales (trois sur le Saguenay et trois sur la Péribonka) ont une capacité globale de 3 600 000 H.P., c'est-à-dire plus de 93% de la capacité régionale totale. L'énergie ainsi produite est consommée en majeure partie par les usines de la compagnie.

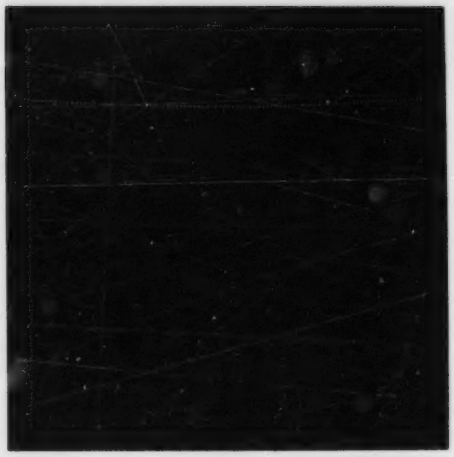
Tout comme l'Alcan, la compagnie Price possède ses propres centrales afin de satisfaire les besoins en électricité de ses usines. Les sept centrales de Price, avec une puissance installée de 200 265 HP, comptent pour 5% de la capacité énergétique actuelle du Saguenay –

Centrales hydro-électriques dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean

Rivière	Aménagement	Propriétaire	Hauteur de chute pieds	Capacité globale HP
Saguenay:	Isle-Maligne	Alcan	110	540 000
	Chute-à-Caron	Alcan	160	300 000
	Shipshaw	Alcan	208	1 200 000
Péribonka:	C.-des-Passes	Alcan	540	1 000 000
	C.-à-la-Savane	Alcan	110	285 000
	C.-du-Diable	Alcan	110	275 000
Shipshaw:	Murdock Will.	Price	263	82 000
	Jim Gray	Price	338	70 000
	C.-aux-Galets	Price	101	17 640
	Adam Cunningham	Price	56	9 500
Chicoutimi:	Chicoutimi	SMPC	273	42 000
	Chicoutimi	Price	72	11 000
	Chutes-Garneau	Hydro-Québec	33	3 450
	Pont-Arnaud	Hydro-Québec	56	7 500
Aux Sables:	Jonquière	Price	67	3 425
	Jonquière	Jonquière	47	5 830
	Kénogami	Price	264	6 700
Total				**3 859 045**

Lac-Saint-Jean.

À elle seule, la centrale de Shipshaw, sur le Saguenay, fournit 31% de la capacité énergétique régionale, soit une production de 1 200 000 HP. Les trois centrales de l'Alcan, sur le Saguenay (Isle-Maligne, Chute-à-Caron et Shipshaw), ne sont distantes que d'une quarantaine de kilomètres. Sur une aussi courte distance, les mêmes eaux alimentent donc trois ensembles différents de turbines. C'est la hauteur de chute et le grand debit qui permettent ce tour de force. De l'Isle-Maligne à Shipshaw, le niveau de la rivière fait une chute brusque de 100 mètres.



À l'Anse-Saint-Jean, une «pêche à anguille».

Le Saguenay

Le Saguenay, du montagnais Sakini (d'où l'eau sort) prend naissance dans le lac Saint-Jean, au sortir de la Petite et de la Grande Décharge. C'est à Jacques Cartier que l'on doit ce nom. Tel une longue rainure d'eau profondément encaissée entre deux plateaux aux hautes murailles très raides, cette rivière est en réalité un «fjord» typique, c'est-à-dire une vallée glaciaire surcreusée, qu'un bras de la mer de Champlain a envahie ensuite avant de se retirer: le fond de cette vallée taillée en U, la succession des seuils rocheux dans son lit, les fossiles marins trouvés à une altitude supérieure au niveau actuel de l'eau en font foi.

La beauté sauvage de ses rives, surmontées de falaises abruptes et de caps rocheux, ont accrédité bien des légendes et frappé de saisissement bien des voyageurs. Son caractère physique le plus marquant reste sans aucun doute la profondeur, longtemps pensée insondable, de ses eaux brunes et froides (275 mètres au Cap Trinité, soit plus de 900 pieds), et le fond irrégulier de son lit qui n'est qu'une suite d'ombilics séparés par des seuils responsables de différences de profondeur pouvant atteindre près de 300 mètres (environ 1 000 pieds).

L'enfoncement du Saguenay est sans conteste ce qui le classe parmi les plus beaux fjords du monde. Raoul Blanchard a calculé qu'en ajoutant aux profondeurs sous-marines du Saguenay lui-même celle de la vallée au-dessus du plateau qu'elle entame, on obtenait des chiffres étonnants et pleins d'intérêt: ainsi l'enfoncement total en face du cap Trinité est de 700 mètres (environ 2 300 pieds). C'est là la distance séparant le sommet du cap et le fond de la rivière.

La plupart des vallées affluentes comme celles du Petit-Saguenay, de la rivière Saint-Jean et de la rivière Éternité, sont des vallées suspendues et débouchent à une grande hauteur au-dessus du lit du Saguenay qu'elles rejoignent par des rapides et même des cascades. Une seule vallée importante sur la rive nord, celle de la rivière Sainte-Marguerite, collecte les eaux des plateaux septentrionaux et présente des terrasses d'argiles marines et des gradins plus réguliers propices à une petite agriculture.

Seul le haut Saguenay, qui s'étend du lac Saint-Jean au barrage de Shipshaw, offre les caractéristiques d'une rivière, puisque dans cette partie amont les eaux sont douces et que la marée ne se fait pas sentir. La seconde partie du cours d'eau, en aval de Shipshaw, correspond à l'estuaire et va de Shipshaw à Tadoussac. Cette partie aval est un véritable bras de mer, tout au long duquel la marée se fait sentir d'une façon très marquée car elle peut atteindre une amplitude moyenne, souvent supérieure à celle du Saint-Laurent lui-même, de plus de 4 mètres (13 pieds) à Port-Alfred et à Chicoutimi, et même de 6 mètres (près de 20 pieds) parfois, au moment des grandes marées.

Les conditions hydrographiques du Saguenay (salinité, température de l'eau, teneur en oxygène) permettent de divi-

ser son estuaire en deux parties bien distinctes: le moyen Saguenay qui va de Shipshaw à Saint-Fulgence seulement se distingue du bas estuaire par la plus faible profondeur de son lit, une eau plus douce et des rives plus évasées; de Saint-Fulgence à Tadoussac, c'est le véritable fjord, avec ses abrupts sur les 100 derniers kilomètres (environ 60 milles). Les eaux y sont salées en raison d'échanges réguliers à chaque marée avec les eaux du Saint-Laurent.

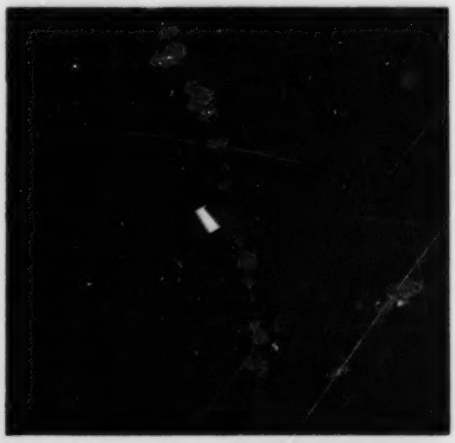
L'eau qui pénètre dans le Saguenay, à la faveur de la marée montante, a une salinité de 31 parties par 1 000. À cause du seuil fermant partiellement l'embouchure de la rivière, cette eau provenant de l'estuaire et qui est plus froide et plus dense que l'eau du fjord, avec une salinité de 30,5 parties par 1 000, plonge vers les profondeurs en y chassant l'eau qui s'y trouve. Il existe donc une circulation régulière des eaux, allant du fond vers la surface, qui provoque un renouvellement continuel de l'oxygénation des eaux inférieures et les garde à une basse température. Ce sont ces conditions hydrographiques spéciales qui permettent aux eaux du Saguenay de faire vivre une faune particulière qui ne comporte pas moins de 31 espèces marines dont 16 peuvent être considérées comme «arctiques».

Saint-Jean-Vianney

Quelques milles à l'ouest de Chicoutimi, un peu au nord du Saguenay, dans la soirée du 4 mai 1971, un glissement de terrain bouleversa le paisible village de Saint-Jean-Vianney. Une superficie de 80 acres fut touchée par la catastrophe qui déplaça environ 9 millions de verges cubes d'argile et de sable. Emporté par la rivière Petit-Bras et la rivière des Vases, une bonne partie de ce matériel fluide a cheminé jusque dans le Saguenay.

Comment expliquer cet événement malheureux qui, un siècle ou presque après le grand feu, venait perturber ce coin de pays, emportant dans la mort une trentaine d'innocentes victimes?

Avant les événements tragiques de Saint-Jean-Vianney, le Québec avait connu nombre d'autres glissements de terrain plus ou moins spectaculaires. Ces glissements de terrains, ou coulées d'argile, ne surviennent que dans les zones où l'argile domine. C'était le cas de Saint-Jean-Vianney. Et au Québec, dans les anciennes limites de la mer de Champlain ou du golfe de Laflamme, il y a



Au lendemain du 4 mai 1971.

Saint-Jean-Vianney, mai 1971: des millions de verges cubes de sable et d'argile sont emportées.

beaucoup d'argile sensible à ces coulées. Quelques-unes sont restées célèbres: celle de Saint-Alban, sur les bords de la rivière Sainte-Anne, en 1894; en 1908, sur les rives de la rivière du Lièvre, celle de Notre-Dame-de-la-Salette; à Nicolet où, le 12 novembre 1955, la cathédrale et quelques édifices publics glissèrent vers la rivière; celle de Saint-Joachim-de-Tourelle en 1963; celle de Desbiens en 1964; celles de Baie-Saint-Paul en 1968, de Louiseville en 1969 et enfin de Yamaska en 1975.

On a relevé des centaines de coulées d'argile au Québec à ce jour, surtout dans les basses terres du Saint-Laurent, dans la basse vallée de la rivière des Outaouais et la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Avant le glissement de Saint-Jean-Vianney, le glissement de Desbiens, survenu juste sur le bord du lac, emporta avec lui plus de 30 000 verges cubes de terre. Heureusement, ce secteur était inhabité.

Pour comprendre les raisons de ces coulées d'argile, nous emprunterons quelques lignes à une publication du ministère des Richesses naturelles: «Par ordre d'importance et de fréquence, le premier facteur est celui de l'érosion du bas des berges par les cours d'eau qui accentue l'angle de la pente et augmente les contraintes du massif. Lorsque ces contraintes deviennent égales à la résistance au cisaillement du sol, une condition d'équilibre est créée. Puis il s'agit qu'un facteur supplémentaire défavorable, tel l'augmentation des pressions, vienne briser cet équilibre pour qu'un premier glissement se produise. L'infiltration d'eau dans le sol est une cause dominante. Elle conduit à une augmentation de la pression interstitielle, ce qui équivaut à une diminution de la résistance au cisaillement. Parfois, une faible augmentation de ces pressions est suffisante pour produire un glissement. C'est ce qui explique la majorité des glissements de terrain au printemps ou à l'automne ou après de fortes précipitations, soit les périodes de l'année où les pressions d'infiltration sont les plus élevées dans le sol. Une infiltration d'eau dans le sol augmente la sensibilité de l'argile.»

Le secteur de Saint-Jean-Vianney avait déjà connu d'autres glissements de terrain. La topographie accidentée des lieux et son allure d'immense amphithéâtre ne laissent aucun doute. Mais il y avait des siècles et des siècles de cela. Aujourd'hui, Saint-Jean-Vianney n'est plus qu'un souvenir. Une grande partie de la population a été relocalisée sur le plateau Deschênes à Arvida. Souhaitons que le danger des terres rompues ait été à jamais englouti.

Septembre 1971: une partie du village est encore habitée.

Juin 1975: la population a été relocalisée, le village n'existe plus.

12

Chapitre 3

Une population dynamique

Brièvement, en l'an 2001, la situation se présente ainsi: la région de Montréal groupe plus de cinq millions de personnes ou plus des deux tiers de la population québécoise totale; le Nord-Ouest québécois et le Bas Saint-Laurent – Gaspésie perdent approximativement la moitié de leurs effectifs... Les autres régions administratives (comme celle du Saguenay – Lac-Saint-Jean) connaissent, à des degrés divers, des baisses absolues de population. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, de 1976 à l'an 2001, la population a diminué de 274,000 à 225,000. «Prévisions démographiques des régions administratives et des principales agglomérations urbaines»

O.P.D.Q., Mars 1975, Québec.

Peu d'hommes sur un territoire immense

Lors du recensement de 1971, la population de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean atteignait le chiffre de 265 642 habitants, dont 163 348 dans le comté de Chicoutimi (qui forme le Saguenay) et 102 294 au Lac-Saint-Jean, c'est-à-dire dans les deux comtés réunis de Lac-Saint-Jean-Est et de Lac-Saint-Jean-Ouest.

Plus des trois cinquièmes de la population habitent le secteur saguenéen de la région et, à l'intérieur de ce dernier, près de 140 000 résident dans les limites de la conurbation du Haut-Saguenay, qui va de Port-Alfred à Kénogami. Plus de la moitié de la population de toute la région se concentre donc sur une étroite frange urbaine de 35 kilomètres de longueur, en bordure du Saguenay.

La région du Saguenay – Lac-Saint-Jean est l'une des moins peuplées du Québec. Ses 265 642 habitants sont répartis sur un territoire de 105 946 kilomètres carrés environ (40 906 milles carrés). La densité de population, c'est-à-dire le rapport entre la population et le territoire, est donc très faible: seulement 2,5 habitants au kilomètre carré (6,5 habitants au mille carré). Dans l'ensemble de la province, on compte 4,4 Québécois par kilomètre carré (11,5 au mille carré).

Répartition de la population

Saguenay: Comté de Chicoutimi		163 348
Lac-Saint-Jean: Comté de Lac-Saint-Jean-Est	45 220	
Comté de Lac-Saint-Jean-Ouest	57 074	
	102 294	102 294
Ensemble de la région (sans Chibougamau)		265 642
(avec Chibougamau)	9 701	275 343

Ces chiffres sont ceux de 1971. D'ici à ce que les résultats officiels du recensement de 1976 soient publiés, nous ne pouvons connaître avec exactitude les chiffres de la population de la région. Les effectifs humains de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean ne doivent être guère différents, à l'heure actuelle, de ce qu'ils étaient en 1971, si l'on se fie aux dernières estimations publiées par la Division des estimations et des projections démographiques de Statistique Canada en date de février 1976.

De 1971 à 1973, selon Statistique Canada, la population aurait manifesté une légère tendance à la baisse, passant de 265 642 à 264 400. Compte tenu de cette tendance et de la faiblesse de l'écart constaté, on peut utiliser sans crainte les chiffres fournis par le recensement de 1971, d'autant plus que ces derniers se prêtent à de multiples comparaisons et recoupements.

Il serait très imprudent de comparer la population de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean avec celle des grandes régions métropolitaines du Québec. Seule est permise la comparaison avec les autres régions périphériques dont la situation globale s'apparente à celle du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Entre ces régions en voie de développement, un dénominateur commun important donne une certaine signification à cette notion de densité de population: l'éloignement et l'exploitation intensive des ressources naturelles.

Une analyse, même sommaire, du dernier tableau peut porter à croire que la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean est bien faiblement peuplée. En réalité, le Saguenay – Lac-Saint-Jean et le Nord-Ouest sont les deux régions du Québec les plus faiblement peuplées, si l'on ne tient compte que des régions mises en valeur depuis plus de deux générations.

Mais il faut éviter les jugements rapides. Avec moins de trois habitants au kilomètre carré, on pourrait être tenté de dire du Saguenay – Lac-Saint-Jean qu'il est un pays vide d'hommes, presque désert...

Toutefois la notion de densité de population est trompeuse, et tout au plus permet-elle des comparaisons rapides et grossières. Elle ne permet pas de dégager des conclusions rigoureuses, car elle ne donne pas une idée exacte de l'intensité réelle du peuplement et du rapport intime qui existe entre cette population et les ressources du territoire qui la supporte. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, comme dans bien d'autres régions du Québec, il n'y a pas de commune mesure entre le territoire habité et le territoire exploité. Il reste toutefois qu'une densité de 2,5 habitants au kilomètre carré, c'est bien peu.

Dans l'ensemble de la région, c'est dans la partie saguenéenne que la densité est la plus forte: 3,57 habitants au kilomètre carré (9,2 au mille carré). Dans le secteur jeannois, elle n'est que de 1,69 habitant au kilomètre carré (4,4 au mille carré). En réalité, la population rurale clairsemée du pourtour du lac s'oppose à la population fortement regroupée de la zone urbaine du Haut-Saguenay.

On ne juge pas de l'importance d'une région ou de son rôle dans un État par la quantité d'hommes et de femmes qui l'habitent mais plutôt par le dynamisme démographique, économique et culturel

Une jeunesse en plein élan

La densité de la population dans les 10 régions administratives du Québec

Région	Population totale	Superficie	Densité
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	325 806	42 491 km².	7,7
Saguenay – Lac-Saint-Jean	**265 642**	**105 946 km².**	**2,5**
Québec	848 581	36 721 km².	23,1
Trois-Rivières	403 651	38 129 km².	10,6
Cantons-de-l'Est	243 637	10 753 km².	22,7
Montréal	3 414 655	38 016 km².	89,8
Outaouais	247 623	41 250 km².	6,0
Abitibi – Témiscamingue	142 890	66 078 km².	2,1
Côte-Nord	101 270	196 428 km².	0,5
Nouveau-Québec	34 012	781 999 km².	0,05
Province de Québec	**6 027 764**	**1 357 816 km².**	**4,4**

Mais il faut éviter les jugements rapides. Avec moins de trois habitants au kilomètre carré, on pourrait être tenté de dire du Saguenay – Lac-Saint-Jean qu'il est un pays vide d'hommes, presque désert...

Toutefois la notion de densité de population est trompeuse, et tout au plus permet-elle des comparaisons rapides et grossières. Elle ne permet pas de dégager des conclusions rigoureuses, car elle ne donne pas une idée exacte de l'intensité réelle du peuplement et du rapport intime qui existe entre cette population et les ressources du territoire qui la supporte. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, comme dans bien d'autres régions du Québec, il n'y a pas de commune mesure entre le territoire habité et le territoire exploité. Il reste toutefois qu'une densité de 2,5 habitants au kilomètre carré, c'est bien peu.

Dans l'ensemble de la région, c'est dans la partie saguenéenne que la densité est la plus forte: 3,57 habitants au kilomètre carré (9,2 au mille carré). Dans le secteur jeannois, elle n'est que de 1,69 habitant au kilomètre carré (4,4 au mille carré). En réalité, la population rurale clairsemée du pourtour du lac s'oppose à la population fortement regroupée de la zone urbaine du Haut-Saguenay.

On ne juge pas de l'importance d'une région ou de son rôle dans un État par la quantité d'hommes et de femmes qui l'habitent mais plutôt par le dynamisme démographique, économique et culturel

Une jeunesse en plein élan.

La densité de la population dans les 10 régions administratives du Québec

Région	Population totale	Superficie	Densité
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	325 806	42 491 km².	7,7
Saguenay – Lac-Saint-Jean	265 642	105 946 km².	2,5
Québec	848 581	36 721 km².	23,1
Trois-Rivières	403 651	38 129 km².	10,6
Cantons-de-l'Est	243 637	10 753 km².	22,7
Montréal	3 414 655	38 016 km².	89,8
Outaouais	247 623	41 250 km².	6,0
Abitibi – Témiscamingue	142 890	66 078 km².	2,1
Côte-Nord	101 270	196 428 km².	0,5
Nouveau-Québec	34 012	781 999 km².	0,05
Province de Québec	**6 027 764**	**1 357 816 km².**	**4,4**

de cette population. Il faut quand même souligner que le territoire du Saguenay – Lac-Saint-Jean occupe 6,8% de la superficie totale du Québec alors que sa population ne représente que 4,4% des effectifs globaux de la province.

Importance proportionnelle de la population du Saguenay – Lac-Saint-Jean au sein de la population québécoise de 1871 à 1971

	Nombre d'habitants	Pourcentage par rapport à la population du Québec
1871	17 493	1,5
1881	23 530	1,7
1891	28 472	1,9
1901	37 028	2,2
1911	50 486	2,5
1921	73 117	3,1
1931	105 977	3,7
1941	143 187	4,3
1951	197 910	4,9
1956	234 672	5,1
1961	262 426	5,0
1966	267 682	4,6
1971	265 642	4,4

C'est en 1966 que la population de la région a atteint son maximum démographique, alors que les effectifs combinés des trois comtés totalisaient 267 685 habitants, mais cette population, si importante soit-elle, ne comptait plus que pour 4,63% de la population québécoise totale.

C'est en 1956 que la région a donné sa pleine mesure démographique au sein de la population québécoise. Depuis ce moment, son importance proportionnelle n'a cessé de décroître. Selon les estimations de Statistique Canada, elle ne serait que de 4,3% actuellement. Numériquement, la place du Saguenay – Lac-Saint-Jean s'amenuise de plus en plus dans l'ensemble du Québec. Par ailleurs, l'Office de planification et de développement du Québec prévoit que cette place ira en diminuant sans cesse pour n'être plus que de 3% en l'an 2001.

Jusqu'en 1961, le rythme de croissance de la population régionale avait été supérieur à celui de la population du Québec en général. C'était là, pour la région, le signe d'un dynamisme certain. Mais depuis ce moment, la situation a été complètement renversée. À compter de 1961 en effet, la population québécoise a

Dans le secteur jeannois, la population est inférieure à deux habitants au kilomètre carré.

Croissance de la population au Saguenay – Lac-Saint-Jean

Année	Saguenay	Lac-Saint-Jean	Région
1921	37 578	35 539	73 117
1931	55 724	50 253	105 977
1941	78 881	64 306	143 187
1951	115 904	82 006	197 910
1961	157 196	105 230	262 426
1966	161 773	105 909	267 682
1971	163 348	102 294	265 642

La conurbation du Haut-Saguenay, dont Chicoutimi est le pivot, voit sa population augmenter.

enregistré une augmentation de près de 15% alors qu'au Saguenay – Lac-Saint-Jean la population demeurait à peu près stable.

À l'intérieur de la région, les deux secteurs n'ont pas évolué de la même façon: la croissance de la zone jeannoise a davantage été affectée par ce ralentissement que le bloc saguenéen. De 1941 à 1961, la population du Saguenay – Lac-Saint-Jean a crû de 83%. Dans l'ensemble du Québec, durant le même temps, la croissance de la population s'arrêtait à 59%. Mais depuis 1961, la situation a considérablement changé. La population de la région n'a augmenté que bien peu: 6 152 personnes de plus au Saguenay mais 2 936 en moins au Lac-Saint-Jean.

De 1966 à 1971, les effectifs ont fléchi dans les deux comtés du Lac-Saint-Jean tandis que la hausse perçue dans le comté de Chicoutimi était inférieure à 1%. La

En zone rurale, les effectifs tendent à baisser.

tendance à la baisse amorcée entre 1966 et 1971 semblerait vouloir se continuer si on en croit Statistique Canada, et, de la même façon, il y aurait perte au Lac-Saint-Jean et augmentation à peine perceptible au Saguenay. Au total, les gains enregistrés par le Saguenay ne sont pas suffisants pour compenser les pertes du Lac-Saint-Jean, et le recensement de 1976 pourrait révéler des pertes sensibles dans la région par rapport au recensement de 1966. Rien ne permet de penser quand et comment pourra être freiné ce mouvement. D'ailleurs, les prévisions

établies par l'Office de planification et de développement du Québec sont plutôt pessimistes.

Dans la zone du lac, des activités économiques moins diversifiées et orientées en fonction de l'agriculture surtout expliquent sans doute en partie des pertes de population plus sensibles que dans la zone urbaine du Haut-Saguenay.

Normandin, paroisse fort prospère bâtie sur un des plus beaux terroirs de toute la région, a perdu 10% de sa population au cours de la décennie 61-71. Durant la même décennie, des paroisses moins favorisées comme Saint-Ludger-de-Milot et Saint-François-de-Sales, qui se sont développées sur des

On juge de l'importance d'une région par le dynamisme de sa population.

terroirs difficiles et peu généreux, ont perdu jusqu'à 30% de leurs effectifs.

Pour bien comprendre l'évolution de la population au cours des dernières années dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean, il faut absolument tenir compte du contexte québécois global. Cette tendance à la baisse s'est en effet manifestée dans presque toutes les régions du Québec: 31 des 74 divisions de recensement ont ainsi connu des pertes brutes de population.

C'est à compter de 1921 que l'écart a commencé à se creuser, au Saguenay – Lac-Saint-Jean, entre le secteur saguenéen et le secteur jeannois. À cette époque, les deux ensembles du Lac-Saint-Jean et du Saguenay avaient des populations à peu près égales en nombre. Mais au fur et à mesure que sont apparues les «villes du papier», qui ont accéléré l'urbanisation de la région, un écart vite devenu infranchissable s'est creusé entre la population rurale du lac et celle plus urbaine du Saguenay.

De 1921 à 1971, les deux courbes traduisant l'évolution de la population dans chacun des deux secteurs de la région n'ont cessé de s'éloigner l'une de l'autre, animées par des vitesses de croissance fort différentes. Mais en dépit de cette évolution particulière, la région a manifesté, dans son ensemble, un dynamisme démographique étonnant.

Mais ce dynamisme, avantageusement comparable à celui des autres régions du Québec, a été incapable de provoquer une croissance véritable de la population. Cette tendance à la baisse, bien visible au Saguenay – Lac-Saint-Jean, a aussi frappé la plupart des autres régions du Québec. Rien ne laisse croire que ce mouvement pourra être enrayé au cours des années à venir.

D'ailleurs, les très faibles gains enregistrés par la région entre 1961 et 1971 dissimulent une toute autre réalité. En effet, compte tenu de l'accroissement naturel, c'est-à-dire de l'exédent des naissances sur les décès, la région aurait dû connaître des gains largement supérieurs, dépassant même le total de 40 000. Ainsi, en raison d'un fort mouvement d'exode régional, la région a perdu beaucoup plus d'effectifs qu'elle semble, en apparence, en avoir gagnés.

Une population jeune et homogène

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean est un pays presque essentiellement canadien-français. Les Saguenéens et les Jeannois d'aujourd'hui sont en bonne partie les fidèles descendants de ceux qui sont venus à l'époque de la Société des Vingt-et-Un. Ils sont 253 105 d'origine française, soit 95,3% de la population de toute la région. La répartition est à peu près égale dans l'un et l'autre des deux secteurs: 96,3% de la population du Lac-Saint-Jean est d'origine française contre 94,7% au Saguenay plus industrialisé et plus urbain.

De son côté, la population d'origine britannique n'a guère d'importance numérique. Elle ne compte que 7 910 représentants, soit une proportion infime de 3% de la population totale. La plus grande partie de ces éléments britanni-

Les Montagnais sont établis à Pointe-Bleue depuis 1856. (Société historique du Saguenay).

ques sont cantonnés dans la conurbation du Haut-Saguenay où ils appartiennent très souvent au personnel des grandes sociétés papetières et industrielles, comme c'est le cas pour l'Alcan. À Arvida, 1 715 citoyens d'origine britannique forment 9% de la population de la ville. Par ailleurs, une bonne partie du personnel de la base des forces armées canadiennes de Bagotville est aussi d'origine britannique.

Résidant surtout à Pointe-Bleue, les 1 420 Amérindiens de la région occupent le troisième rang dans les effectifs de la population régionale où ils représentent 0,5% de celle-ci. Ils sont suivis de 845 personnes d'origine allemande et de 565 d'origine italienne.

On ne peut donc mettre en doute la grande homogénéité de la population de la région, d'autant plus qu'une partie sensible de la population d'origine britannique a été assimilée par la masse d'origine française. En effet, on ne dénombre, dans la région, que 5 730 personnes dont l'anglais serait la langue maternelle, ce qui est largement inférieur

47,2% de la population a moins de 20 ans.

aux effectifs britanniques. Parmi la population d'origine britannique, 28% n'aurait plus l'anglais comme langue maternelle.

Au chapitre de la langue d'usage, le Saguenay – Lac-Saint-Jean demeure l'une des régions les plus solidement homogènes de tout le Québec: 259 265 personnes sur un grand total de 265 642, c'est-à-dire 97,6%, parlent le plus fré-

Répartition de la population selon l'origine ethnique

Française	253 105	95,3%
Britannique	7 910	3,0
Indienne	1 420	0,5
Allemande	845	0,3
Italienne	565	0,2
Autres	1 797	0,7

Malgré un exode soutenu, la population reste l'une des plus jeunes du Québec.

quemment français à la maison.

Cette population, presque toute française par son origine et par sa langue, se déclare catholique romaine dans une proportion de 97,3%. Les hommes et les femmes de cette région ont de profondes racines dans la terre québécoise: 97,5% y sont nés.

En dépit de la relative jeunesse de la région, le peuplement du Saguenay – Lac-Saint-Jean est suffisamment ancien pour qu'un équilibre normal ait pu s'établir dans la répartition de la population en fonction de l'un ou l'autre sexe. Nous sommes loin, dans cette région, de la période de colonisation et de mise en valeur des terres où les immigrants masculins affluaient et, de ce fait, haussaient sensiblement le taux de masculinité.

À l'heure actuelle, en pays jeannois et saguenéen, les hommes sont légèrement plus nombreux que les femmes, dans une proportion de 102 hommes pour 100 femmes. Le partage de la population entre hommes et femmes est à peu près identique dans les deux secteurs de la région: 102 hommes pour 100 femmes au Saguenay et 103 au Lac-Saint-Jean. Mais le partage n'a pas toujours été aussi équilibré. En remontant le cours du temps, on peut percevoir de sérieux écarts entre le nombre d'hommes et de femmes dans chacun des deux secteurs concernés. Ces écarts cependant ont eu tendance à s'amenuiser au fur et à mesure que s'est refermé le cercle de la colonisation et que s'est achevé le peuplement de la région. Au début du siècle, soit en 1901, on comptait une proportion de 109 hommes pour 100 femmes au Saguenay et 111 au Lac-Saint-Jean. Les écarts furent sensibles jusqu'en 1961.

Il arrive parfois, à certains âges, entre 15 et 44 ans surtout, que les hommes soient beaucoup plus nombreux que les femmes, en raison très souvent d'un mouvement de migration soutenu de la part de ces dernières qui, semble-t-il, n'auraient guère d'avenir sur place. On rencontre ce phénomène fréquemment dans les milieux ruraux. Mais dans l'ensemble une telle situation n'existe pas au Saguenay – Lac-Saint-Jean. Exception faite des personnes de 70 ans et plus, c'est entre 25 et 29 ans que l'écart est le plus sensible: 105 hommes pour 100 femmes. Dans la grande agglomération du Haut-Saguenay, l'équilibre est presque parfait: 67 030 hommes et 66 675 femmes. Le partage, à toutes fins utiles, est égal.

Mais la situation atteint parfois un point dramatique au niveau des petites unités territoriales. Plusieurs villages et paroisses sont souvent aux prises avec de nets déséquilibres démographiques, ce qui ne va pas sans causer, à l'occasion, des problèmes pour l'animation et l'évolution de ces foyers de peuplement. C'est ainsi par exemple que certaines paroisses du nord-ouest du lac sont assez mal partagées. Dans six petites municipalités rurales, le taux de masculinité atteint 116 pour 100. Sans être catastrophique dans l'ensemble, la situation devient beaucoup plus grave si on l'analyse en fonction de l'âge de la population concernée. Dans

Origine et langue de la population régionale

Population totale	265 642	100,0%
Population d'origine française	253 105	95,2
Français: langue maternelle	258 695	97,4
Français: langue d'usage courant	259 265	97,6

ces six paroisses, la répartition entre hommes et femmes est nettement déséquilibrée entre les âges de 15 et 44 ans.

Il est bien évident que les problèmes engendrés par cette inégale répartition des hommes et des femmes à Saint-Ludger-de-Milot, par exemple, n'ont pas l'envergure des problèmes provoqués par la croissance de la conurbation du Haut-Saguenay. Mais aux yeux de ceux qui en sont affectés, chacun de ces problèmes exige une étude attentive et la recherche d'une solution.

Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, la population est jeune, en raison surtout d'un dynamisme interne qui fut longtemps l'une de ses caractéristiques essentielles. En 1961, le taux de natalité y était encore de 34,3 pour 1 000 au Lac-Saint-Jean et de 31,2 pour 1 000 au Saguenay alors qu'il était de 26,1 pour 1 000 dans l'ensemble du territoire québécois. En 1950, la paroisse de Saint-Augustin, au nord du lac, présentait un taux de 41,0 pour 1 000, soit une proportion de 41 naissances pour 1 000 habitants. Un tel fait ne pouvait que se répercuter sur les structures de la population totale.

Depuis le début des années 60 toutefois, un fort mouvement d'exode a privé la région d'une bonne partie de ses éléments les plus jeunes et provoqué du même coup un vieillissement relatif de la population globale. C'est ainsi que de 1961 à 1971, au Saguenay – Lac-Saint-Jean, l'âge moyen de population est passé de 22,7 ans à 26,1 ans. En dépit cependant d'une élévation notoire de sa moyenne d'âge, la population de la région n'en demeure pas moins l'une des plus jeunes du Québec.

Une population également partagée entre les jeunes et les adultes.

Nombre d'hommes pour 100 femmes dans quelques paroisses rurales du Lac-Saint-Jean

	Masculinité totale	15-24 ans	25-44 ans
Girardville	112	100	118
Notre-Dame-de-Lorette	125	162	122
Saint-Augustin	116	136	113
Saint-Edmond	116	124	100
Saint-Ludger-de-Milot	116	87	122
Saint-Stanislas	118	145	91

Au sein de la population régionale, les moins de 20 ans forment un groupe fort important. C'est là un indice de jeunesse qui ne trompe pas. Mais ils étaient encore plus nombreux en 1961 alors qu'ils formaient presque 54% de la population régionale totale. En une seule décennie, les jeunes ont vu leurs effectifs décroître de près de 16 000. Et pourtant, c'est encore l'une des régions du Québec où ils ont une très grande importance au sein de la population, d'où la nécessité d'une politique d'aménagement tenant compte de ces ressources humaines précieuses.

Autant les jeunes comptent pour beaucoup dans la population, autant la présence des personnes âgées est discrète et effacée: 4,4% de la population seulement a 65 ans ou plus. Le rapport entre les personnes âgées et les moins de 20 ans est de 1 à 11. Dans l'ensemble du Québec, il est de 1 à 6.

Sans que l'on puisse parler de contrastes ou d'oppositions, il y a toutefois des différences entre le secteur jeannois et le secteur saguenéen de la région, tout comme il y en a entre la conurbation du Haut-Saguenay et le reste de la région. Dans tous ces cas, il y a des différences d'âges appréciables. Proportionnellement, les jeunes et les personnes âgées sont plus nombreux au Lac-Saint-Jean qu'au Saguenay. Par contre, c'est au Saguenay, plus industrialisé et plus dynamique, qu'on trouve le plus fort pourcentage de personnes en âge d'apporter une contribution fondamentale aux activités de la région, c'est-à-dire entre 20 et 64 ans. L'exemple est encore plus net dans le cas du Haut-Saguenay, où l'on retrouve au sein de la population agglomérée 51% des habitants dont l'âge varie entre 20 et 64 ans. Le reste de la région devient de son côté le château fort de la jeunesse: 49,8% de la population a moins de 20 ans.

Il y a donc une différence de comportement entre le Saguenay urbanisé et industrialisé et le Lac-Saint-Jean plus rural, aux activités économiques moins

97,6% de la population est francophone.

diversifiées. D'ailleurs, dans l'ensemble, la population du Saguenay – Lac-Saint-Jean est urbaine dans une proportion de 72,1%. La moitié de toute la population de la région réside dans la seule conurbation du Haut-Saguenay, c'est-à-dire dans l'agglomération de Jonquière-Chicoutimi-La Baie. Il s'agit bien là d'une concentration unique à l'échelle régionale.

Évolution de la population rurale et urbaine

	Ruraux	Urbains
1941	48,5%	51,5%
1951	40,7	59,3
1961	31,3	68,
1971	27,9	72,1

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean est devenu une vaste région urbaine au cours de la seconde guerre mondiale, au moment où l'industrie prenait une place plus importante que jamais dans le développement de la région. Déjà, en 1941, un peu plus de la moitié de la population habitait les zones urbanisées. Depuis

Une présence discrète : 4,4% de la population seulement a 65 ans et plus.

cette époque, l'évolution a suivi son cours et la place des ruraux n'a jamais cessé de décroître. Ils ne formaient plus

Répartition de la population par groupes d'âge dans 9 régions administratives du Québec en 1971

Région	0-19 ans	20-64 ans	65 ans et +
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	46,3%	46,6%	7,1%
Saguenay – Lac-Saint-Jean	47,2	48,4	4,4
Québec	40,2	52,9	6,9
Trois-Rivières	41,1	51,5	7,4
Cantons-de-l'Est	42,2	49,9	7,9
Montréal	37,4	55,4	7,2
Outaouais	46,2	47,6	6,2
Abitibi – Témiscamingue	48,5	46,9	4,6
Côte-Nord	48,4	48,9	2,7
Province de Québec	**39,9%**	**53,2%**	**6,9%**

97.6% de la population est francophone.

diversifiées. D'ailleurs, dans l'ensemble, la population du Saguenay – Lac-Saint-Jean est urbaine dans une proportion de 72,1%. La moitié de toute la population de la région réside dans la seule conurbation du Haut-Saguenay, c'est-à-dire dans l'agglomération de Jonquière-Chicoutimi-La Baie. Il s'agit bien là d'une concentration unique à l'échelle régionale.

Évolution de la population rurale et urbaine

	Ruraux	Urbains
1941	48,5%	51,5%
1951	40,7	59,3
1961	31,3	68,
1971	27,9	72,1

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean est devenu une vaste région urbaine au cours de la seconde guerre mondiale, au moment où l'industrie prenait une place plus importante que jamais dans le développement de la région. Déjà, en 1941, un peu plus de la moitié de la population habitait les zones urbanisées. Depuis

Une présence discrète: 4,4% de la population seulement a 65 ans et plus.

cette époque, l'évolution a suivi son cours, et la place des ruraux n'a jamais cessé de décroître. Ils ne formaient plus

Répartition de la population par groupes d'âge dans 9 régions administratives du Québec en 1971

Région	0-19 ans	20-64 ans	65 ans et +
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	46,3%	46,6%	7,1%
Saguenay – Lac-Saint-Jean	47,2	48,4	4,4
Québec	40,2	52,9	6,9
Trois-Rivières	41,1	51,5	7,4
Cantons-de-l'Est	42,2	49,9	7,9
Montréal	37,4	55,4	7,2
Outaouais	46,2	47,6	6,2
Abitibi – Témiscamingue	48,5	46,9	4,6
Côte-Nord	48,4	48,9	2,7
Province de Québec	39,9%	53,2%	6,9%

En l'espace de 20 ans, les naissances ont diminué de moitié.

La région pourra-t-elle garder tous ses jeunes?

que 30% à peine de la population en 1971. Aujourd'hui ils ont peut-être atteint le seuil critique de 20%.

Tous les ruraux ne sont pas agriculteurs. Au recensement de 1971, ils n'étaient que 16 610 à vivre du travail de la terre et ne représentaient que 6,3% de la population. Le Saguenay – Lac-Saint-Jean «région agricole» appartient à la légende. C'est le secteur saguenéen qui est avant tout urbanisé: 78,5% de la population habite l'une ou l'autre des villes de la conurbation. Les agriculteurs y sont clairsemés: 3,5% seulement. Autour du lac, la situation est différente: les villes retiennent 62,1% des hommes et des femmes, ce qui laisse 37,9% de la population aux villages et aux campagnes avoisinantes. La division de recensement Lac-Saint-Jean-Ouest compte 45,8% de ruraux dans ses rangs. C'est de loin l'un des comtés les plus agricoles du Québec.

Un accroissement naturel au ralenti

Comment expliquer que depuis 1966 la population de la région ne cesse de diminuer?

En réalité, l'évolution numérique d'une population peut être affectée par le jeu de l'accroissement naturel et celui des migrations. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, ces deux facteurs ont joué pleinement, à commencer par l'accroissement naturel, c'est-à-dire par l'excédent des naissances sur les décès. Ce sont les effets combinés de la natalité et de la mortalité qui déterminent l'ampleur de cet accroissement naturel. Mais le taux de mortalité n'ayant guère évolué au cours des deux dernières décennies, seule la natalité a pu influencer plus ou moins l'évolution de cet accroissement naturel. C'est ainsi que la réduction sensible du nombre des naissances, ajoutée à un fort courant d'exode régional, a contribué à la stagnation récente, sinon à la diminution, des effectifs de la population.

En 1951, le taux de natalité avait été de 38,3 pour 1 000 au Saguenay – Lac-Saint-Jean, soit une proportion de 38,3 naissances vivantes par 1 000 habitants. Vingt ans plus tard, en 1971, le taux correspondant n'était plus que de 15,3 pour 1 000. Tandis que la population augmentait de 34%, passant de 197 910 à 265 642, le nombre des naissances baissait d'une façon dramatique, tombant de 7 572 en 1951 à seulement 4 110 en 1971.

Cette chute radicale de la natalité n'a pas été accompagnée d'une baisse parallèle et simultanée de la mortalité, car elle était déjà très basse au début de la période. On comptait en effet pour toute la région 5,7 décès par 1 000 habitants en 1971 alors qu'il y en avait 7,1 en 1951. La baisse sensible de la natalité, alliée à un taux de mortalité à peu près stable, a entraîné une diminution rapide du taux d'accroissement naturel. C'est cet accroissement naturel qui aurait dû assurer la croissance de la population.

Dans la réalité quotidienne, une telle situation signifie qu'en 1951 la population du Saguenay – Lac-Saint-Jean aurait dû voir ses effectifs croître de 31,2 personnes par 1 000 de population, soit une augmentation de 6 175 personnes. Selon les mêmes calculs, le gain de 1961 aurait

Évolution du taux d'accroissement naturel dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean

Année	Taux de natalité	Taux de mortalité	Accroissement naturel
1951	38,3 / 1 000	7,1 / 1 000	31,2 / 1 000
1956	38,3 / 1 000	5,7 / 1 000	32,6 / 1 000
1961	32,0 / 1 000	5,3 / 1 000	26,7 / 1 000
1966	20,1 / 1 000	5,1 / 1 000	15,0 / 1 000
1971	15,3 / 1 000	5,7 / 1 000	9,6 / 1 000

été de 7 006 contre seulement 2 603 en 1971. De 1966 à 1971, la population aurait donc dû augmenter. Mais la région a plutôt subi une baisse importante. Il a donc fallu qu'un facteur extérieur important vienne perturber le cours normal de cette évolution et même l'annuler totalement.

Le mouvement à la baisse touche les deux entités régionales, où d'ailleurs l'évolution de la natalité est à peu près identique, même si le secteur saguenéen, plus urbanisé et plus âgé, a toujours présenté un taux de natalité très légèrement inférieur à celui du secteur jeannois. De toutes les régions du Québec, c'est au Saguenay – Lac-Saint-Jean que le taux d'accroissement naturel a connu la chute la plus spectaculaire entre 1961 et 1971: 63,3% en dix ans seulement. Cette chute de l'accroissement naturel n'a fait que suivre celle de la natalité.

Pour obtenir le taux de natalité, il suffit de comparer le chiffre brut des naissances vivantes au cours d'une année donnée à la population exacte de cette même année. Or comme nous ne connaissons avec précision les chiffres de population que pour les années du recensement 1951-56-61-66-71, nous devons donc arrêter l'étude de l'évolution et du rôle de la natalité en 1971, car après cette année nous ne disposons pas de toutes les données qui permettraient une analyse rigoureuse.

Les estimations de Statistique Canada pour l'année 1973 permettent de penser que la population du Saguenay – Lac-Saint-Jean a encore diminué. Jusqu'où ira ce mouvement à la baisse? Quand ce mouvement pourra-il s'arrêter? Les prévisions démographiques de l'Office de planification et de développement du Québec consacrées aux régions administratives et aux principales régions urbaines ne permettent pas de grands espoirs. Selon l'O.P.D.Q., la population totale de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean ne serait plus que de 225 000 âmes en l'an 2001. La diminution de l'accroissement naturel explique sans doute en partie cette évolution mais il doit y avoir d'autres raisons d'ordre économique fort sérieuses, susceptibles d'engendrer un exode notoire de la population.

Un mouvement d'exode considérable

Grâce à de très forts taux d'accroissement naturel, la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean a été pendant longtemps un véritable réservoir de population.

L'âge moyen de la population est de 26,1 ans.

Évolution du taux de natalité dans les deux secteurs de la région

Année	Saguenay	Lac-Saint-Jean	Région
1951	37,6 / 1 000	39,2 / 1 000	38,3 / 1 000
1956	38,7 / 1 000	39,0 / 1 000	38,8 / 1 000
1961	31,2 / 1 000	33,1 / 1 000	32,0 / 1 000
1966	19,9 / 1 000	20,4 / 1 000	20,1 / 1 000
1971	15,3 / 1 000	15,7 / 1 000	15,5 / 1 000

La situation a évolué rapidement depuis quelques années. L'accroissement naturel s'est amenuisé et l'apparition d'un fort courant migratoire a freiné brusquement la croissance des effectifs. Non seulement la population ne croît-elle plus, mais elle perd aussi une fraction appréciable de ses éléments jeunes et dynamiques.

Rares sont les régions périphériques du Québec qui ont connu une chute aussi nette de leur accroissement naturel au cours de la dernière décennie. Rares également sont les régions du Québec à avoir payé un aussi lourd tribut aux migrations régionales ou tout simplement à l'émigration. Compte tenu des prévisions de l'O.P.D.Q., il semble bien que ce mouvement d'exode soit irréversible. Non seulement la baisse des effectifs devrait-elle toucher l'ensemble de la région, mais aussi l'agglomération même de Chicoutimi dont la population totale serait, toujours selon l'O.P.D.Q., de 127 000 âmes en l'an 2001. Elle était de 133 705 en 1971.

Toutes les régions périphériques du Québec sont ainsi profondément touchées par ce phénomène migratoire. Et pendant que ces régions perdent une partie de leur population, celle qui

La région a su retenir beaucoup de ses habitants...

... elle sait se renouveler

... mais seulement une partie de ses forces vives reste!

4,000 départs par année...

Les villages sont davantage affectés par le mouvement d'exode.

demeure sur place vieillit. Mais il n'est pas toujours facile de détecter avec précision l'ampleur et même l'existence de cette tendance. C'est ainsi par exemple que les gains apparents, quoique minimes, réalisés par la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean entre 1961 et 1971 peuvent porter à confusion et induire en erreur. En réalité il faudrait substituer à des gains apparents de 3 216 personnes des pertes véritables de 43 000 personnes environ.

Un exemple précis fera mieux comprendre à la fois le mécanisme de ce calcul et l'ampleur du mouvement d'exode. Nous nous arrêterons à la période 1941-1971. C'est à compter de 1941 que la croissance démographique de la région a commencé à ralentir. Le calcul du taux d'émigration ou du bilan migratoire est assez simple. Il suffit d'ajouter à la population du début d'une période donnée (1941) l'excédent total des naissances sur les décès durant la période considérée (1941-1971) et de comparer le total ainsi obtenu (soit la population normale attendue) à la population réelle recensée à la fin de la période étudiée (1971).

La vérité est donc toute autre que ce que nous révèlent les chiffres bruts. La région, en l'espace d'une génération, a perdu plus de 54 000 habitants éventuels. Aurait-elle pu les retenir? Chacun des deux secteurs de la région est touché par ce vaste mouvement de départ, dans des proportions différentes cependant et sans doute aussi avec des conséquences socio-économiques diverses selon les cas. Un fait reste certain toutefois: la région ne

Le tableau suivant rend le calcul plus facile et plus clair:

Population de la région en 1941	143 187
+ L'excédent des naissances sur les décès durant la période 1941-1971	176 716
Population normale attendue en 1971	319 903
– La population réelle recensée en 1971	265 642
Balance migratoire	– 54 261

peut absorber tout l'excédent naturel de sa population. Des hommes et des femmes doivent partir vers d'autres régions au rythme de 4 000 par année actuellement.

Au cours de la dernière décennie, le secteur jeannois, plus rural que le Saguenay, a perdu 21 598 personnes soit un taux de migration de 20,5%. Au

Que leur réserve l'avenir?

Saguenay, par contre, le mouvement migratoire a porté sur 21 732 habitants soit un taux de 13,8%.

Ce vaste mouvement d'exode n'a cessé de croître depuis 1941. Plus de 2 200 personnes ont quitté la région entre 1941 et 1951. Durant la décennie suivante, les pertes ont presque atteint le chiffre de 8 800. Mais c'est entre 1961 et 1971 que la situation a atteint son plus bas niveau: plus de 43 300 personnes ont alors quitté la région. Quand ce mouvement s'arrêtera-t-il? Comment d'ailleurs pourrait-il être freiné d'une manière sensible? Quelle fut l'orientation de la tendance entre 1971 et 1976? Il faut attendre les résultats du recensement de 1976 pour connaître avec précision l'évolution de la situation.

Les migrations sont habituellement reliées à la conjoncture économique régionale et nationale. Quand les salaires sont élevés et les offres d'emploi abondantes, les mouvements interrégionaux sont vivaces. Mais on peut aussi quitter une région pour de très nombreuses raisons d'ordre socio-économique et même psychologique qu'il n'est pas toujours possible de cerner et d'identifier avec exactitude. Il s'avère indéniable toutefois qu'un vaste mouvement d'exode traduit l'incapacité – du moins partielle – d'une région à absorber ses surplus de population. C'est là d'ailleurs une des constatations premières que l'on dégage des programmes d'aménagement du territoire qui tendent à un meilleur équilibre dans la répartition des hommes et l'utilisation des ressources.

Des sondages effectués par Bernard Robert, de la division de la démographie du Bureau de la statistique du Québec, à partir d'un échantillonnage de la population fiscale, ont montré que près de la moitié de ceux qui quittent la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean se dirigent vers la région de Montréal (48%). Suivent dans l'ordre la région de Québec (23%), la Côte-Nord et le Nouveau-Québec (11%) et le Nord-Ouest (9%).

Une transformation du cadre géographique régional et une utilisation plus rationnelle des ressources pourraient-elles assurer une meilleure répartition des hommes?

Chapitre 4

Un pays né de la forêt

«L'évolution de la vie culturelle et économique de la nation a eu pour cadre la forêt de l'est du pays. Elle a été l'épine dorsale de la vie indigène, de l'agriculture et de l'industrie».

Jacques Rousseau

Une forêt omniprésente

Tout le secteur du Saguenay – Lac-Saint-Jean est au coeur de cette grande forêt québécoise dont l'exploitation, dans la première moitié du XIXe siècle, a entraîné l'éclosion de la région. Plus que dans tout autre coin du Québec, l'homme a vécu ici en symbiose avec la forêt. Sans elle, on ne pourrait expliquer véritablement la présence de l'homme dans les régions marginales du Québec. Habitées par les Indiens, parcourues par les explorateurs et les missionnaires, intensément fréquentées par les commerçants de fourrures et finalement mises en valeur par les colons-agriculteurs, les forêts ont toujours été intégrées intimement à la vie de la région.

Favorisée par un climat continental humide, la forêt de la région a pu être exploitée avantageusement, grâce à la présence d'un réseau hydrographique bien articulé, qui a non seulement permis pendant de nombreuses années le transport des billots mais a aussi fourni l'énergie nécessaire à la transformation de la matière ligneuse. Les rivières Péribonka et Mistassini ont été les moteurs du développement de l'industrie forestière au Saguenay – Lac-Saint-Jean. Non seulement la forêt a-t-elle été à la base de l'essor industriel régional, mais encore c'est elle qui a directement contribué à la naissance de la plupart des villes importantes de la région, à l'exception d'Arvida.

Le caractère fondamental de la forêt locale demeure son étendue. Elle est partout. En effet, la forêt considérée comme productive couvre 82% de la superficie totale de la région, soit près de 83 000 kilomètres carrés (32 262 milles carrés) sur 102 333 environ (39 511 milles carrés). Dans aucune autre région du Québec, la forêt n'est aussi présente et étendue. Le Saguenay – Lac-Saint-Jean possède 17,4% de la forêt productive québécoise.

Le domaine forestier s'étale sur 605 kilomètres (375 milles) de latitude et sur 450 kilomètres (280 milles) de longitude. En raison du froid qui règne dans cette région, le sol joue un rôle primordial dans le choix des espèces. Appartenant à la flore du Bouclier canadien, cette forêt est surtout constituée de conifères mais avec une certaine proportion de feuillus dans le sud-est du territoire. Les forêts de la région appartiennent soit à la pessière, à la sapinière, à l'érablière à bouleau jaune ou encore à l'érablière laurentienne. Ce sont toutes des forêts à potentiel commercial dont 82% de la superficie est jugée productive. La forêt coniférienne de sapin et d'épinette noire constitue le cadre forestier dominant. Le dernier inventaire forestier effectué dans la région révèle que la possibilité de coupe annuelle atteint 3 357 520 000 pieds cubes de matière ligneuse. Mais entre la possibilité annuelle de coupe et les coupes effectivement réalisées, il y a une marge importante.

Le Saguenay constitue la limite orientale de l'aire de distribution de certaines essences importantes comme l'érable à sucre, le pin rouge et l'orme d'Amérique. En vérité, les terres cultivées du Lac-Saint-Jean, des abords de Chicoutimi et de la baie des Ha! Ha!, ne sont qu'un heureux accident agricole dans un milieu naturel forestier à vocation papetière.

L'ensemble des bassins forestiers du Saguenay – Lac-Saint-Jean se présente comme un atout important pour l'économie forestière québécoise. En raison de sa nature et de sa qualité, cette forêt a une vocation papetière indéniable. Cette vocation est d'ailleurs renforcée par l'abondance, sur place, de sources d'énergie d'origine hydraulique.

Le mode de tenure des forêts dans la région n'a rien de particulier, en ce sens qu'il correspond au mode de tenure généralement en vigueur au Québec. Près de 95% des forêts régionales relèvent du domaine public, c'est-à-dire qu'elles appartiennent à l'État. Le reste est formé de boisés de fermes. Les forêts publiques à potentiel commercial se répartissent selon les divers modes de tenure: concessions forestières, forêts domaniales et réserves cantonales surtout.

Avant que l'État ne s'engage dans son programme de rétrocession des concessions forestières, 47,2% des forêts du

Saguenay – Lac-Saint-Jean étaient ainsi concédées à des intérêts privés, alors que les forêts domaniales, pour leur part, comptaient pour 25,2% dans la forêt régionale. D'ici peu, les forêts domaniales seront agrandies aux dépens des concessions forestieres. Le ministère des Terres et Forêts définit clairement chacun de ces termes dans son exposé sur la politique forestière:

«Les forêts domaniales constituent des unités de production de matiere ligneuse gérées par l'État, dans lesquelles l'allocation des bois est effectuée sous forme de contrats d'approvisionnement».

«Les concessions forestières régulières représentent avant tout un mode d'allocation à long terme de la matiere ligneuse, lequel s'accompagne de certaines obligations en matiere de gestion de la production forestiere. Même si les diverses activités de gestion qui y sont réalisées sont soumises au contrôle de l'État, il n'en demeure pas moins que les objectifs de production poursuivis visent essentiellement à satisfaire les besoins particuliers de chaque concessionnaire».

«Les réserves forestières cantonales représentent un autre mode de gestion applicable aux terres boisées de l'État. Ces réserves ont été créées par une loi adoptée en 1911 dans le but d'assurer un approvisionnement constant de bois dans chaque canton de la province, d'empêcher le défrichement des sols reconnus impropres à l'agriculture, de remettre en valeur les terrains ruinés par les incendies ou autrement et enfin, de protéger les sources des cours d'eau».

Ces réserves forestières spéciales sont peu importantes dans la région; elles représentent 2,1% des espaces boisés. Il en va bien autrement des forêts vacantes qui englobent 20,1% des boisés de la région.

Toujours selon les définitions du ministère des Terres et Forêts, «les forêts vacantes regroupent toutes les terres publiques qui ne sont pas aliénées à des individus et à des sociétés ou qui ne sont pas soumises à un régime de gestion particulier».

Il faut souligner, dans le cas des concessions forestières, qu'elles sont «une forme de tenure en vertu de laquelle les arbres du terrain donné à bail sont cédés exclusivement au concessionnaire, en pratique l'industrie des pâtes et papiers». Quant aux forêts domaniales, «elles sont destinées à introduire plus de souplesse dans l'utilisation des ressources forestières et elles ont été créées aussi pour subvenir plus spécialement aux besoins de l'industrie du sciage.»

À l'heure actuelle, dans la plupart des régions forestières du Québec, et particulièrement dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean, il y a une marge considérable entre la possibilité annuelle de coupe et la récolte effectivement réalisée. Ainsi, dans la région concernée, au cours des dernières années, on a coupé un volume de matière ligneuse équivalent à seulement 37,9% de ce que l'on aurait pu récolter. Car il ne faut pas oublier que la coupe doit être assimilée à une récolte

La place de la forêt dans quelques régions du Québec
(par rapport à l'ensemble du Québec)

	Forêt productive	Possibilité annuelle de coupe	Volume des coupes	Valeur des expéditions
Côte-Nord	25,3%	21,8%	9,4%	14,1%
Abitibi – Témiscamingue	23,7	21,9	21,4	14,1
Saguenay – Lac-Saint-Jean	17,4	19,5	14,9	15,0
Outaouais	8,7	7,8	10,8	14,2
Trois-Rivières	7,5	7,2	9,0	20,4
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	7,5	10,5	14,7	6,8

Saguenay – Lac-Saint-Jean étaient ainsi concédées à des intérêts privés, alors que les forêts domaniales, pour leur part, comptaient pour 25,2% dans la forêt régionale. D'ici peu, les forêts domaniales seront agrandies aux dépens des concessions forestières. Le ministère des Terres et Forêts définit clairement chacun de ces termes dans son exposé sur la politique forestière:

«Les forêts domaniales constituent des unités de production de matière ligneuse gérées par l'État, dans lesquelles l'allocation des bois est effectuée sous forme de contrats d'approvisionnement».

«Les concessions forestières régulières représentent avant tout un mode d'allocation à long terme de la matière ligneuse, lequel s'accompagne de certaines obligations en matière de gestion de la production forestière. Même si les diverses activités de gestion qui y sont réalisées sont soumises au contrôle de l'État, il n'en demeure pas moins que les objectifs de production poursuivis visent essentiellement à satisfaire les besoins particuliers de chaque concessionnaire».

«Les réserves forestières cantonales représentent un autre mode de gestion applicable aux terres boisées de l'État. Ces réserves ont été créées par une loi adoptée en 1911 dans le but d'assurer un approvisionnement constant de bois dans chaque canton de la province, d'empêcher le défrichement des sols reconnus impropres à l'agriculture, de remettre en valeur les terrains ruinés par les incendies ou autrement et enfin, de protéger les sources des cours d'eau».

Ces réserves forestières spéciales sont peu importantes dans la région; elles représentent 2,1% des espaces boisés. Il en va bien autrement des forêts vacantes qui englobent 20,1% des boisés de la région.

Toujours selon les définitions du ministère des Terres et Forêts, «les forêts vacantes regroupent toutes les terres publiques qui ne sont pas aliénées à des individus et à des sociétés ou qui ne sont pas soumises à un régime de gestion particulier».

Il faut souligner, dans le cas des concessions forestières, qu'elles sont «une forme de tenure en vertu de laquelle les arbres du terrain donné à bail sont cédés exclusivement au concessionnaire, en pratique l'industrie des pâtes et papiers». Quant aux forêts domaniales, «elles sont destinées à introduire plus de souplesse dans l'utilisation des ressources forestières et elles ont été créées aussi pour subvenir plus spécialement aux besoins de l'industrie du sciage.»

À l'heure actuelle, dans la plupart des régions forestières du Québec, et particulièrement dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean, il y a une marge considérable entre la possibilité annuelle de coupe et la récolte effectivement réalisée. Ainsi, dans la région concernée, au cours des dernières années, on a coupé un volume de matière ligneuse équivalent à seulement 37,9% de ce que l'on aurait pu récolter. Car il ne faut pas oublier que la coupe doit être assimilée à une récolte

La place de la forêt dans quelques régions du Québec
(par rapport à l'ensemble du Québec)

	Forêt productive	Possibilité annuelle de coupe	Volume des coupes	Valeur des expéditions
Côte-Nord	25,3%	21,8%	9,4%	14,1%
Abitibi – Témiscamingue	23,7	21,9	21,4	14,1
Saguenay – Lac-Saint-Jean	17,4	19,5	14,9	15,0
Outaouais	8,7	7,8	10,8	14,2
Trois-Rivières	7,5	7,2	9,0	20,4
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	7,5	10,5	14,7	6,8

nécessaire. C'est l'intérêt du capital. Ainsi donc, actuellement, il semble que l'exploitation de la ressource forestière soit inférieure à ses possibilités. Cela tient en partie à la nature même des concessions et aussi à leurs dimensions, démesurées parfois, qui font que certains grands concessionnaires n'utilisent qu'une partie de leur potentiel alors que d'autres sont privés de matière première ou même d'accès à ces matières quasiment stratégiques dans l'économie régionale.

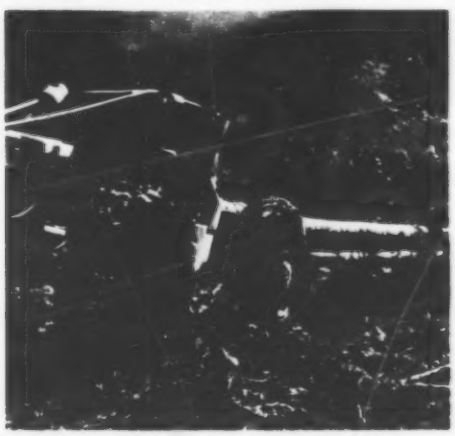
Or comme les différents modes d'allocation des forêts publiques n'ont d'autres objectifs que de maximiser l'utilisation de cette ressource pour permettre un développement économique bien intégré de chacun des secteurs du territoire et que ce système n'a pas toujours permis la réalisation de ces objectifs, l'État a donc décidé de modifier ce système qui n'a pas profité à la collectivité autant qu'il aurait dû. En retirant aux grandes compagnies d'exploitation forestière les concessions déjà allouées, l'État pourra assurer lui-même aux différents usagers tous les approvisionnements désirés: bois à pâte, bois de sciage, etc. Cette nouvelle façon de faire éliminera, on le souhaite, bien des inconvénients résultant de la dimension trop grande de certaines concessions ou de leur localisation gênante pour certains petits exploitants qui sont coupés de leur source d'approvisionnement.

D'ici quelques années, les différentes concessions forestières auront toutes été rétrocédées à l'État qui les réintègrera dans le secteur des forêts domaniales. Il sera plus facile pour chacun, État et exploitant, d'obtenir justice. Le développement économique régional ne pourra sans doute qu'y gagner.

C'est dans le domaine forestier drainé par les rivières Ashuapmuchuan, Mistassini et Péribonka que se trouve plus de 75% de la superficie boisée productive. Ces bassins remontent très haut vers le nord et sont encore sous-exploités, comme l'ensemble de la forêt du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Selon une compilation spéciale du ministère des Terres et Forêts, on pourrait exploiter dans la région, à l'heure actuelle, 3 357 520 cunits par an (1 cunit: 100 pieds cubes). Mais, en raison de difficultés d'accès, on arrive à peine à un million et quart, et il s'agit de résineux dans une proportion de 98%.

Un nouveau partage du domaine forestier et une utilisation plus rationnelle de la ressource forestière ne peuvent que favoriser l'essor de la région.

Une exploitation forestière inférieure aux possibilités.



Une agriculture bien localisée

En raison de conditions naturelles difficiles, en particulier de la rareté de bons sols et de la très courte saison végétative, le domaine agricole véritable n'occupe qu'une bien faible partie du territoire du Saguenay – Lac-Saint-Jean qui demeure avant tout un pays forestier.

Il y a moins de terre en culture dans toute la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean qu'il n'y en a dans la seule municipalité albertaine de Saint-Paul, à environ 160 kilomètres au nord-est d'Edmonton, là où se sont installés d'ailleurs depuis plus d'une génération un bon nombre de Québécois originaires du Lac-Saint-Jean.

En 1971, 2 716 fermes se partageaient le terroir. Avec 5,7% du domaine agricole de la province, le Saguenay – Lac-Saint-Jean ne regroupe que 4,4% de toutes les fermes du Québec. De ce nombre, plusieurs centaines sont en voie de disparition, absorbées qu'elles sont par des entreprises plus rentables ou tout simplement laissées à l'abandon.

De plus en plus, au Saguenay – Lac-Saint-Jean comme dans l'ensemble du Québec, les impératifs économiques exigent une augmentation de la superficie moyenne des exploitations agricoles.

Des fermes qui sont parmi les plus grandes du Québec.

La plupart des entreprises agricoles de la région pratiquent la grande culture orientée vers l'industrie laitière; elles se doivent d'avoir à leur disposition de grands espaces afin de réduire les coûts d'exploitation de la machinerie et aussi pour avoir les surfaces nécessaires au pâturage des animaux. L'agrandissement des fermes actuelles demeure un objectif permanent car il permettrait une meilleure répartition des investissements et un volume de production plus élevé, donc de meilleurs revenus.

Dans la région, les fermes ont une superficie moyenne de 225 acres. Celles du secteur saguenéen sont légèrement plus grandes que celles du lac: 232 acres contre 222, mais elles ne sont défrichées que dans une proportion de 54% alors que le domaine agricole du lac, de bien meilleure qualité et plus intensément occupé, est défriché dans une proportion

L'étendue du domaine agricole au Saguenay – Lac-Saint-Jean

Superficie totale de la région	105 946 kilomètres carrés	(40 906 mc)
Superficie agricole	2 476 kilomètres carrés	(956 mc)
Superficie défrichée	1 549 kilomètres carrés	(598 mc)
Superficie en culture	927 kilomètres carrés	(358 mc)
Superficie en pâturage	528 kilomètres carrés	(204 mc)

des deux tiers. Dans ce pays éloigné et souvent difficile, à la périphérie de l'écoumène agricole québécois, les fermes sont grandes, parmi les plus grandes du Québec. Le Saguenay – Lac-Saint-Jean ne fait pas exception à la règle: la superficie des fermes n'a cessé d'augmenter au cours des années, surtout entre 1961 et 1971, où la croissance fut de 27% pour la superficie moyenne totale et de 41% dans le cas des seuls espaces défrichés.

La superficie moyenne d'une ferme n'est pas un indicateur de qualité. Il arrive très souvent que la majeure partie d'une grande ferme reste boisée ou inutilisable. Au chapitre de la «terre défrichée», la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean fait bonne figure avec une moyenne réelle de 141 acres. Par ailleurs, on constatera avec étonnement, et aussi avec une certaine inquiétude, qu'il n'y a pas de rapport directement proportionnel entre les terres défrichées au Saguenay – Lac-Saint-Jean et la valeur totale des produits agricoles vendus. Ainsi, de 1961 à 1971, pendant que les superficies agricoles défrichées augmentaient dans la région, le pourcentage des produits agricoles vendus par la région avait de moins en moins d'importance dans l'économie québécoise.

En 1961, avec 5,5% des terres agricoles défrichées du Québec, la région fournissait 4,1% des produits agricoles vendus sur le marché. En 1971, la situation

6,9% seulement de la population est formée d'agriculteurs.

s'aggrave et l'écart se creuse davantage: possédant 6,0% des terres défrichées du Québec, la région ne retirait plus que 3,9% des ventes de produits agricoles.

À l'heure actuelle, au Saguenay – Lac-Saint-Jean, on assiste à l'agrandissement et à la consolidation des exploitations agricoles. Mais en même temps que certaines fermes prennent de l'expansion, d'autres disparaissent tout simplement, surtout dans les secteurs les plus défavorisés, là où des paroisses furent ouvertes alors qu'elles n'auraient jamais dû l'être. Toute cette opération de redressement agricole s'est soldée par une diminution importante des espaces défrichés. Mais les espaces ainsi perdus étaient de qualité douteuse. En 1956, il y avait 5 623 fermes dans la région. Il n'y en avait plus que

Superficie moyenne des fermes au Québec en 1971

	Superficie moyenne	Pourcentage de terre défrichée
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	203,8 acres	51,9%
Saguenay – Lac-Saint-Jean	225,3 acres	62,6
Québec	162,5 acres	54,6
Trois-Rivières	156,0 acres	70,0
Cantons-de-l'Est	228,4 acres	45,7
Montréal	141,6 acres	72,5
Outaouais	250,2 acres	47,2
Abitibi – Témiscamingue	265,1 acres	56,3
Côte-Nord	266,3 acres	48,3
Province de Québec	176,3 acres	59,6%

des deux tiers. Dans ce pays éloigné et souvent difficile, à la périphérie de l'écoumène agricole québécois, les fermes sont grandes, parmi les plus grandes du Québec. Le Saguenay – Lac-Saint-Jean ne fait pas exception à la règle: la superficie des fermes n'a cessé d'augmenter au cours des années, surtout entre 1961 et 1971, où la croissance fut de 27% pour la superficie moyenne totale et de 41% dans le cas des seuls espaces défrichés.

La superficie moyenne d'une ferme n'est pas un indicateur de qualité. Il arrive très souvent que la majeure partie d'une grande ferme reste boisée ou inutilisable. Au chapitre de la «terre défrichée», la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean fait bonne figure avec une moyenne réelle de 141 acres. Par ailleurs, on constatera avec étonnement, et aussi avec une certaine inquiétude, qu'il n'y a pas de rapport directement proportionnel entre les terres défrichées au Saguenay – Lac-Saint-Jean et la valeur totale des produits agricoles vendus. Ainsi, de 1961 à 1971, pendant que les superficies agricoles défrichées augmentaient dans la région, le pourcentage des produits agricoles vendus par la région avait de moins en moins d'importance dans l'économie québécoise.

En 1961, avec 5,5% des terres agricoles défrichées du Québec, la région fournissait 4,1% des produits agricoles vendus sur le marché. En 1971, la situation

6,9% seulement de la population est formée d'agriculteurs

s'aggrave et l'écart se creuse davantage: possédant 6,0% des terres défrichées du Québec, la région ne retirait plus que 3,9% des ventes de produits agricoles.

À l'heure actuelle, au Saguenay – Lac-Saint-Jean, on assiste à l'agrandissement et à la consolidation des exploitations agricoles. Mais en même temps que certaines fermes prennent de l'expansion, d'autres disparaissent tout simplement, surtout dans les secteurs les plus défavorisés, là où des paroisses furent ouvertes alors qu'elles n'auraient jamais dû l'être. Toute cette opération de redressement agricole s'est soldée par une diminution importante des espaces défrichés. Mais les espaces ainsi perdus étaient de qualité douteuse. En 1956, il y avait 5 623 fermes dans la région. Il n'y en avait plus que

Superficie moyenne des fermes au Québec en 1971

	Superficie moyenne	Pourcentage de terre défrichée
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	203,8 acres	51,9%
Saguenay – Lac-Saint-Jean	**225,3 acres**	**62,6**
Québec	162,5 acres	54,6
Trois-Rivières	156,0 acres	70,0
Cantons-de-l'Est	228,4 acres	45,7
Montréal	141,6 acres	72,5
Outaouais	250,2 acres	47,2
Abitibi – Témiscamingue	265,1 acres	56,3
Côte-Nord	266,3 acres	48,3
Province de Québec	**176,3 acres**	**59,6%**

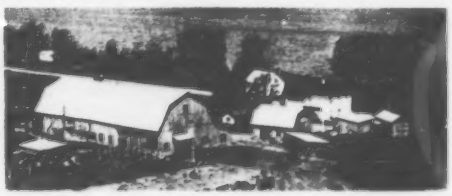
L'utilisation du sol dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean
(étudiée en fonction d'une ferme moyenne)

Terre agricole		**100,0%**
Terre non défrichée		*37,4*
Terre à bois	23,8	
Autre usage	13,6	
Terre défrichée		*62,6*
Pâturage	21,4	
Jachère	0,9	
En culture	37,5	
Foin cultivé	23,5	
Avoine	10,5	
Céréales mélangées	0,9	
Pommes de terre	0,5	
Orge	0,3	
Blé	0,2	
Autre	2,8	

2,716 en 1971. Le nombre d'entreprises a diminué de 52% mais la superficie moyenne a grimpé de 153 à 225 acres en moyenne. Au total, moins de fermes mais des fermes plus grandes.

Il est juste de dire que l'agriculture régionale est dans une situation difficile et traverse une période décisive. Mais le travail des champs régit encore une large tranche de l'espace régional. Tout projet de développement ou d'aménagement du territoire doit en tenir compte, à la fois sur le plan spatial et aussi sur le plan social.

Grandes cultures et pâturages accaparent tous les espaces cultivés. Toute l'utilisation du sol est orientée en fonction de



Une ferme sur les bords de la baie des Ha! Ha!

l'activité première de la ferme: l'élevage laitier. La preuve est facile à faire, puisque 86% des fermes commerciales de la région (celles qui déclarent des ventes de $2 500 et plus) retirent plus de la moitié de leurs revenus de la vente de produits laitiers: 1 727 fermes sur 2 010.

L'espace agricole du Saguenay – Lac-Saint-Jean sert de cadre aux activités

L'activité première de la ferme: l'élevage laitier.

d'une population de 18 206 personnes, soit 6,9% de la population totale. Il n'y a donc pas de commune mesure entre cette population vouée aux travaux des champs et la dimension du terroir. Et pourtant l'agriculture représente un atout majeur dans l'économie de la région, surtout dans le secteur jeannois, et on ne conçoit pas qu'elle puisse descendre en-dessous d'un certain seuil critique, seuil qu'elle a peut-être atteint actuellement.

Au Lac Saint-Jean, quand le lait va mal, tout val mal! Autour du lac, de Desbiens à Sainte-Monique-de-Honfleur, en passant par Normandin et Albanel, 90% des fermes se consacrent à la production laitière. On peut comprendre dès lors très facilement les inquiétudes des producteurs devant la situation parfois trouble de l'économie agricole en général, de même qu'on peut mesurer avec précision les dangers de cette monoproduction pour les exploitants.

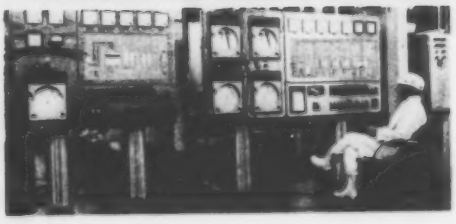
L'amélioration et la consolidation des fermes au Saguenay – Lac-Saint-Jean se traduisent bien dans la valeur moyenne des fermes qui était, en 1971, de $38 040, soit près du double de la valeur moyenne calculée en 1961. Au cours des dernières années, les agriculteurs ont investi de plus en plus dans le cheptel dont la valeur a plus que doublé en 10 ans. Malheureusement, les efforts et les sacrifices faits par les cultivateurs pour améliorer la qualité et le nombre de leurs têtes de bétail n'ont pas été suivis par une hausse correspondante du prix de vente et des bénéfices. C'est dans le secteur de l'élevage des animaux de boucherie que les déceptions ont été les plus grandes. Ce n'est pas nécessairement par hasard que l'abattage des jeunes veaux à l'automne de 1974 a débuté au Lac-Saint-Jean.

Il n'est pas facile de comparer, globalement, la situation de l'agriculture au Saguenay – Lac-Saint-Jean à la situation générale au Québec. Mais on ne peut ignorer certains faits. C'est ainsi que la ferme québécoise moyenne, pour chaque acre en culture (y compris les surfaces en pâturages), vendait en 1971 pour $88 de produits agricoles. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, on ne vendait que pour $56. Il y a une nette disproportion entre la valeur des produits agricoles vendus et la valeur du capital investi.

Ce n'est donc pas sans raison que les agriculteurs de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean cherchent à améliorer leur sort. Ils ne réclament rien d'autre qu'un revenu égal à celui des travailleurs spécialisés, un meilleur rendement du capital investi et une certaine rémunération pour le travail de la famille. On vise un salaire horaire moyen de $5 pour un exploitant responsable. Ces revendications – et ces espoirs – s'inscrivent dans

Le bleuet: un des éléments de la mise en valeur du territoire.

Les installations de l'Association coopérative laitière du Saguenay – Lac-Saint-Jean.



La valeur du cheptel a double en 10 ans.

Le vin: un effort pour rentabiliser la culture du bleuet.

un objectif plus général qui demeure la stabilisation des revenus agricoles.

Depuis quelques années, les syndicats agricoles et les autorités ont intensément travaillé pour améliorer la situation de l'agriculture régionale. Ces efforts sont à la fois sectoriels et intégrés. Une attention particulière a été donnée à la culture de la gourgane et du bleuet, à la production de l'orge et au développement des productions animales, sans parler des efforts consacrés au drainage des terres argileuses. En outre, les enseignements tirés du réseau de fermes-normes servent à une nouvelle orientation de l'agriculture régionale.

La culture du bleuet occupe une place de choix dans la remise en valeur et l'aménagement du territoire au Lac-Saint-Jean. En réalité, la cueillette du bleuet sauvage remonte à fort longtemps mais ce n'est qu'à compter de 1963 que sa culture a été organisée sur une base rationnelle au Lac-Saint-Jean alors qu'on a aménagé, avec l'aide des gouvernements de Québec et d'Ottawa, une vingtaine de bleuetières. La création de ces bleuetières, sur une base communautaire, devait permettre de régler et d'améliorer la production en contrôlant plus facilement les facteurs régissant la culture des précieux fruits, dont l'habitat principal se trouve dans des forêts récemment incendiées.

Du début d'août au début de septembre, la cueillette va bon train dans le secteur nord du Lac-Saint-Jean, de Notre-Dame-du-Rosaire à Saint-Thomas-Didyme surtout. Il existe deux principales espèces de bleuet dans la région. La première, «Vaccinium angustifolium», se rencontre souvent, après des feux intenses, dans les pinèdes à pins gris. La seconde, «Vaccinium myrtilloides» (c'est la myrtille des Français), demande plus d'humidité et d'ombre. La transformation du milieu naturel par l'incendie ne la favorise pas.

Dans les bleuetières naturelles, le fruit indigène pousse en abondance grâce au brûlage. Mais les rendements diminuent au fur et à mesure que la bleuetière se transforme en pinède. Dans les bleuetières cultivées, beaucoup plus récentes, l'usage de méthodes de cultures intensives (avec engrais et herbicides par exemple) suit la mise en terre de jeunes plants.

Être agriculteur reste un défi.

Le ministère de l Agriculture du Québec a créé à Normandin une bleuetière-pilote, qui produit environ 300 livres (135 kilogrammes) de bleuets à l'acre, soit beaucoup plus que les bleuetières privées et communautaires. Par ailleurs, on a créé en août 1975 une Agence de développement du Bleuet dont l'objectif principal est d'élever la culture de ce petit fruit au niveau d'une industrie régionale rentable. Un premier effort a déjà été fait: la société Julac et son vin de bleuet ainsi que la modernisation de l'usine de congélation de Saint-Bruno pourront peut-être faire de la culture du bleuet une culture d'appoint rentable.

L'avenir de la culture du bleuet dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean reste étroitement lié au dynamisme des syndicats de producteurs de bleuets et aux moyens d'action qu'ils se donneront

L'objectif: une agriculture plus efficace et plus rentable.

dans le cadre d'une politique de développement agricole complet et intégré.

Mais c'est dans le plan agro-forestier que l'on fonde le plus d'espoirs. Ce plan n'a d'autre objectif que de proposer de nouvelles voies à l'agriculture du Saguenay – Lac-Saint-Jean et de proposer les mesures nécessaires à l'application de ces nouveaux objectifs. Ce plan doit déboucher, au moyen surtout d'un zonage agricole planifié, sur une agriculture plus efficace et plus rentable, axée sur les besoins et les exigences de l'avenir.

Le plan agro-forestier

Pour revaloriser l'agriculture dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean et pour permettre aux agriculteurs d'atteindre un meilleur niveau de revenus, le ministère de l'Agriculture, en consultation avec les milieux intéressés, a donc élaboré et proposé un Plan d'aménagement intégré des ressources rurales de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean.

C'est ainsi que le Plan agro-forestier a vu le jour. Destiné à hâter l'avènement d'une profonde transformation de l'agriculture locale, le plan doit passer par les étapes suivantes:

a) inventaire des ressources agricoles régionales,
b) recherche de la véritable vocation agricole régionale,
c) incitation et encouragement aux changements,
d) vulgarisation de nouvelles méthodes d'exploitation.

Bien entendu, la vocation agricole régionale doit tenir compte de l'orientation globale de l'agriculture québécoise et peut-être encore plus des contraintes locales. Ces contraintes sont nombreuses et entravent le développement d'une agriculture orientée vers l'industrie laitière avant tout. On doit aussi souligner le manque de diversification de cette agriculture, la présence de graves problèmes de gestion et de commercialisation, ainsi que les difficultés de production dues à la rigueur des conditions naturelles (climat, éparpillement des sols de qualité, longues périodes de gel, etc.) ou bien à l'éloignement des sources d'approvisionnement.

Le réaménagement agricole de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean passe donc par le Plan agro-forestier qui préconise cinq programmes précis:

a) Plan de mise en valeur agricole,
b) Rationalisation de l'utilisation des terres,
c) Encadrement technique intensif des producteurs agricoles,
d) Incitation à la diversification des productions,
e) Consolidation des équipements de transformation et de mise en valeur des produits agricoles.

De son côté, le ministère de l'Agriculture a tracé les grandes orientations du développement agricole de la région en fixant des priorités.

a) maintenir et améliorer la situation de la ferme laitière,
b) tirer le maximum des ressources naturelles et socio-économiques du milieu,
c) intensifier et diversifier les productions végétales,

d) transformer et commercialiser les produits agricoles de la région.

En vérité, ces grandes orientations sont les jalons essentiels et fondamentaux d'un vaste plan directeur à l'intérieur duquel se situent les programmes précis du Plan agro-forestier. Mais pour appliquer avec intelligence et efficacité ce plan d'orientation, il fallait accepter certaines conditions préalables:

a) que le plan d'orientation soit axé sur la politique agricole provinciale globale,
b) que l'agriculteur demeure maître de ses décisions,
c) que le plan d'orientation tienne compte des conditions locales réelles et des possibilités d'avenir,
d) que les unités d'aménagement soient classées selon leur valeur et leurs possibilités.

Mais au-dessus de toutes ces conditions, il fallait d'abord disposer des moyens financiers nécessaires tout en comptant sur la participation active des agriculteurs et de profonds changements dans les mentalités.

L'analyse spatiale de l'agriculture régionale laisse apparaître de profonds déséquilibres. Aux excellentes terres de la plaine d'Hébertville, on peut opposer les sables bien peu fertiles de la zone de Péribonka. À partir de la situation existante et en tenant compte surtout du potentiel agricole de chaque secteur de la région, on a pu, en se basant sur des critères scientifiques rigoureux, établir un plan de zonage agricole. Ce plan de zonage devait permettre de déterminer la

L'agriculteur doit demeurer maître de ses décisions.

véritable vocation de chaque secteur et de proposer un plan d'aménagement intégré rationnel et efficace, adapté à la réalité et aux possibilités locales.

Pour élaborer ce plan de zonage agricole visant à créer essentiellement des ensembles homogènes, on s'est basé sur quelques grandes lignes directrices:

a) la distribution des surfaces agricoles,
b) les caractéristiques du sol,
c) les particularités du climat,
d) le contexte socio-économique.

L'analyse de ces facteurs et de leurs composantes a permis de déterminer les grandes unités d'aménagement. Grâce aussi à cette analyse et en tenant compte du potentiel agricole des sols, on est arrivé à déterminer six grandes zones pédologiques:

1) La plaine sud du Saguenay (de Bagotville-Port-Alfred à Jonquière-Kénogami)

Le travail des champs marque une large tranche de l'espace régional.

2) La plaine d'Hébertville (jusqu'à Saint-Coeur-de-Marie)
3) La plaine de Normandin-Saint-Prime (de Chambord à Albanel)
4) La plaine nord du lac Saint-Jean (de Notre-Dame-de-Lorette à l'Ascension)
5) La plaine nord du Saguenay (de l'Ascension à Sainte-Rose-du-Nord)
6) Les territoires périphériques.

Chacune de ces grandes zones possède une fertilité et des qualités agricoles différentes. Leur connaissance permet de découvrir les portions du territoire à vocation agricole. Mais dans l'élaboration de ce plan de zonage agricole, on ne doit pas tenir compte des seules contraintes pédologiques (drainage, fertilité, pierrosité, relief, érosion, épaisseur des sols). Il y a aussi le climat qui reste en réalité l'un des plus importants facteurs de réussite ou d'échec en agriculture.

L'analyse du climat régional et de ses composantes a servi également à circonscrire six grandes zones climatiques au Saguenay – Lac-Saint-Jean:
1) Le Sud du lac Saint-Jean (chaud et légèrement humide),
2) Le Sud-Ouest du lac Saint-Jean (chaud et sec),
3) Le Nord du lac Saint-Jean (froid et sec),
4) Le Haut-Saguenay (chaud et humide),
5) Les zones périphériques (froid et humide),
6) Le Bas-Saguenay (chaud et sec).

L'étude combinée des caractéristiques pédologiques et climatiques a donc permis de dégager et d'identifier des zones agricoles de qualité et de valeur différentes.

La superposition de deux cartes – celle des zones pédologiques et celle des zones climatiques – permet d'établir une relation «sol-climat» et laisse voir trois grandes zones bien distinctes où l'on peut mesurer les superficies productives et le potentiel des terres agricoles. Le rapport «sol-climat» permet de repérer rapidement les meilleures paroisses agricoles de la région: Normandin, Hébertville et Saint-Prime. Ces trois paroisses appartiennent donc à la meilleure zone agricole. Voici d'ailleurs la définition et les limites des trois grandes zones découlant de l'analyse comparée des sols et du climat telles que définies dans le Plan agro-forestier:
1) la zone agricole: elle occupe la plaine sud du Saguenay – Lac-Saint-Jean entre Bagotville-Port-Alfred et Albanel. C'est la zone la plus propice à l'agriculture mais à l'intérieur de laquelle on peut rencontrer des secteurs non agricoles, c'est-à-dire impropres à l'agriculture;
2) la zone agro-forestière occupe la partie nord de la plaine du Saguenay – Lac-Saint-Jean, de Saint-Thomas-Didyme à Saint-Fulgence. C'est également une zone propice à l'agriculture mais il y a une forte dominance de la forêt. Les secteurs non agricoles sont plus nombreux que dans la zone agricole;
3) le reste des terres défrichées constitue la zone non agricole: elle comprend les paroisses périphériques de la plaine, c'est-à-dire les paroisses des régions du Bas-Saguenay et du Lac-Bouchette et les paroisses situées immédiatement au nord de la zone agro-forestière.

Mais pour ne pas fonder d'importants projets d'aménagement agricole uniquement sur des critères physiques, on a poussé plus loin la recherche, jusqu'à ce que l'on se rende compte, à l'aide de données sociologiques et économiques, que les «unités physiques» épousaient parfaitement les contours des «unités

Des zones agricoles de qualité et de valeur différentes...

humaines» existantes. Une telle identité laisse planer l'idée d'un rapport étroit et direct entre le degré d'évolution d'une population et la qualité du milieu qui la supporte. Chacune des trois grandes zones renferme un nombre à peu près égal de paroisses.

C'est l'étude attentive des contraintes et des possibilités qui a permis de regrouper ainsi toutes les paroisses rurales de la région en trois grandes catégories.

Mais ces zones n'ont pas la même vocation. Leur économie, dans un programme de réaménagement agricole, doit être orientée différemment. Quelles sont donc les grandes orientations retenues pour chacune de ces zones?

La zone agricole possède une indéniable vocation laitière limitée seulement par le contingentement régional. Les conditions naturelles dans cette zone sont telles qu'on doit tenter le plus possible d'y concentrer l'industrie laitière. Et il y a suffisamment de bons sols dans la région pour allier à l'industrie laitière un élevage d'animaux de boucherie. Il faudrait cependant augmenter la production de luzerne pour le fourrage et d'orge pour les céréales.

Quant à la zone agro-forestière, de nombreux facteurs naturels et socio-économiques lui confèrent le rôle de zone productrice de boeuf de boucherie. On pourrait y arriver dans un premier temps en regroupant les fermes déjà existantes tout en tirant aussi parti du travail en forêt pour une fraction de la population active.

La zone non agricole ne peut être valorisée que par la forêt et à la rigueur par le tourisme. L'agriculture n'y joue d'ailleurs aucun rôle actuellement, sauf exception. Près des trois quarts des sols qui y sont défrichés devraient être retournés à la forêt. Dans certains cas, et sous certaines conditions, on pourrait concevoir un élevage annexe d'animaux de boucherie. Dans un but de conservation du paysage et de sauvegarde des sites touristiques, on pourrait encourager certaines formes d'agriculture dans les secteurs de Sainte-Rose-du-Nord, de L'Anse-Saint-Jean, du Petit-Saguenay et du lac Bouchette. C'est l'agriculture à la rescousse du tourisme. Aucune de ces trois zones ne pourra consolider sa vocation ou atteindre ses nouveaux objectifs sans l'application de mesures adéquates comme:

a) Un programme de mise en valeur agricole (zonage agricole),
b) La rationalisation de l'utilisation des terres (réaménagement foncier),
c) Un programme de vulgarisation des méthodes et techniques ainsi que de gestion des fermes (encadrement technique intensif),
d) L'incitation à la diversification des productions agricoles,
e) La consolidation des équipements de transformation et de mise en marché.

Il y a, dans la région, neuf carrières de granit, dont celle de Saint-Gédéon.

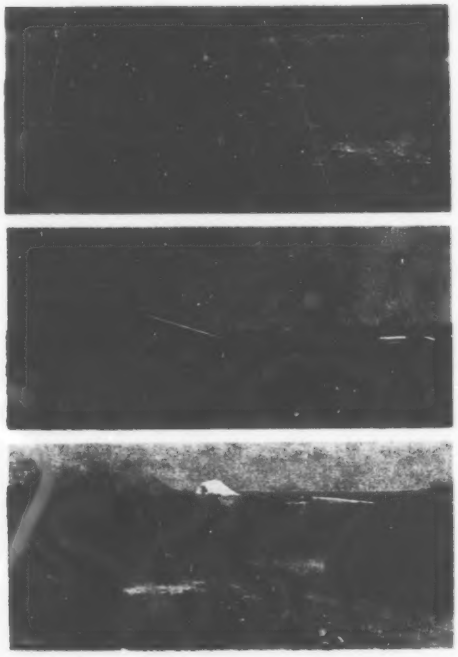
Le secteur minier: espoir et réalité

Ce n'est pas l'industrie minière qui fait la réputation de la région. Le Saguenay – Lac-Saint-Jean ne possède pas de grands gisements connus comme c'est le cas pour d'autres parties du Québec, à moins d'englober le district de Chibougamau dans la région. Chibougamau est encore excentrique par rapport au Saguenay – Lac-Saint-Jean et ne fait pas partie de son espace quotidien. Entre les deux, les liens sont plutôt minces, trop minces pour qu'on tente de les réunir au sein d'une seule et même entité naturelle ou socio-économique. Les liens d'ordre administratif ne peuvent remplacer des liens tissés par la nature. Mais il peut y

avoir des liens de complémentarité. Il y a déjà la route et le chemin de fer; il pourrait y avoir *Ferchibal*.

Le projet *Ferchibal* vise l'exploitation de gisements de fer au lac Albanel et dans la région de Chibougamau ainsi que la construction d'une voie ferrée pour le transport éventuel du minerai de fer vers La Baie, où est prévue la construction d'une usine de bouletage et de facilités portuaires. Les réserves des différents gisements de fer de la région du lac Albanel pourraient produire 350 millions de tonnes de concentré de minerai à 67% de

Dans le secteur minier, beaucoup d'espoirs restent permis.



teneur et les gisements de fer et de vanadium de la région de Chibougamau 150 millions de tonnes. En vertu d'un arrêté en conseil du mois d'août 1975, le gouvernement a décidé de soustraire au jalonnement minier 2 474 acres de terre du comté de Dubuc ainsi que de geler toute l'exploitation du fond marin et plusieurs emplacements autour de la baie des Ha! Ha! et le long de la rivière Saguenay. Pour le moment, Ferchibal demeure un espoir.

En 1968, la Société québécoise d'exploration minière SOQUEM mettait à jour des gisements de columbium à Saint-Honoré, près de Chicoutimi. Ce métal est surtout utilisé pour la fabrication d'aciers légers susceptibles de résister à de très hautes températures. On calcule que les réserves devraient atteindre les 100 millions de tonnes. C'est en janvier 1976 que devaient débuter les opérations du moulin; 150 personnes allaient dès ce moment travailler à la production d'oxyde de columbium à partir du traitement quotidien de 1 500 tonnes de minerai.

C'est également SOQUEM qui a annoncé en novembre 1975 la découverte d'un important gisement d'uranium au nord de Girardville, dans la partie nord-ouest du Lac-Saint-Jean. Au moment où elle faisait part de cette heureuse nouvelle, SOQUEM n'était pas encore en mesure de préciser l'étendue du gisement ni sa valeur réelle. Mais la société a cependant jalonné plus de 11 000 acres de terrain dans le secteur. La zone minéralisée découverte aurait une centaine de mètres de large et s'étendrait sur plus de 3 kilomètres. Par ailleurs, on a relevé depuis longtemps la présence d'un gisement de minerai de fer à quelques milles à l'ouest de Roberval. De trop faible teneur cependant, ce minerai n'a encore aucune véritable valeur commerciale.

Dépourvue, ou presque, de métaux de base ou de métaux ferreux (exception faite des gisements du lac Albanel qui sont passablement éloignés), la région possède toutefois quelques dépôts de métaux industriels: calcaire cristallin (c'est la calcite que l'on exploite près du village des Pères à Mistassini) dont on fait des matériaux de construction et silice au lac Bouchette. Quant aux neuf exploitations de granit, elles extraient toutes de la pierre à des fins de construction, sauf une seule consacrée à l'industrie de la pierre tombale. Il s'agit de la carrière de «granit noir» de Saint-Gédéon.

Pour le moment, c'est vers la région du lac Albanel que vont presque tous les espoirs. Selon le ministère des Richesses naturelles du Québec, les réserves des différents gisements de fer de cette région nordique se chiffreraient à plus d'un milliard de tonnes.

On met beaucoup d'espoir dans le développement du secteur minier. Entre la réalité et l'espoir il y a cependant une longue route. Mais il y a Chibougamau...

MACK
Louis

Chapitre 5

Du village à la ville

«Ancien poste de traite, Chicoutimi s'est développée autour de ses scieries, Jonquière est le résultat de l'initiative d'un groupe de colons partis de La Malbaie en 1848, qui ouvriront ensuite une pulperie, et Kénogami s'est construite autour de sa propre papeterie. Quant à Arvida, l'on sait qu'il s'agit là d'une ville champignon érigée par des industriels en 1925. L'agglomération de Port-Alfred-Bagotville s'est développée autour de son port et de sa papeterie. Ces villes sont donc nées, et dans une certaine mesure, se sont accrues de leurs propres moyens.»

Louis-Marie Bouchard
Les villes du Saguenay, Étude géographique

Le poids de la civilisation rurale

Partagé entre la grande industrie et l'agriculture, le Saguenay – Lac-Saint-Jean l'est aussi entre la ville et la campagne. De nombreux villages souvent fort pittoresques parsèment le pays. Certains font preuve d'un dynamisme traditionnel qui ne s'est jamais démenti, comme Normandin, Saint-Prime ou Notre-Dame-d'Hébertville, alors que d'autres comme Saint-Ludger-de-Milot connaissent une vie léthargique.

Toutes ces paroisses, petites ou grandes, se sont développées et ont grandi

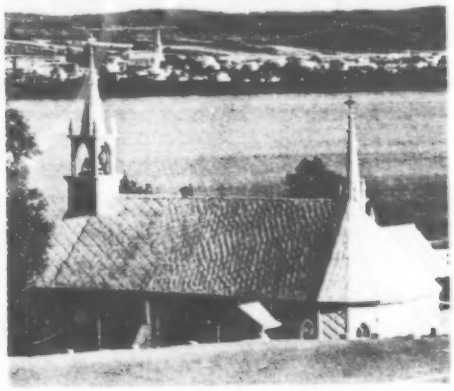
Le rang s'est développé sur les meilleurs sols.

dans un système d'occupation du sol bien particulier, un système géométrique dont les deux éléments de base sont le rang et le canton. On retrouve les deux dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Le rang s'est développé sur les meilleurs sols et dans les secteurs les plus anciens. Le canton, pour sa part, se trouve plus à l'intérieur des terres.

Pour expliquer l'origine et l'évolution des paysages agraires au Canada français, il faut recourir à l'histoire tout autant qu'à la géographie. En effet, il faut remonter au tout début du Régime français pour connaître avec précision les fondements de ce type particulier de peuplement et pouvoir expliquer son évolution dans le cadre géographique. Au début de la colonie, les routes étant inexistantes, les cours d'eau servaient de voie de transport. Pour atteindre un point donné ou se déplacer d'un lieu à un autre, il fallait presque obligatoirement emprunter les voies d'eau. Il était donc normal que les premiers établissements de colons se dressent le long de ces cours d'eau: rivières, fleuve et lacs. Le premier peuplement se fit le long des côtes. À la facilité des moyens de communication, le peuplement des côtes ajoutait les avantages agricoles. De par leur situation, les terres qui s'étalaient le long des cours d'eau ou sur les rives des lacs se trouvaient habituellement dans des sols riches en alluvions. Ces terres étaient donc plus fertiles que celles de l'intérieur, souvent étalées sur un fond pierreux.

Après la Conquête on a abandonné ce type de partage des terres, qui avait pour

Les premiers établissements se sont dressés le long des cours d'eau.



effet, comme le rapporte Pierre Biays dans son ouvrage intitulé Marges de l'oekoumène dans l'Est du Canada, de «créer des lots longs et étroits, parallèles entre eux et approximativement perpendiculaires aux cours d'eau à partir desquels ils se sont étendus».

Les cantons ont donc succédé aux rangs. Il sont habituellement carrés, de 10 à 16 kilomètres de côté (6 × 10 milles). Lorsque intervient une frontière ou un cours d'eau comme ligne de base, la

forme du canton peut varier. On a eu beau créer des cantons rectangulaires, il n'en reste pas moins vrai qu'à l'intérieur de ces grands carrés, les arpenteurs ont réintroduit le système du rang, avec ses lots étroits et parallèles, aboutissant à une même voie de communication. Le rang «double» fut habituellement préféré au rang «simple». Dans le rang double, la devanture d'un rang ne vient pas au «trécarré» du précédent, comme pour le rang simple avec des exploitations d'un seul et même côté de la route, mais les deux devantures se font plutôt face, séparées par la route. Dans ce système, deux rangs peuvent donc s'abouter par leur boisé, habituellement localisé au haut de la terre. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, on trouve rangs et cantons.

Les lots de rivière, axés sur les principales rivières ou encore sur les lacs importants, comme le lac Saint-Jean et le lac Kénogami, sont fréquents dans le paysage agraire régional. On peut même dire que l'arpentage a fait un grand usage des lots de rivière. Le peuplement de la région en fut d'ailleurs facilité.

Les villages et la plupart des villes du Saguenay – Lac-Saint-Jean sont issus du travail de la terre ou de l'exploitation de la forêt. Certains villages sont en voie de connaître une évolution indiscutable, comme Saint-Jérôme-de-Métabetchouan par exemple qui, situé entre Roberval et Alma, cherche à se redéfinir en même temps que sa population augmente et que ses activités se diversifient. Partagé cependant dans sa dépendance entre deux centres importants, Saint-Jérôme sera toujours en position d'infériorité par rapport à ses voisins. De nombreux villages et petites villes sont dans ce cas et ne peuvent s'épanouir pleinement.

Sans aspirer à un rôle régional, quelques villages agricoles sont fort prospères: Normandin, Saint-Prime et Notre-Dame-d'Hébertville sont bien vivants. D'autres villages cependant se portent beaucoup moins bien et sont aux prises avec de graves problèmes de dépérissement. Il s'agit habituellement de petits centres à vocation forestière. Si le moulin à scier coopératif de Notre-Dame-de-la-Doré maintient dans ce village une activité bienfaisante, il en est tout autrement à Saint-Ludger-de-Milot où les hommes actifs doivent en bonne partie monter jusqu'aux Passes Dangereuses pour trouver du travail.

Si plusieurs des petits villages du Saguenay – Lac-Saint-Jean sont privés de toute activité économique particulière, d'autres par contre sont centrés autour d'une activité bien précise, allant de l'usine de sciage à l'industrie familiale hautement spécialisée. Dans l'ensemble cependant, en raison de la proximité des grands centres et des communications de plus en plus faciles, la mentalité villageoise s'amenuise et perd de sa vigueur au profit d'une urbanisation psychologique inévitable de la population.

La civilisation rurale est présente aussi bien dans le paysage que dans le comportement des populations. Coutumes et traditions ont toujours leur place au pays de Maria Chapdelaine et d'Alexis Tremblay. Mais ces traditions n'ont plus

Certains villages, comme Saint-Jérôme-de-Métabetchouan, cherchent à se redéfinir.

la force vive d'autrefois. Il ne faut pas oublier que ce pays est aussi celui de Peter McLeod et de William Price. De la terre à l'usine, de la campagne au village et du village à la ville, il n'y a qu'un pas à faire.

Dans son étude géographique consacrée aux villes du Saguenay, le professeur Louis-Marie Bouchard nous donne l'exemple de Jonquière:

«Le village initial de Jonquière développé au milieu d'un terroir exploité depuis plusieurs décennies, et le système cadastral du «rang» canadien n'est pas étranger à sa naissance. Alignées le long d'un même chemin qui relie tous les lots entre eux, les maisons de campagne du rang, tout en étant dispersées, constituent souvent un premier stade vers l'habitat groupé. Il suffit que la richesse du sol attire plusieurs colons sur un terroir exigu et que l'accroissement naturel du groupe soit élevé pour que la densité augmente rapidement. Les liens familiaux très serrés qui résultent de ce type d'accroissement démographique constituent, ensuite, un ciment social solide et créent un réseau de relations suffisantes pour que le milieu rural soit prêt à s'agglomérer. C'est le processus qui a donné naissance à Jonquière. Il a suffi, ensuite, qu'un facteur extérieur, comme la venue d'un chemin de fer, vienne localiser plus précisément le point de fixation urbaine et qu'une industrie attire des étrangers tout en prolétarisant les paysans, pour qu'un village, puis une ville, naisse...»

La mise en place des villes

Longtemps royaume du bois, des eaux et des grands espaces naturels, la région s'est rapidement transformée en un véritable bassin de population urbaine: en 1971, 191 665 personnes sur une population totale de 265 642 habitaient les villes de la région. De ce nombre, 133 705 résidaient dans la seule agglomération du Haut-Saguenay. L'urbanisation de la région se caractérise par:

a) la concentration des villes importantes dans le secteur saguenéen de la région,
b) le poids démographique de l'agglomération du Haut-Saguenay,
c) la croissance très rapide de cette agglomération,
d) les étroites relations de la plupart des villes importantes de la région avec l'industrie du bois,
e) l'individualité de chacune de ces villes et la spécialisation de leurs fonctions particulières,
f) la faiblesse relative de la couronne urbaine du lac Saint-Jean.

En 50 ans, de 1921 à 1971, la population des cités et villes du comté de Chicoutimi – qui constituent l'agglomération du Haut-Saguenay – a été multipliée par 6. Durant le même temps, la population urbaine du Québec était multipliée par 3,7.

Chicoutimi demeure le coeur de la conurbation du Haut-Saguenay, même si cette place lui est de plus en plus disputée par l'agglomération de Jonquière, surtout depuis la construction d'un édifice abritant les bureaux du gouvernement provincial.

C'est l'industrie qui a mis en branle le processus d'urbanisation dans le Haut-Saguenay. Scieries, pulperies, papeteries et aluminerie ont façonné le visage de la plupart des villes, un visage fait à la mesure du labeur des hommes, reflétant leurs peines et leurs joies.

Poussé par l'appât du gain et le goût du commerce des fourrures avec les Indiens, et fort de l'expérience qu'il avait acquise quand il était au service de la Compagnie des Indes Occidentales, le sieur Charles Bazire créa le Poste de Chicoutimi en 1671. Dès le printemps

Évolution de la population dans les cités et villes du Haut-Saguenay

	1921	1971
Chicoutimi, Chicoutimi-Nord, Rivière-du-Moulin	10 513	52 372
Jonquière-Arvida-Kénogami	7 408	57 848
Port-Alfred et Bagotville	3 417	15 269

suivant, plus de 400 Indiens venaient y échanger leurs pelleteries. Un an seulement après que le navire de Nicolas Juchereau de Saint-Denis eut jeté l'ancre dans le bassin de la rivière Chicoutimi, le poste était déjà construit sur une pointe de la rive gauche de la rivière Chicoutimi, à quelques encablures de la rivière Saguenay.

La vocation commerciale de Chicoutimi était née, favorisée par sa position intermédiaire entre la vallée du Saint-Laurent et l'arrière-pays riche en fourrures. Poste de traite, Chicoutimi servait également de base pour les activités apostoliques des missionnaires. Déjà à cette époque, commerçants et missionnaires avaient décelé les avantages offerts par un site exceptionnel à la tête de la navigation fluviale.

Et pourtant, en dépit de l'attrait commercial, on ne dénombrait que 69 personnes dans les limites du poste en 1839. Le développement de Chicoutimi a été marqué de jalons bien précis. Ainsi une seconde date est à retenir: c'est en 1839 que deux usines de bois de sciage furent construites à Chicoutimi par la famille Price, à l'embouchure des rivières du Moulin et Chicoutimi.

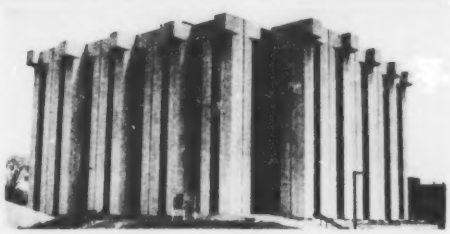
Le vrai fondateur de Chicoutimi est Peter McLeod. La construction en 1843 et la mise en marche d'une scierie à la chute de la rivière Chicoutimi, dans le secteur du Bassin, a engendré l'apparition d'un modeste village qui allait devenir Chicoutimi. McLeod était passé maître dans l'art de choisir des endroits propices à la construction des scieries.

En 1860, 10 scieries fonctionnaient dans le comté de Chicoutimi et employaient 196 hommes. À ces scieries, dont huit mues par l'eau des rivières, il faut ajouter six moulins à farine et trois filatures de laine. Et Chicoutimi grandit lentement. Elle devint capitale judiciaire en 1861 avec l'installation en ses murs de la Cour Supérieure. Le Séminaire accueillit ses premiers étudiants en 1873, cinq ans avant l'érection du diocèse de Chicoutimi.

L'agglomération du Haut-Saguenay, qui va de la baie des Ha! Ha! à Kénogami, comprend trois secteurs distincts:

Chicoutimi (cité et paroisse), Chicoutimi-Nord et Rivière-du-Moulin	55 495
Jonquière, Arvida, Kénogami et Shipshaw	59 480
Port-Alfred, Bagotville (ville et paroisse)	18 730

Chicoutimi est le coeur de l'agglomération du Haut-Saguenay.



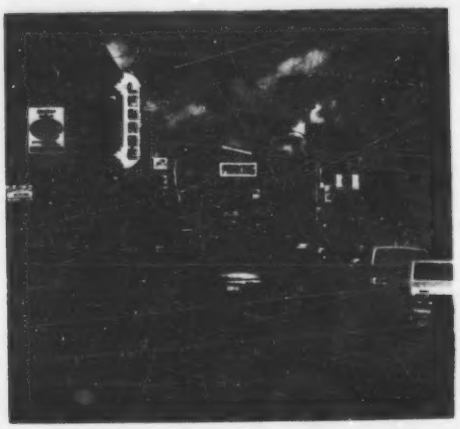
Le centre administratif du gouvernement, à Jonquière.

À l'intérieur de cette agglomération, qui inclut les villes et les franges urbanisées, la densité de population atteint près de 2 375 habitants au kilomètre carré (940 habitants au mille carré). La moitié

de la population régionale est concentrée sur une étroite bande de terre de 32 kilomètres de longueur (20 milles), entre La Baie et la rivière aux Sables. La moitié de la population sur un aussi petit espace! C'est un facteur dont on doit tenir compte dans la connaissance et l'interprétation des problèmes de la région et la recherche des solutions.

Depuis 1951, la situation a bien évolué dans l'agglomération du Haut-Saguenay: la population a grandi rapidement, passant d'un peu moins de 90 000 personnes à 133 705, soit une augmentation de 49% en 20 ans. C'est beaucoup, si on songe que durant le même temps le reste de la population régionale ne croissait que de 22%, passant, grosso modo, de 108 000 à 132 000 personnes.

Le développement de presque toutes les villes du Haut-Saguenay a été lié de très près à l'industrie du bois. Ce fut également le cas de la plupart des villes du Lac-Saint-Jean, mais à un degré moindre. Chicoutimi doit son existence et son



Chicoutimi a une vocation commerciale depuis sa fondation.

essor avant tout aux scieries; Jonquière, Kénogami, Bagotville et Port-Alfred doivent presque tout aux pulperies et papeteries. Dolbeau et Alma, respectivement à la tête et à la décharge du lac, sont aussi nées de l'industrie du papier. Bien que possédant une même origine et répondant à des facteurs de développement en partie identiques, ces villes sont cependant bien différentes les unes des autres. Elles se complètent sans trop s'interpénétrer; elles se voisinent sans trop se toucher ou se nuire, si bien que le Haut-Saguenay est encore loin de former un tout véritablement homogène.

L'industrie a créé la plupart des villes, le commerce a été à l'origine des autres, surtout celles du secteur jeannois où l'urbanisation est plus discrète. On n'y retrouve pas de concentration semblable à celle du Haut-Saguenay pouvant avoir la même influence ou le même rayonnement sur la région. Alma joue bien son rôle de centre intermédiaire mais elle est seule. Dolbeau et Saint-Félicien n'assument que des rôles secondaires.

Puisant à même les immenses ressources forestières de la région, des intérêts locaux fondent en 1897 la pulperie de Chicoutimi. En 1901, la population de Chicoutimi atteignait 3 826 âmes, soit une augmentation de 64% par rapport à 1891. L'exemple est suivi, et d'autres usines se bâtissent à Jonquière et au Lac-Saint-Jean.

Ayant négligé de transformer sa production de façon à fabriquer non seulement de la pâte mais aussi du papier, la pulperie de Chicoutimi ne pourra pas rivaliser avec les usines plus modernes et devra fermer ses portes en 1930 mais cette période d'activité – plus de 30 ans – aura quand même permis l'amorce d'un puissant mouvement d'urbanisation – à partir du quartier du Bassin – qui ne s'arrêtera plus. La population de 1951 doublera celle de 1930, année de fermeture de l'usine.

À la fonction industrielle succéderont avec le temps des fonctions tertiaires bien définies: services, culture et commerce. Chicoutimi est devenue une ville de services et d'échanges. En 1973, selon le Centre de main-d'oeuvre du Canada à Chicoutimi, 71% de la population active appartenait au secteur tertiaire.

Mais Chicoutimi partage l'espace urbain du Haut-Saguenay avec d'autres villes qui, tout comme elle, ont largement profité de l'exploitation et de la mise en valeur de la forêt voisine.

Au fond de la baie des Ha! Ha!, s'élevait en 1839 la première scierie de la région. Le mouvement allait toutefois essaimer et le secteur de La Baie attendra longtemps avant de revêtir une certaine importance. C'est la construction de la papeterie en 1916 qui fera de La Baie une véritable ville.

Bien située à l'extrémité de la baie des Ha! Ha!, l'agglomération de Bagotville – Port-Alfred doit son expansion à son usine et aussi à son port en eau profonde qui sert à la fois l'industrie du papier et celle de l'aluminium.

C'est cependant l'agglomération de Jonquière – Kénogami – Arvida qui a connu l'essor le plus fulgurant. Il faut toutefois dissocier la croissance du tandem Jonquière-Kénogami, qui sont des villes du papier, de celle d'Arvida qui est issue de la création d'une aluminerie sur le plateau situé entre Jonquière et Chicoutimi. L'exemple de Jonquière et de Kénogami illustre bien le rôle de l'industrie du papier comme facteur d'urbanisation. C'est l'arrivée des deux usines qui a provoqué cet éclatement urbain, cause d'une transformation radicale de la région. En 1921, Arvida n'existait pas encore, mais il y avait une population de 7 408 personnes dans les deux villes voisines de Jonquière et de Kénogami. C'était quelques années seulement après la mise en marche de l'usine de Kénogami et le redémarrage de l'usine de Jonquière acquise par la compagnie Price. Les années qui suivirent ne furent pas toujours faciles, mais 30 ans plus tard la population de ces deux villes avait été multipliée par plus de quatre atteignant un grand total de 31 513.

À la fin du siècle dernier, un groupe de citoyens de Jonquière avait mis en mar-

Une partie de l'usine de l'ALCAN à Arvida.

Arvida est l'une des premières villes au Québec à s'être donné un plan d'aménagement.

che une usine de pâte de bois, qui fut achetée peu après par la famille Price. En 1912, au moment où la ligne de chemin de fer venait d'être prolongée jusqu'à Kénogami, Price y construisit également une usine de papier-journal. Kénogami se développa par l'intermédiaire de la *Kénogami Land,* filiale de la compagnie Price. Cette filiale avait pour rôle de voir au développement de la ville et à son administration. C'était en quelque sorte une compagnie de gestion foncière et immobilière. Tout le territoire occupé aujourd'hui par la ville de Kénogami a été acheté en 1910 des agriculteurs de l'endroit. Comme résultat de cette politique d'acquisition de terrains de la part de la compagnie, dans le but d'assurer un développement intégré de la ville, Kénogami fut pendant un bon nombre d'années une «ville de compagnie», comme Arvida quelques années plus tard. En 1962, une nouvelle fabrique de pâte et de carton remplaçait la vieille usine de Jonquière. Et aujourd'hui l'usine de Jonquière – Kénogami forme un vaste complexe de deux unités de production employant environ 1 300 hommes.

Arvida fournit un merveilleux exemple d'urbanisation planifiée et dirigée, consécutive à une création industrielle. C'est en 1925, à la faveur d'une grande activité sur le marché de l'aluminium, que l'Alcan décida de s'installer sur les bords du Saguenay afin de profiter au maximum de l'abondance des ressources hydro-électriques disponibles à peu de distance. En même temps qu'avançait la construction d'une vaste aluminerie, l'on préparait également les plans d'une nouvelle ville capable d'accueillir 40 000 habitants. Pour réaliser ce plan d'aménagement, la compagnie avait acquis 6 000 acres de terre appartenant à une cinquantaine d'agriculteurs entre Jonquière et Chicoutimi, afin de réaliser un plan d'urbanisme d'avant-garde. Construite à l'exemple des *New Towns* britanniques, Arvida semble étrangère au contexte régional. Mais si étrangère soit-elle en apparence, on comprend vite sa raison d'être et son importance, si on songe un seul instant que l'usine de l'Alcan donne de l'embauche à plus de 6 000 hommes.

Tout autour du lac, l'urbanisation a progressé moins rapidement que dans le Haut-Saguenay. À l'heure actuelle, la population urbaine n'y compte que pour 62,1% de la population totale. Alma se présente comme la seule ville importante du secteur jeannois. Au dernier recensement, aucune des trois autres villes de Roberval, Saint-Félicien ou Dolbeau n'avait plus de 10 000 habitants.

Chicoutimi est devenue une ville de services et d'échanges.

Au Lac-Saint-Jean, seule la ville d'Alma peut rivaliser, par sa taille et ses fonctions, avec la plupart des autres centres urbains de la région. Près de 2 000 personnes y travaillent aux deux usines de la compagnie Price et de l'Alcan.

Dans ce tableau d'ensemble cependant, il y a toujours place pour une évolution imprévue. L'implantation d'une nouvelle papeterie dans le secteur de Saint-Félicien et une extension des entreprises de l'Alcan dans le secteur

de Grande-Baie pourraient modifier les données socio-économiques de la région. Mais là encore, nous assisterions à la répétition d'un vieux scénario qui consisterait à associer une accélération de l'urbanisation à une reprise de l'industrialisation. Après 50 ans, c'est encore possible. La vocation de la région s'en trouverait d'ailleurs confirmée.

La population des villes au Saguenay – Lac-Saint-Jean (1971)

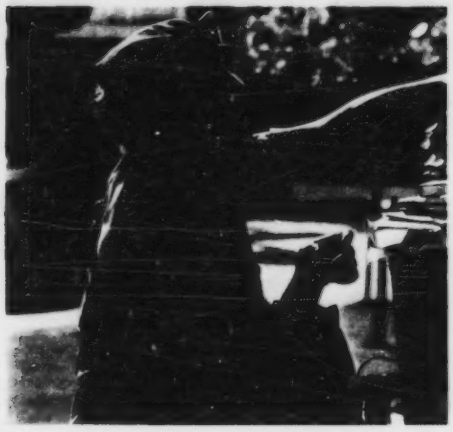
secteur saguenéen	
Chicoutimi	33 890
Jonquière	28 430
Arvida	18 450
Chicoutimi-Nord	14 085
Kénogami	10 980
Port-Alfred	9 230
Bagotville	6 040
Rivière-du-Moulin	4 395
secteur jeannois	
Alma	22 622
Roberval	8 330
Dolbeau	7 633
Saint-Félicien	4 952

La vie de la région est fortement axée, socialement et économiquement, sur les centres urbains. Les villes du Saguenay, et à un degré moindre, celles du Lac-Saint-Jean, polarisent la plus large part des activités. On y trouve aussi bien les lieux de rencontres et d'échanges que les centres de culture et de services. Université et hôpitaux, collèges et commerces, hôtels et établissements de tous genres sont le privilège des villes. Il ne reste aux petits centres et aux villages que le loisir d'offrir à leurs résidents des biens de consommation courante ou d'usage quotidien.

Né de la forêt et de l'agriculture, le Saguenay – Lac-Saint-Jean est aujourd'hui une région où domine la ville. Il y a un net déséquilibre entre la dimension du territoire et la concentration de ses habitants en quelques points précis, particulièrement dans le Haut-Saguenay où la population de la conurbation dépasse le chiffre de 133 700. Elle n'a pas de rivale dans la région, elle domine et écrase; elle dirige et oriente; elle aspire et distribue. Son rayonnement va de Tadoussac à Normandin et son influence s'étend à tous les secteurs d'activité. Les villes du Saguenay – Lac-Saint-Jean forment l'épine dorsale de l'activité économique régionale. Les centres urbains fournissent les structures autour desquelles se greffe l'essentiel de l'armature commerciale et manufacturière régionale.

Les agglomérations urbaines du Saguenay – Lac-Saint-Jean groupent plus de 72% des effectifs humains de la région. Mais dans les domaines commercial et industriel l'emprise est encore plus forte. En effet, plus de 90% des ventes au détail dans la région et plus de 90% aussi des emplois industriels se trouvent concentrés dans les agglomérations. Les campagnes n'ont presque rien.

Les villes polarisent la plus large part des activités.



L'utilisation du sol dans quelques villes de la région

	Chicoutimi	Jonquière	Kénogami	Arvida	Port-Alfred	Alma
Zone résidentielle	54,2%	62,7%	35,3%	21,3%	43,1%	51,6%
Zone commerciale	11,6	8,7	4,2	2,4	5,0	10,3
Espaces verts	5,1	5,8	16,5	10,0	15,3	4,4
Institutions	13,9	11,8	4,5	4,3	7,1	7,5
Zone d'industries	8,9	2,6	36,9	40,0	20,3	11,3
Para-urbain	6,3	8,4	2,6	22,0	9,2	14,9

Les fonctions urbaines

Tout comme les individus ont un rôle à jouer dans la société où ils vivent, les villes ont aussi des fonctions particulières à remplir dans leur milieu. Une analyse même sommaire de la population active ou parfois la seule perception visuelle globale d'un paysage urbain permet de dégager quelques fonctions dominantes. Ainsi comment pourrait-on contester la vocation industrielle d'Arvida où les usines de l'Alcan fournissent de l'embauche à plus de 6 000 personnes? Même chose à Alma où la compagnie Price et l'Alcan donnent du travail à plus de 2 000 hommes.

66% de la population travaille dans le secteur tertitaire.

On ne juge pas de la maturité d'une région uniquement par ses structures commerciales et industrielles. Les «services» publics et personnels constituent aussi un élément fort révélateur. Avec les commerces, les services forment ce qu'on convient d'appeler le «secteur tertiaire» des activités économiques. Ce secteur tertitaire reste un des meilleurs indices de la maturité économique régionale. Dans l'ensemble de la région, 66% de la population active de 15 ans et plus se répartit dans l'une ou l'autre des différentes branches de cet important secteur d'activités.

Les villes ont des fonctions bien précises à remplir, tout comme les régions. La spécialisation d'une région tient à plusieurs facteurs qu'il n'est pas toujours facile de découvrir. Dans le cas de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean, on devine que la présence de la forêt et son exploitation orientent une partie des activités économiques.

Par ailleurs, on sait également que l'éloignement relatif de la région des grands centres urbains de Montréal et de Québec entraine la création ou l'installation sur place de tout un réseau de services privés et publics, qui confèrent à la région un caractère tertiaire marqué. D'ailleurs, la décentralisation administrative pratiquée par le gouvernement ne fait que renforcer le caractère tertiaire régional.

La meilleure façon de découvrir et de comprendre la vocation ou les fonctions

d'une région, c'est encore de comparer les activités que l'on exerce dans cette région à celles pratiquées dans l'ensemble de la province. La vocation tertiaire de la région ne fait aucun doute, puisque seule la région de l'Outaouais, dans la zone d'influence de la capitale nationale, lui est supérieure dans ce secteur.

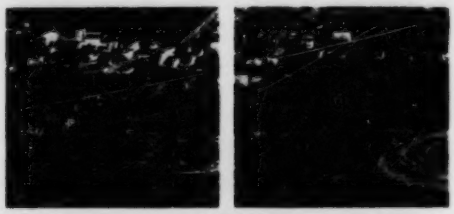
Le secteur tertiaire regroupe toute la population active dans les domaines suivants: construction, transports et communications, commerce, finance, services publics, services culturels et personnels, et administration publique.

Que ce soit au niveau secondaire (industries manufacturières) ou tertiaire, la place prise par l'agglomération du Haut-Saguenay est énorme. En 1973 les effectifs de la population active dans cette conurbation totalisaient 46 085 âmes, dont 42,9% dans le secteur de Jonquière-Kénogami-Arvida, 42,3% dans le secteur de Chicoutimi et 14,8% dans le secteur de La Baie. À Chicoutimi, ville de services par excellence, 70,6% de la population active relève du tertiaire. Elle étend son rayonnement sur l'ensemble de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Au niveau secondaire, le secteur de Jonquière-Kénogami-Arvida domine largement avec 38,7% de la population active.

On peut connaître les fonctions principales d'une agglomération par l'examen de l'utilisation du sol. L'usage que l'on fait du sol et des terrains d'une agglomération traduit assez bien les fonctions de la ville en question et les objectifs poursuivis par la population active. Comment douter de la vocation industrielle d'Arvida avec 40% de la superficie de la ville affectée à des activités industrielles?

Une étude comparative détaillée de l'utilisation des sols dans les villes de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean montre clairement comment, à l'intérieur de l'agglomération du Haut-Saguenay, toutes les villes ne présentent pas des caractéristiques identiques. Quelques-unes se distinguent nettement de la moyenne par une utilisation du sol toute particulière. Voyons quelques exemples. Le tableau précédent permet d'examiner les fonctions spéciales de quelques-unes des villes qui forment la conurbation du Haut-Saguenay. Nous avons aussi ajouté à ce tableau la cité d'Alma, seul élément urbain vraiment important dans le secteur du lac Saint-Jean.

L'étude de l'utilisation du sol confirme l'analyse des données statistiques relatives à la population active. En effet, deux villes attirent l'attention: Chicoutimi et Arvida. Chicoutimi domine en ce qui regarde le commerce et les institutions. Cela confirme la place occupée par Chicoutimi dans le secteur «tertiaire» des activités économiques. Par ailleurs,



Depuis le premier janvier 1976, Chicoutimi et Chicoutimi-Nord ne forment plus qu'une seule et même ville.

Arvida domine largement dans les zones industrielles et dans le para-urbain. Cette double prépondérance découle de la présence des gigantesques usines de l'Alcan et aussi de l'existence depuis déjà très longtemps d'un plan directeur d'urbanisme. Jonquière, bien qu'importante elle aussi au niveau des zones commerciales et des institutions, n'en demeure pas moins la ville où les espaces résidentiels sont les plus abondants. En effet, une large partie de ceux qui travaillent aux usines de la compagnie Price de

Les relations sont très étroites entre toutes les agglomérations du Haut-Saguenay.

Kénogami ou encore à l'Alcan d'Arvida habitent à Jonquière.

Une ville à bâtir

L'évolution actuelle touche aussi bien les villes importantes que les plus humbles villages. L'espace urbain du Haut-Saguenay est actuellement aux prises avec plusieurs problèmes. Même si les six plus grosses villes de ce secteur tendent à se compléter et à se parfaire les unes les autres depuis fort longtemps, il reste qu'elles sont aussi en voie de se recouvrir mutuellement. Avec la nouvelle croissance que certaines d'entre elles connaissent depuis une décennie, elles ont tendance à s'interpénétrer de plus en plus et même à dédoubler leurs fonctions et leurs services. Les relations sont très étroites entre toutes ces agglomérations. La multiplication des services et des charges semble, aux yeux de certains, un poids lourd à porter et un obstacle au développement. Beaucoup croient par ailleurs que la fusion de toutes ces unités urbaines amènerait une solution à de nombreux problèmes et permettrait une croissance mieux ordonnée et plus cohérente de tout l'ensemble du Haut-Saguenay.

Un premier pas a été fait: la loi N° 98 décrète en effet ce qui suit:

«Le 1er janvier 1975, sont regroupées les villes d'Arvida, de Jonquière, de Kénogami, ainsi que la paroisse de Saint-Dominique-de-Jonquière pour constituer une nouvelle ville sous le nom de Jonquière.

Le 1er janvier 1976, seront regroupées les villes de Chicoutimi, de Chicoutimi-Nord, de Rivière-du-Moulin ainsi que le canton de Chicoutimi pour constituer une nouvelle ville sous le nom de Chicoutimi. Il en sera de même pour les villes de Bagotville, de Port-Alfred, pour la paroisse de Bagotville ainsi que la municipalité de Grande-Baie (sans désignation) pour constituer une nouvelle ville sous le nom de La Baie.

Le 1er janvier 1978, seront regroupées les villes de Jonquière et Chicoutimi pour la constitution d'une nouvelle ville sous le nom de Saguenay.»

À la longue, une telle fusion ne pourra avoir que des avantages bénéfiques pour tous. Mais tant qu'elle restera au niveau du fonctionnement global et de l'administration, elle ne sera pas vraiment efficace. Le regroupement de ces agglomérations ne prendra vraiment toute sa signification qu'à partir du moment où la fusion se fera aussi au niveau des mentalités et des comportements. Cela peut demander un certain temps, mais l'espoir est permis.

M121

IMPORTANT NOTE CONCERNING THE FOLLOWING PAGES

THE PAGES WHICH FOLLOW HAVE BEEN FILMED TWICE IN ORDER TO OBTAIN THE BEST REPRODUCTIVE QUALITY

USERS SHOULD CONSULT ALL THE PAGES REPRODUCED ON THE FICHE IN ORDER TO OBTAIN A COMPLETE READING OF THE TEXT.

REMARQUE IMPORTANTE CONCERNANT LES PAGES QUI SUIVENT

LES PAGES SUIVANTES ONT ÉTÉ REPRODUITES EN DOUBLE AFIN D'AMÉLIORER LA QUALITÉ DE REPRODUCTION

LES UTILISATEURS DOIVENT CONSULTER TOUTES LES PAGES REPRODUITES SUR LA FICHE AFIN D'OBTENIR LA LECTURE DU TEXTE INTÉGRAL

micromedia
a division of IHS Canada

20 Victoria Street
Toronto, Ontario M5C 2N8
Tel.: (416) 362-5211
Toll Free: 1-800-387-2689
Fax: (416) 362-6161
Email: info@micromedia.on.ca

Chapitre 6

Les grandes occupations

«Nous possédons une immense forêt exploitée à moitié seulement de ses possibilités. Nous possédons aussi de l'énergie électrique en abondance, un sous-sol qui ne semble pas si pauvre qu'on le croyait, et une porte ouverte sur le monde par notre profond port de mer de Port-Alfred. Partant de ces ressources naturelles, des fruits de la recherche du monde entier et même de la notre, nous pouvons bâtir un secteur industriel d'importance».

Jean-Marie Couet
Livre blanc pour la réalisation d'une industrie touristique au Saguenay – Lac-Saint-Jean

Une partie des aménagements portuaires de Port-Alfred

Le pourcentage de la population active croît moins vite dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean que dans l'ensemble de la province. En effet, de 1961 à 1971, la population active régionale avait vu augmenter ses effectifs de 11% contre une augmentation beaucoup plus impressionnante de 26% dans l'ensemble du Québec. D'ailleurs avec 4,4% de la population du Québec, le Saguenay – Lac-Saint-Jean n'a dans ses rangs que 3,6% de tous les travailleurs québécois.

L'analyse de la population active en fonction des secteurs d'activité économique permet d'utiles comparaisons entre la région et la totalité du territoire québécois.

Ce tableau a été réalisé à partir d'une compilation du Bureau de la statistique du Québec (1971) et d'une autre provenant de l'Office de planification et de développement économique du Québec (1975).

On ne peut comparer entre elles que les régions périphériques. Dans ces conditions, le Saguenay – Lac-Saint-Jean ne se distingue guère des autres régions. Comme les autres régions périphériques, il possède un secteur primaire supérieur à la moyenne québécoise mais les secteurs secondaire et tertiaire sont cependant inférieurs à ceux de tout le Québec. Un tel fonctionnement confirme le rôle de région-ressource rempli par le Saguenay – Lac-Saint-Jean vis-à-vis le Québec de base.

Population active par secteur d'activité économique dans neuf régions administratives du Québec

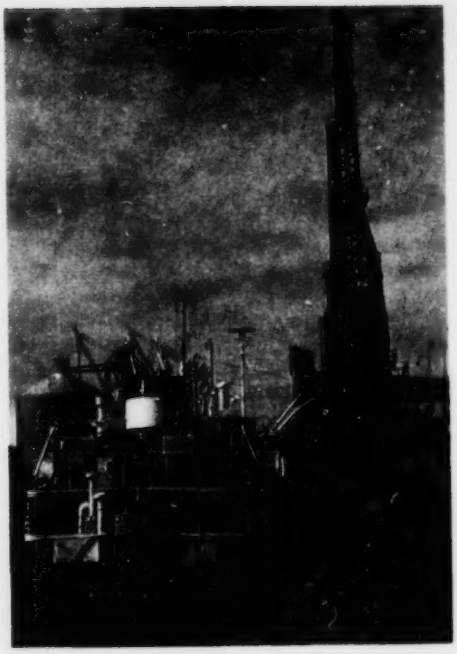
	Primaire	Secondaire	Tertiaire
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	19,4%	22,8%	57,8%
Saguenay – Lac-Saint-Jean	**10,0**	**30,3**	**59,7**
Québec	9,2	24,0	66,8
Trois-Rivières	9,6	38,9	51,5
Cantons-de-l'Est	12,1	35,0	52,9
Montréal	2,5	34,4	63,1
Outaouais	7,4	24,2	68,4
Abitibi – Témiscamingue	26,8	18,3	54,9
Côte-Nord	20,7	21,5	57,8
Province de Québec	**6,2%**	**31,7%**	**62,1%**

Chapitre 6

Les grandes occupations

«Nous possédons une immense forêt exploitée à moitié seulement de ses possibilités. Nous possédons aussi de l'énergie électrique en abondance, un sous-sol qui ne semble pas si pauvre qu'on le croyait, et une porte ouverte sur le monde par notre profond port de mer de Port-Alfred. Partant de ces ressources naturelles, des fruits de la recherche du monde entier et même de la nôtre, nous pouvons bâtir un secteur industriel d'importance».

Jean-Marie Couet
Livre blanc pour la réalisation d'une industrie touristique au Saguenay – Lac-Saint-Jean



Une partie des aménagements portuaires de Port-Alfred.

Le pourcentage de la population active croît moins vite dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean que dans l'ensemble de la province. En effet, de 1961 à 1971, la population active régionale avait vu augmenter ses effectifs de 11% contre une augmentation beaucoup plus impressionnante de 26% dans l'ensemble du Québec. D'ailleurs avec 4,4% de la population du Québec, le Saguenay – Lac-Saint-Jean n'a dans ses rangs que 3,6% de tous les travailleurs québécois.

L'analyse de la population active en fonction des secteurs d'activité économique permet d'utiles comparaisons entre la région et la totalité du territoire québécois.

Ce tableau a été réalisé à partir d'une compilation du Bureau de la statistique du Québec (1971) et d'une autre provenant de l'Office de planification et de développement économique du Québec (1975).

On ne peut comparer entre elles que les régions périphériques. Dans ces conditions, le Saguenay – Lac-Saint-Jean ne se distingue guère des autres régions. Comme les autres régions périphériques, il possède un secteur primaire supérieur à la moyenne québécoise mais les secteurs secondaire et tertiaire sont cependant inférieurs à ceux de tout le Québec. Un tel fonctionnement confirme le rôle de région-ressource rempli par le Saguenay – Lac-Saint-Jean vis-à-vis le Québec de base.

Population active par secteur d'activité économique dans neuf régions administratives du Québec

	Primaire	Secondaire	Tertiaire
Bas-Saint-Laurent – Gaspésie	19,4%	22,8%	57,8%
Saguenay – Lac-Saint-Jean	10,0	30,3	59,7
Québec	9,2	24,0	66,8
Trois-Rivières	9,6	38,9	51,5
Cantons-de-l'Est	12,1	35,0	52,9
Montréal	2,5	34,4	63,1
Outaouais	7,4	24,2	68,4
Abitibi – Témiscamingue	26,8	18,3	54,9
Côte-Nord	20,7	21,5	57,8
Province de Québec	6,2%	31,7%	62,1%

Mais on tend cependant à un meilleur partage entre le secondaire et le tertiaire dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean qu'on ne le fait dans le Bas-Saint-Laurent – Gaspésie et dans l'Abitibi – Témiscamingue.

La force du secteur tertiaire – notamment en ce qui concerne les services – est grande dans la région. Elle se fait surtout sentir dans les villes du Haut-Saguenay, où l'agglomération dispense à l'ensemble de la région tout un éventail de services, de l'école à l'hôpital, en passant par la gamme complète des magasins et services possibles et imaginables. La densité et la variété des services offerts dans la région est justifiée par l'éloignement des grands centres du Québec méridional. La population doit trouver sur place ce dont elle a besoin, ou presque. Pour ces raisons, 63,3% de la population active de l'agglomération du Haut-Saguenay appartient au secteur tertiaire. La place du secondaire (industrie manufacturière surtout) est de 27,3%. Le secondaire occupe 38,7% de la population active dans le secteur de Jonquière-Kénogami-Arvida. Price et l'Alcan y fournissent de l'embauche à environ 7 500 personnes.

Les deux grands produits d'exportation: le papier...

La place de l'industrie manufacturière

L'industrie manufacturière régionale s'appuie pour une très large part sur l'exploitation et la mise en valeur des ressources naturelles de la région, celles de la forêt surtout. L'alliance de la forêt et de l'énergie a contribué à l'organisation d'une industrie manufacturière spécialisée qui caractérise bien la région. Et les alumineries de l'Alcan ajoutent à cette spécialisation, même si la bauxite nécessaire à cette industrie vient de l'étranger.

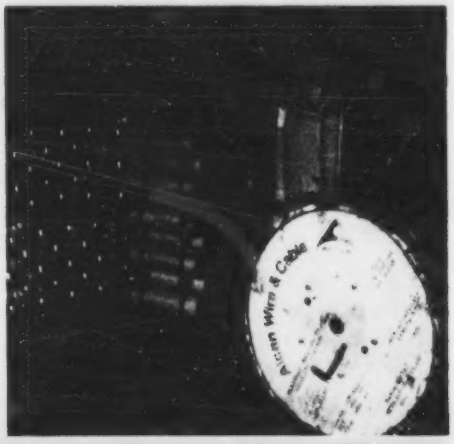
Les grands employeurs dans la région

Aluminium du Canada Limitée	Arvida	6 200 employés
Hôpital de Chicoutimi Inc.	Chicoutimi	2 000
La Compagnie Price Limitée	Jonquière-Kénogami	1 265
Commission scolaire régionale de Lapointe	Jonquière	1 050
Aluminium du Canada Limitée	Alma	1 034
Commission scolaire régionale du Saguenay	Chicoutimi	1 015
La Compagnie Price Limitée	Alma	905
Consolidated-Bathurst Ltd	Port-Alfred	827
Université et CÉGEP	Chicoutimi	700
Compagnie Domtar Limitée	Dolbeau	675
Base des forces canadiennes	Bagotville	450
Campus du CÉGEP régional	Jonquière	450

Le monolithisme de l'industrie manufacturière se perçoit facilement au simple examen de la liste des «grands employeurs» de la région. Il en existe une dizaine au Saguenay – Lac-Saint-Jean qu'il faut connaître absolument. Cette liste, assez réduite, est cependant suffisante pour montrer à la fois l'importance relative tant du secteur de l'industrie manufacturière que de celui des services publics. Cette liste a été préparée à l'aide d'un Dossier économique publié par la Direction des études régionales du ministère de l'Industrie et du Commerce portant sur l'Agglomération du Haut-Saguenay en 1975.

Deux types d'industries, papier et aluminium, et sept usines, donnent du travail à 10 906 personnes. Le total serait encore plus impressionnant si l'on ajoutait à ce nombre tous ceux qui de près ou de loin sont en relation avec l'une ou l'autre de ces deux industries, notamment ceux qui oeuvrent dans le domaine du transport et les préposés au chemin de fer Roberval-Saguenay.

L'industrie manufacturière régionale est surtout concentrée à l'intérieur de l'agglomération du Haut-Saguenay. C'est de loin le périmètre le plus actif. Il domine le reste de la région pour ce qui est du nombre d'employés, des salaires versés, du coût des matières premières,



L'aluminium, un métal universel.

... et l'aluminium.

Partage de l'industrie manufacturière dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean

	Agglomération du Haut-Saguenay	Reste de la région	Total
Nombre d'entreprises manufacturières	99	124	223
Nombre d'employés	10 709	4 939	15 648
Salaires (en millions de $)	89,3	36,9	126,2
Coût des matériaux (en millions de $)	184,0	130,9	314,9
Valeur des expéditions (en millions de $)	352,6	243,6	596,2
Valeur ajoutée (en millions de $)	170,2	94,0	264,2

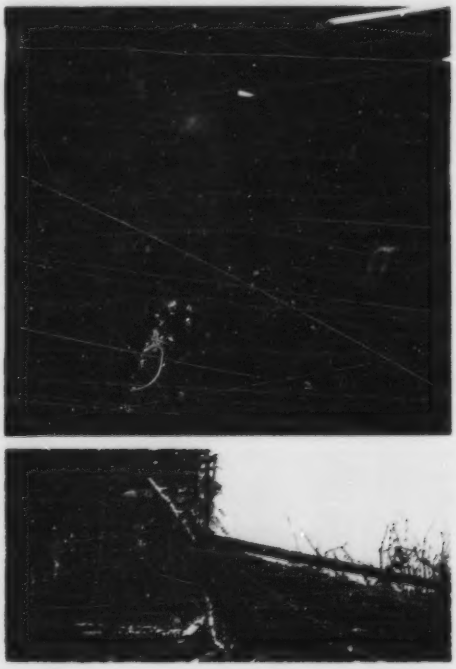
de la valeur des expéditions et de la valeur ajoutée. Et pourtant, on ne compte dans les limites de ce périmètre que 44% des établissements manufacturiers de la région administrative du Saguenay – Lac-Saint-Jean, mais ce sont les plus importants bien entendu.

Dans son Dossier économique consacré à l'agglomération du Haut-Saguenay, le ministère de l'Industrie et du Commerce écrivait en 1975: «L'influence des deux grands «moteurs économiques» soit l'industrie métallique primaire et la transformation du bois est aussi très évidente dans l'agglomération du Haut-Saguenay. Ils comptent ensemble 28,2% des entreprises et emploient 76,5% des travailleurs manufacturiers, soit 55,2% de la main-d'oeuvre pour la production d'aluminium, 17,8% pour les pâtes et papiers et 3,5% pour l'industrie du bois et du meuble. Parmi les autres groupes industriels, citons celui des aliments et boissons, avec 9,3% de la main-d'oeuvre manufacturière, et celui des produits métalliques avec 4,5%».

Au cours de la dernière décennie, le nombre d'établissements manufacturiers a diminué au Saguenay – Lac-Saint-Jean alors que le nombre de travailleurs a augmenté. D'où l'importance évidente de quelques industries en particulier. Il y a deux fois moins d'établissements manufacturiers dans la région qu'il y en a au Québec, toutes proportions gardées. En raison de l'industrie dominante dans la région (forêt, aluminerie) et de sa nature fortement primaire, cette industrie semble avoir de plus faibles effets d'entraînement que dans d'autres régions du Québec. Ainsi le nombre de travailleurs par 1 000 habitants est moindre dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean que dans l'ensemble du Québec. La valeur des expéditions par 1 000 habitants et la valeur ajoutée sont également inférieures à la moyenne provinciale.

L'industrie manufacturière pourrait-elle apporter plus à la région qu'elle ne le fait actuellement? Aurait-on intérêt à diversifier davantage la production? La ressource forestière pourrait-elle donner autre chose que des pâtes et du papier? L'industrie de l'aluminium devrait-elle et pourrait-elle, compte tenu du contexte économique global, diversifier elle aussi sa production plus qu'elle ne le fait? Il est plus facile de poser les question que d'y répondre. Un fait demeure certain: ces deux industries majeures sont d'abord orientées en vue du marché national et international. Pour elles, le souci du développement régional reste secondaire.

Certains faits sont troublants. Même si le nombre de travailleurs est à la hausse dans les usines, la croissance des expéditions et de la valeur ajoutée à ces expéditions est moins sensible que dans tout le Québec. C'est au Saguenay – Lac-Saint-Jean que la croissance de la valeur ajoutée par travailleur a été la plus faible au cours des dernières années. Une analyse des statistiques révèle que la croissance de la productivité a été moindre dans la région que partout ailleurs au Québec. Il n'est donc pas étonnant que ce soit aussi la région où la croissance du salaire moyen a été la plus faible. Comment expliquer une telle situation? Ne serait-ce pas là un problème commun à toutes les régions dont l'industrie manufacturière repose avant tout sur l'exploitation généralisée de quelques ressources naturelles ou sur une industrie métallique primaire seulement?



L'industrie manufacturière s'appuie pour une très large part sur l'exploitation des ressources naturelles.

Enfin, il y a une nette disproportion dans le partage du secteur industriel entre la zone du Saguenay et celle du Lac-Saint-Jean où l'industrie est liée intimement à l'exploitation de la forêt. Roberval, Dolbeau et Mistassini, Desbiens, Saint-Félicien et Notre-Dame-de-la-Doré doivent beaucoup au bois. Alma occupe une place à part dans le paysage industriel, avec au moins deux industries majeures: une papeterie et une aluminerie.

L'industrie et la forêt

Au cours des dernières années, plus des quatre cinquièmes du bois extrait des forêts du Saguenay – Lac-Saint-Jean fut tiré de terrains de coupe concédés aux quatre grandes sociétés papetières de la région. D'ailleurs, même les chantiers coopératifs travaillent sous contrat annuel pour ces mêmes compagnies. La forêt privée compte bien peu dans le domaine forestier, et l'essentiel des coupes se fait dans le domaine public. Le spectre de la forêt domaniale inquiétait les grandes compagnies qui ont toujours compté sur le domaine public pour approvisionner leurs usines. Mais les pourparlers en cours avec ces mêmes compagnies pour la rétrocession des terres concédées devraient permettre de trouver une solution acceptable.

L'usine de la Domtar, à Dolbeau, a une capacité de 260 000 tonnes par année.

Le bassin de la rivière Ashuapmuchuan, au droit de Saint-Félicien, qui n'a pas été concédé, a été pendant longtemps un objet de convoitise. Mais si dans l'avenir une nouvelle papeterie devait s'installer dans ce secteur, comme c'est fort possible, elle trouverait sa matière première dans cette forêt domaniale voisine et de bonne qualité.

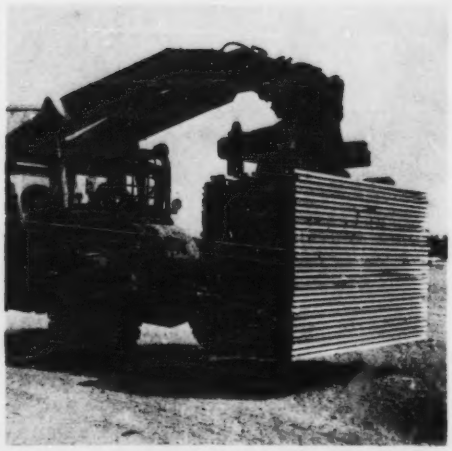
Trois grandes compagnies papetières se partagent le domaine forestier du Saguenay – Lac-Saint-Jean: Consolidated-Bathurst Limitée, la Compagnie Price Limitée et la Société Forestière Domtar. La St. Raymond Paper, qui s'alimente à même la forêt domaniale, vient loin au quatrième rang.

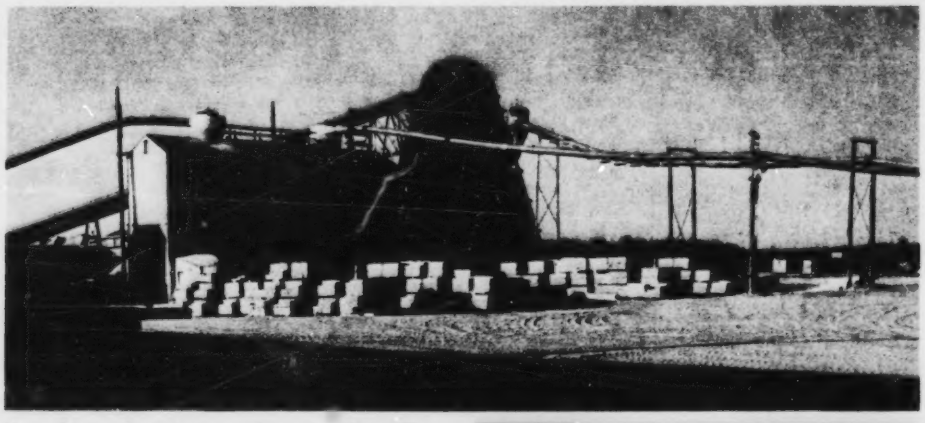
La compagnie Price, la plus ancienne des entreprises forestières de la région, exploite trois usines de pâtes et papiers à Kénogami, Jonquière et Alma, d'une capacité maximum de 700 000 tonnes annuellement. Pour alimenter ces usines, Price bénéficie de trois concessions forestières importantes axées sur les rivières Péribonka, Shipshaw et Chicoutimi. Les trois concessions consenties à la compagnie Price ont une superficie de 20 400 kilomètres carrés (7 870 m.c.), soit un peu plus de la moitié du territoire forestier concédé dans la région. Par ailleurs, Price s'approche de plus en plus de la réalisation de son objectif dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean qui est d'intégrer ses scieries et ses papeteries de façon à obtenir l'autosuffisance en matière ligneuse. Price a consacré à cet effet la somme de 14 millions de dollars pour la construction d'une nouvelle scierie avec installation de rabotage à l'Ascension, sur les bords de la rivière Péribonka. Cette usine, d'une capacité de 100 000 000 de pieds de planche, s'ajoute à celle que Price exploite déjà à Falardeau, à quelques kilomètres au nord de Chicoutimi. Avec cette deuxième usine, Price pourra doubler les quantités de copeaux et de rognures que ses usines de pâtes et papiers d'Alma et de Kénogami absorberont. À elle seule, la production des trois usines de Price représente près de 60% de la capacité de la production régionale possible soit 700 000 tonnes sur un total d'environ 1 220 000 tonnes. Domtar et Consol viennent à une bonne distance à l'arrière, mais elles n'ont qu'une seule usine chacune dans la région.

Bâtie près du confluent des rivières Mistassini et Mistassibi, l'usine à papier de la société forestière Domtar a une capacité de 260 000 tonnes par année. Elle s'alimente en matière ligneuse à même des concessions dans le bassin de la Mistassini.

Située à Port-Alfred au fond de la baie des Ha!Ha!, la papeterie de la Consolidated-Bathurst Limitée a une capacité de 260 000 tonnes annuellement. Une bonne part de son approvisionnement vient de l'extérieur de la région ou d'une scierie bâtie par la compagnie à Péribonka.

Consommatrice de bois et d'énergie, ces compagnies sont responsables de l'exploitation du patrimoine forestier et ont même été la cause directe de la créa-





Les scieries tiennent une place de plus en plus importante dans l'industrie forestière et l'économie régionale.

tion de quelques-unes des grandes villes de la région. Leur action est partout visible dans le paysage.

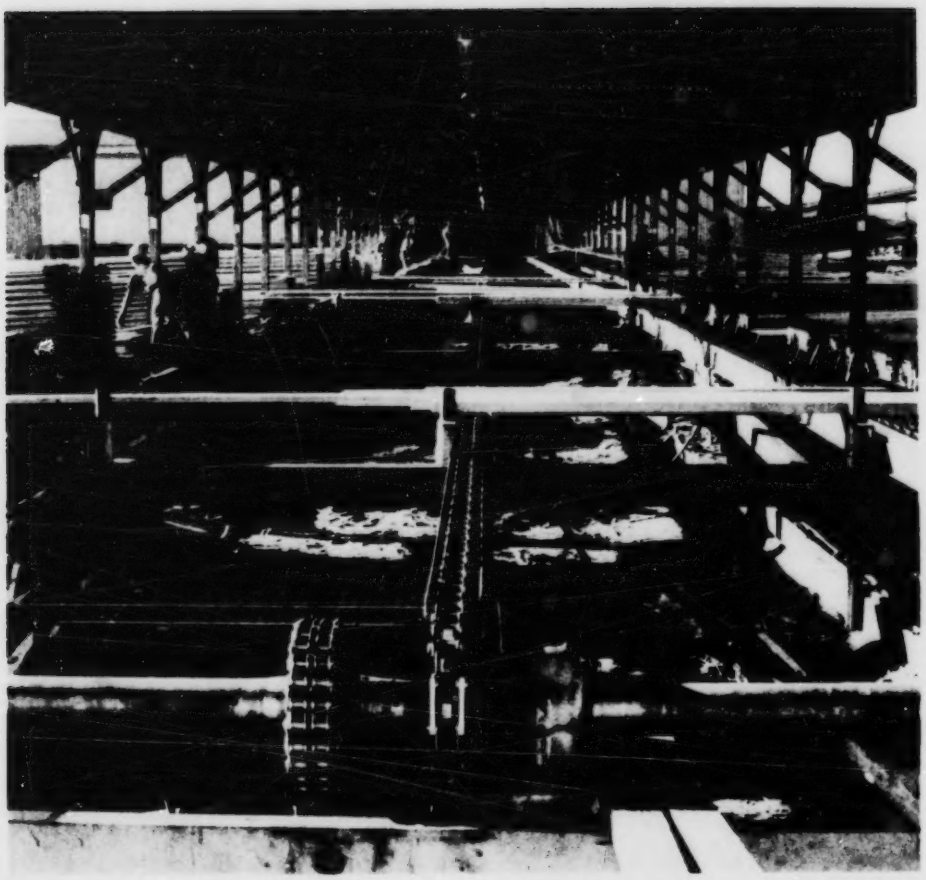
De leur côté, les forêts privées et les boisés de fermes ne rapportent qu'un faible volume de bois. Dans le but de faire face à la concurrence toujours plus grande, voire même insoutenable parfois, des grandes compagnies et aussi pour répondre à une spécialisation sans cesse plus poussée du travail en forêt, l'Union des producteurs agricoles (U.P.A.) a entrepris de structurer la main-d'oeuvre forestière afin qu'elle puisse trouver dans la forêt une meilleure subsistance.

La naissance des chantiers coopératifs et du syndicat forestier répond à un besoin des travailleurs forestiers. C'est la matérialisation d'une nouvelle attitude de ces travailleurs qui souhaitent agir désormais sur une base coopérative et collective en tant qu'entrepreneurs au niveau de la coupe et

de la transformation du bois si possible. L'action conjointe du syndicat d'Argenson et de la Chaîne coopérative du Saguenay en est un exemple. Et leur moulin à scier de Notre-Dame-de-la-Doré est en voie de devenir un des plus importants de la région.

Les chantiers coopératifs, après avoir espéré récupérer une grande partie des forêt situées près des zones habitées, notamment à l'ouest et au nord du lac Saint-Jean, mettent maintenant leurs espoirs dans une juste participation à

Le moulin à scier coopératif de Notre-Dame-de-la-Doré est en voie de devenir l'un des plus importants de la région.



l'exploitation des forêts domaniales. À cause justement du redécoupage de la forêt domaniale et aussi pour assurer une alimentation suffisante à la main-d'oeuvre groupée au sein de ces chantiers, l'U.P.A. a procédé à un regroupement de ses chantiers coopératifs dans certains secteurs de la région. Un tel regroupement assure une permanence plus grande de la main-d'oeuvre, une meilleure mécanisation du travail en forêt et un plus grand volume de production.

Le mouvement de concentration des chantiers coopératifs entrepris il y a quelques années semble maintenant terminé. Il reste en activité cinq de ces chantiers regroupés: Argenson (dont la capacité de production totale sera de 50 millions de p.m.p.), Ferland-Boileau, Saint-Honoré, Laterrière (qui coupe du bois pour les Industries Saguenay) et Petit-Paris (formé de citoyens de Saint-Augustin et de Saint-Ludger-de-Milot et qui oeuvre aux Passes Dangereuses).

Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, la forêt ne sert pas uniquement à la fabrication de la pulpe, du papier ou du carton. Les scieries tiennent une place de plus en plus importante dans l'industrie forestière et l'économie régionale. La production de ces scieries représente 26,4% de la valeur totale des expéditions de produits forestiers régionaux.

L'industrie du sciage touche de très près le milieu forestier puisqu'elle se situe au niveau primaire, c'est-à-dire à la base de l'exploitation du bois. Le volume de la production régionale croît rapidement et régulièrement: la valeur des expéditions a augmenté de 58% au cours des dernières années. Au Québec, 22% de la valeur totale des expéditions des produits de scieries proviennent de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean.

Depuis 20 ans, le nombre de scieries a diminué considérablement. Il est passé de 128 en 1951 à 42 en 1971. Mais ce sont maintenant des installations modernes et de grande capacité. Avec 8% des scieries du Québec, la région fournit 22% des expéditions de la province. Les petites scieries disparaissent totalement ou sont absorbées par les plus grandes entreprises.

L'implantation de l'Alcan a eu des répercussions énormes sur le développement de la région.

L'événement le plus important survenu récemment demeure la pénétration récente de l'industrie du sciage par les compagnies de papier qui construisent des scieries très modernes et qui ainsi trouvent facilement les copeaux et les rognures nécessaires à la fabrication de la pâte. Pour ces raisons, Consolidated-Bathurst s'est installée au lac Lamothe et au lac Tchitagama alors que Price a opté pour Falardeau et l'Ascension. La scierie de Saint-Fulgence, jadis propriété de la compagnie Murdock, est passée aux mains de la Consolidated-Bathurst dans ce mouvement d'intégration et de consolidation. La majorité des grandes scieries sont surtout concentrées autour du lac Saint-Jean: à Roberval, Saint-Félicien, La Doré, Normandin et l'Ascension. Mais il y en a aussi de très importantes dans le secteur saguenéen. À l'heure actuelle, la croissance des scieries est de beaucoup supérieure à celle des usines de pâtes et papiers.

L'industrie de l'aluminium

L'industrie canadienne de l'aluminium vit le jour au début du siècle à Shawinigan, sur les rives du Saint-Maurice, où l'énergie était abondante. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, c'est en 1925 que débuta la construction d'une vaste aluminerie sur le plateau situé entre Jonquière et Chicoutimi. Ce fut le début d'Arvida, ville de compagnie.

Cette nouvelle industrie devait connaître des progrès rapides lors de la guerre de 1939-1945 en raison des fortes demandes en aluminium par les pays alliés. Aujourd'hui, l'Aluminium du

Canada, qui a son siège social à Montréal, demeure la pièce maîtresse d'un puissant groupe international comptant de nombreuses sociétés réparties sur cinq continents.

C'est l'immense potentiel en énergie électrique du Saguenay ainsi que l'accès facile au fond de la baie des Ha! Ha! qui ont attiré l'industrie de l'aluminium dans la région. Dès 1925, l'Alcan décidait d'utiliser les eaux du Saguenay et du lac Saint-Jean en construisant à l'Isle-Maligne (Alma) la première centrale

hydro-électrique de son futur réseau et une première usine d'électrolyse à Arvida. Les besoins en énergie électrique toujours croissants obligèrent la compagnie à aménager d'autres centrales à Chute-à-Caron (1931), Shipshaw (1943), Chute-à-la-Savane (1953) et aux Passes Dangereuses (1960). La puissance totale de ce réseau atteint aujourd'hui 2 687 000 kW.

C'est en particulier l'immense potentiel en énergie électrique du Saguenay qui a attiré l'industrie de l'aluminium dans la région.

C'est cette heureuse alliance d'un énorme potentiel énergétique et d'installations portuaires de déchargement et d'expéditions modernes qui ont donné à ce coin du Québec et du Saguenay sa vocation définitive pour une telle activité industrielle.

L'aluminium est aujourd'hui un métal universel qui peut être laminé, filé, coulé, façonné de diverses façons, sans perdre ses qualités de légèreté, de conductibilité, de résistance (surtout en alliage) et d'anticorrosion. Élément isolé en 1825, il est depuis 1886 produit par voie électrochimique à partir d'un minerai rougeâtre, la bauxite, dont la plupart des gisements se trouvent dans les pays tropicaux comme la Jamaïque, les Guyanes et aussi en Afrique occidentale.

Les usines sont habituellement érigées près du point de déchargement de la bauxite et dans un port d'où l'expédition du métal puisse se faire facilement. Au Saguenay, on a trouvé, sur quelques kilomètres, des points de localisation favorables à l'établissement d'une telle industrie: Arvida et Port-Alfred sont à deux pas du Saguenay, riche en énergie et propice à la navigation.

L'implantation de l'Alcan a bouleversé la structure économique de la région en amenant sur place une main-d'oeuvre qui a fortement contribué à la croissance urbaine des villes d'Arvida, en tout premier lieu, et aussi de Chicoutimi, Jonquière et Kénogami. L'usine de l'Isle-Maligne a aussi accéléré la croissance d'Alma. En 1974, l'Alcan a versé $117 millions en salaires et avantages sociaux.

La région du Saguenay – Lac-Saint-Jean met sur le marché aujourd'hui 588 500 tonnes d'aluminium et de produits connexes par an. L'usine d'Arvida a produit à elle seule 458 500 tonnes d'aluminium en 1974. Par l'ampleur de ses activités, l'Alcan constitue un facteur d'entraînement de toute première importance dans la région et assure directement environ 9 000 emplois.

En 1973, l'Alcan a consacré $30 millions en immobilisation de capitaux dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean et elle prévoit la construction d'une importante aluminerie dans le secteur de La Baie au coût de $400 millions, permettant la création de quelque 1 200 nouveaux emplois.

Chapitre 7

Les éléments de la vie régionale

Habitat et construction

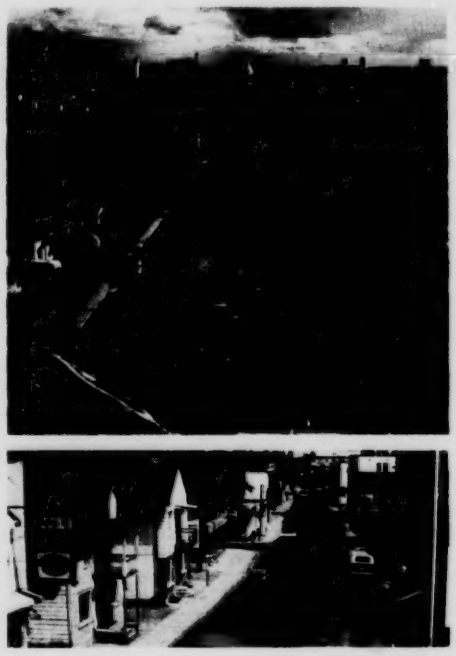
Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, les propriétaires sont nombreux: près de 60%, et les appartements et duplex constituent seulement 31% de l'ensemble des habitations. La population semble assez stable, car 40,8% des logements habités n'ont pas changé d'occupants au cours de la dernière décennie. Cependant, le nombre de logements surpeuplés est élevé: 21,7% du total. Un logement est surpeuplé quand le nombre de pièces est inférieur au nombre de personnes qui l'habitent.

La qualité de l'habitat demeure l'un des principaux indicateurs du niveau de vie et même de la qualité du milieu de vie lui-même. À la qualité, il faut aussi ajouter le dynamisme. Dans certaines régions, le parc immobilier peut se renouveler et s'agrandir. Il semble que ce soit le cas dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean. De nouveaux quartiers s'ajoutent aux anciens noyaux, tandis que les centres urbains sont de plus en plus l'objet d'une rénovation planifiée.

On peut apprécier le dynamisme manifesté dans le secteur de la construction en examinant quelques données, comme la valeur des permis de bâtir délivrés pour la construction résidentielle. De 1973 à 1974, dans l'ensemble du Québec, la valeur des permis de bâtir a augmenté de 32%. Toutes les régions de la province, sauf celle du Montréal non métropolitain, ont connu des augmentations supérieures en pourcentage à celle enregistrée par le Saguenay – Lac-Saint-Jean, où les progrès enregistrés n'atteignirent même pas 4%. Bien sûr, il ne s'agit là que d'une très courte période, et il suffirait d'un investissement considérable dans les mois qui viennent pour modifier complètement les données. Mais si cette situation ne peut en rien être assimilée à une tendance, il reste qu'elle est révélatrice de la situation actuelle, et surtout cette comparaison permet de voir que durant la même période les autres régions ont connu des gains souvent significatifs.

À ce chapitre de la valeur des permis de bâtir, l'écart se creuse entre l'agglomération du Haut-Saguenay et le reste de la région. Même si le passage de 1973 à 1974 a permis à la région dans son ensemble de progresser de 3,9%, il n'en demeure pas moins vrai que c'est exclusivement dans la grande agglomération de Jonquière-Chicoutimi que les gains sont survenus. En effet, alors que la valeur des permis délivrés pour la conurbation du Haut-Saguenay passait de plus de $42 millions à plus de $56 millions, soit un gain de 33,5%, dans le reste de la région les pertes étaient de 46,4%. En effet, en dehors de la grande agglomération, la valeur des permis est passée de près de $25 millions à $13 millions, ce qui représente une chute vraiment catastrophique.

La situation de la construction résidentielle dans l'agglomération de Chicoutimi-Jonquière se porte beaucoup mieux que dans certaines autres villes d'égale importance du Québec. De 1972 à 1974, dans la zone métropolitaine de Chicoutimi-Jonquière, le nombre des unités de logements mis en chantier est passé de 1 425 à 1 463 soit un gain modeste de 2,7%. C'est mieux qu'à Sherbrooke et Hull où on a connu des reculs sensibles.



De nouveaux quartiers s'ajoutent aux anciens noyaux.

Peut-être faudrait-il établir un lien entre la stagnation des effectifs de la population au cours des dernières années dans la région et la stagnation corres-

pondante du logement. Toutes les régions périphériques du Québec se retrouvent dans une situation identique. Il faut souligner que toutes ces régions ont également présenté un bilan migratoire déficitaire au cours des dernières années.

Dans cette région du Québec où 62,1% des logements ont été construits depuis la fin de la seconde guerre mondiale, 59,7% des logements sont occupés par leur propriétaire.

Un certain nombre de villes de la région se sont lancées récemment dans de vastes projets de rénovation urbaine. C'est là une décision qui peut sembler étonnante dans une région quand même assez jeune, où le parc domicilaire ne semble pas, à première vue, souffrir d'une grande vétusté. Il est vrai qu'une très forte proportion des logements actuellement occupés ont été bâtis depuis 1946, mais il est aussi vrai que 25% de tous les logements ont été construits entre les deux guerres. Ce pourcentage est beaucoup plus élevé que dans l'ensemble de la province, où seulement 18% des logements ont été construits dans la même période. À l'heure actuelle, certains quartiers sont donc destinés à la rénovation. Plusieurs agglomérations ont déjà procédé à des travaux de rénovation urbaine, souvent dans le cadre de l'application d'un plan directeur d'urbanisme. C'est le cas entre autres d'Alma qui a effectué d'importants travaux au niveau du mobilier et du paysage urbain, notamment sur les bords de la rivière.

La rénovation urbaine peut porter sur plus d'un domaine dont l'équipement urbain en général, comme les routes, les parcs et les édifices publics, ou encore elle peut s'attacher avant tout au problème du logement et de l'habitation. À Chicoutimi, on s'attaque aux deux niveaux. Citons d'abord comme exemple l'ensemble des travaux effectués dans le secteur du bassin à l'occasion de la construction du nouveau pont. En outre, il est possible qu'on élimine une partie des habitations en bordure du Saguenay et que le boulevard actuel devienne une route panoramique à plusieurs voies. Au coeur de la ville, on procédera bientôt à la rénovation ou au réaménagement de la rue Racine, entre la rue Sainte-Anne et la rue Lafontaine. À Jonquière, les travaux de rénovation du centre-ville vont bon train. La construction de l'édifice administratif du gouvernement provincial en fait foi.

Les transports

Région nouvelle et éloignée des grands centres urbains du Québec méridional, le Saguenay – Lac-Saint-Jean a longtemps donné l'image d'une enclave comparable à une vaste clairière découpée au coeur de la grande forêt québécoise. Durant plusieurs générations, le caractère rébarbatif des hautes terres environnantes, ajouté à l'éloignement de la région, a pu contribuer à en éloigner tout peuplement. Il est possible que la vie de la région ait été influencée par un tel isolement physique, si bien que sa mise en valeur ait pu en être retardée jusqu'au milieu du XIXe siècle, jusqu'au «débarquement» des «Vingt-et-Un». Après les missionnaires et les marchands, ils furent les premiers à avoir foi en cette région qu'ils ont créée.

Mais l'isolement de la région n'a pas que des causes physiques. Il a aussi des causes humaines qui découlent directement du cadre naturel difficile et qui touchent aussi bien le transport fluvial, aérien et ferroviaire que routier. Ce sont les déficiences du réseau routier, conséquences d'un relief accidenté et de la situation très excentrique de la région, qui ont contribué le plus longtemps à isoler cette région. Pour vaincre cet isolement il a fallu déployer de grands moyens et faire vite. Aujourd'hui, l'isolement est vaincu même si les distances demeurent encore appréciables.

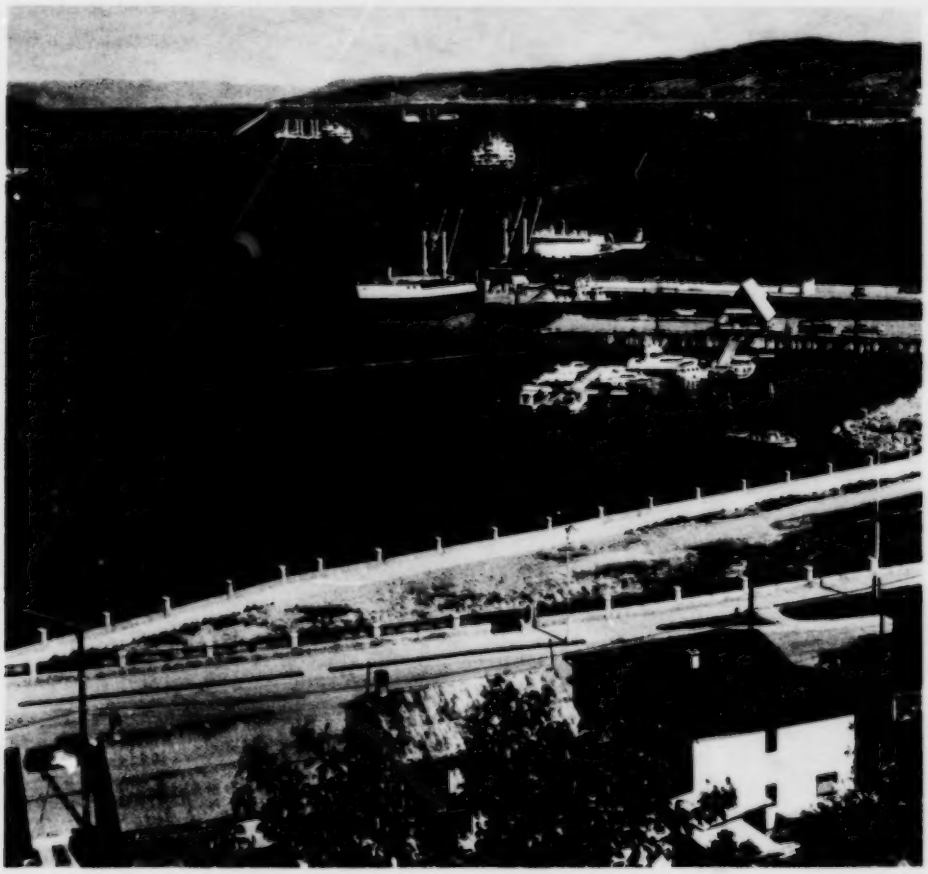
Le Saguenay – Lac Saint-Jean jouit maintenant d'un bon réseau routier qui demeure cependant susceptible de recevoir encore bon nombre d'améliorations. Il y a dans l'ensemble de la région 43 kilomètres de routes numérotées par 1 000 habitants contre 39 au Québec en son entier. La région, en dépit de ces données favorables, ne jouit pas d'un traitement de faveur, loin de là. Il s'agit tout simplement d'un équipement minimum requis pour assurer son développement. Et d'autres routes seront nécessaires. Sans parler bien entendu de l'urgente nécessité d'une liaison rapide entre La Baie et Alma.

Les routes du Saguenay – Lac-Saint-Jean mènent partout maintenant. La région n'est plus «le bout du monde» et l'espace saguenéen et jeannois est maintenant ouvert à toutes les parties du Québec: aussi bien à Chibougamau qu'à l'Abitibi, à la Côte Nord, au pays de Charlevoix et à Québec, qu'à la Mauricie et à la grande région montréalaise. La construction ou le parachèvement de quelques grandes routes ont fini d'assurer le désenclavement de la région: Chambord – La Tuque, Saint-Félicien – Chibougamau et Chicoutimi-Nord – Tadoussac. De 1965 à 1973, près de $90 millions ont été consacrés à la construction, à la réfection et à l'entretien du réseau routier régional. La moitié de ce montant, ou presque, a été utilisée dans le Haut-Saguenay.

La région n'est guère favorisée cependant par la qualité du service ferroviaire, et le service maritime est bien secondaire. Pour pallier à cette lacune, il existe de nombreuses entreprises de camionnage qui assurent le transport des marchandises et le ravitaillement de la région, dont Chicoutimi Transport Ltée, Hamel Transport Ltée, Tremblay Express et Roberval Express Ltée. La faiblesse du transport par voie ferrée et l'éloignement des autres centres du Québec ont nécessité la création d'un système efficace de transport par autobus qui assure les dessertes intérieures et les grandes liaisons. La région tire aussi avantage de la présence de la base aérienne militaire de Bagotville qui sert également à des fins de transport commercial. Québecair relie le Haut-Saguenay à tous les points névralgiques du Québec.

Les chemins de fer ont un rôle bien précis. Ils servent avant tout aux grandes industries pour l'exportation des pro-

Les ports du Haut-Saguenay assurent la desserte industrielle de tout l'arrière-pays.



duits transformés, que ce soit la pâte, le papier journal ou le bois des usines de sciage. Plus des trois quarts des marchandises manutentionnées sortent de la région. Et les divers produits des usines de l'Alcan y occupent une bonne place. D'ailleurs cette importante compagnie possède sa propre ligne de chemin de fer, la Roberval & Saguenay Railway Co. qui constitue l'un des rouages essentiels de l'entreprise. Elle achemine vers les quais de Port-Alfred les lingots ou autres produits fabriqués à Arvida ou à Alma. Elle ravitaille aussi ces deux usines en bauxite, cryolite, coke et autres matières premières nécessaires à la production de l'aluminium à partir de Port-Alfred, où les océaniques livrent ces matières essentielles. Cette ligne dessert en plus les usines de la compagnie Price à Jonquière – Kénogami. Il s'agit donc d'une ligne hautement spécialisée.

C'est la voie navigable du Saguenay qui a fait la région, d'où son rôle de premier plan dans l'évolution de ce coin de terre québécoise. Les ports du Haut-Saguenay, Chicoutimi et principalement Port-Alfred et Bagotville, assurent la desserte industrielle de tout l'arrière-pays. Essentiellement, les utilisateurs de ces ports sont les industries reliées à l'industrie papetière, à celle du sciage et à l'aluminium. Les 2 600 pieds de quais du port de Chicoutimi ne servent que bien peu. Situé à la toute extrémité de la voie navigable, Chicoutimi est la porte d'entrée des produits pétroliers dont la région a besoin.

Alors que le port de Chicoutimi est la propriété du Conseil des ports nationaux, celui de Port-Alfred appartient à l'Alcan qui en assure l'exploitation. Bien abrité au fond de la baie des Ha! Ha!, le port dispose de facilités modernes de manutention qui en assurent l'efficacité. Dotée d'un chenal profond et bien protégée contre les grands vents, la rade peut recevoir en même temps un grand nombre de navires. Ces derniers sont habituellement chargés de bauxite, de mazout et de coke. Deux quais, de 347 à 385 mètres, équipés de grues électriques de déchargement, permettent un déroulement rapide des opérations. En 1973, 571 navires ont accosté et le trafic total a été de 4 091 000 tonnes.

L'équipement sanitaire et social

La région est bien pourvue en équipements sociaux et de santé. C'est même l'une des régions les mieux équipées au Québec. Dans le seul secteur hospitalier, la région possédait en 1973 une moyenne de 9,9 lits dressés pour 1 000 habitants. En dehors des grandes régions métropolitaines de Montréal et de Québec, c'est de loin la région la plus favorisée. Il n'y a en effet que 8,9 lits d'hôpitaux pour 1 000 habitants en Gaspésie, 6,5 dans l'Outaouais et 6,4 dans l'Abitibi – Témiscamingue.

C'est la voie navigable du Saguenay qui a fait la région...

... les routes sont venues plus tard.

On doit sans doute à la longue période d'isolement qu'a connue le Saguenay – Lac-Saint-Jean le fait d'être aussi bien équipé. C'est dans le but de se suffire à elle-même et de répondre à tous les besoins éventuels que la région a su se doter d'un réseau de services de santé de grande valeur.

Si les malades, en général, jouissent de bonnes conditions d'hospitalisation, les personnes âgées reçues dans les centres d'accueil et d'hébergement bénéficient également d'excellents avantages. En effet, la région offre 10,8 lits par 100 personnes âgées de 65 ans et plus. Aucune autre région du Québec n'est aussi généreuse pour ses citoyens âgés, sauf la région de Québec. Bien pourvue en

centres hospitaliers et en maisons d'accueil, la région semble toutefois manquer de médecins, omnipraticiens comme spécialistes.

L'organisation de services adéquats dans une région à faible densité de population peut coûter cher, en raison des distances et des facteurs inhérents à un isolement relatif. Par ailleurs, la concentration de plusieurs services spécialisés en un même point implique aussi des coûts élevés. C'est là une situation normale: ne faut-il pas mettre le prix

L'hôpital de Roberval.

Le musée Maria Chapdelaine à Péribonka.

Le lac Saint-Jean, à Desbiens.

voulu pour dispenser tous les services nécessaires et souhaités?

En vérité, la qualité de l'équipement de santé et hospitalier est une conséquence indirecte de l'isolement de la région qui a dû se doter des services requis qu'elle ne pouvait demander aux autres régions en raison justement des distances trop considérables entre le Saguenay – Lac-Saint-Jean et les régions du Québec susceptibles de fournir ces services. Ce qu'on ne peut obtenir des autres ou qu'on ne peut aller chercher ailleurs, il faut se le donner soi-même. C'est ce qu'a fait le Saguenay – Lac-Saint-Jean. Les hôpitaux de Roberval et de Chicoutimi en sont deux excellents exemples. Les plus récentes données disponibles relatives au coût d'exploitation des services internes des institutions hospitalières révèlent que ce coût moyen atteint $110 par personne dans l'ensemble du Québec

Un pays aux attraits variés.

alors qu'il est de $114 au Saguenay – Lac-Saint-Jean. Au total, un malade hospitalisé au Saguenay – Lac-Saint-Jean ne coûte donc pas beaucoup plus cher à la collectivité que le patient québécois moyen.

Il est cependant plus juste de s'attacher à la qualité et à la quantité des services offerts plutôt qu'à leur coût. Combien peut-on payer pour conserver une population en santé et lui offrir les services et les soins dont elle a besoin?

Les grands attraits touristiques

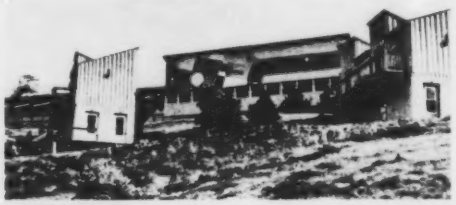
Maria Chapdelaine, la traversée internationale du lac Saint-Jean, le carnaval-souvenir de Chicoutimi, la pêche à la ouananiche ont fait connaître le Saguenay – Lac-Saint-Jean à plus d'un Québécois. D'autres y sont venus pour les paysages grandioses du Saguenay ou la calme sérénité de la grande cuvette du lac Saint-Jean. Quelques-uns ont voulu voir un pays industriel et se sont laissés attirer par les grandes usines de papier ou d'aluminium. D'autres enfin ont simplement voulu voir vivre les hommes.

Les attraits touristiques sont nombreux mais les visiteurs ne viennent pas encore en aussi grand nombre qu'on le souhaiterait. Et il n'est pas facile de connaître avec précision les véritables motifs de ceux qui consacrent quelques jours de leurs vacances à ce coin de pays. La région possède assurément tous les atouts indispensables à la création d'une véritable industrie touristique. Depuis quelques années, de grands pas ont été franchis dans l'élaboration d'une politique touristique régionale susceptible d'attirer le visiteur et de le garder sur place pendant un certain temps.

Le potentiel touristique est énorme. Il existe en réalité un tourisme naturel et un tourisme culturel. Le premier s'appuie sur les éléments du paysage alors que le second se concentre surtout sur la connaissance des hommes et leurs manifestations culturelles. Il n'est toutefois pas impossible de pratiquer les deux, en mettant l'accent sur l'un ou l'autre aspect.

Mais qu'est-ce qui élève au rang de «région touristique» le pays du Saguenay – Lac-Saint-Jean? Une étude réalisée il y a quelques années par la maison Sotar fournissait la réponse:

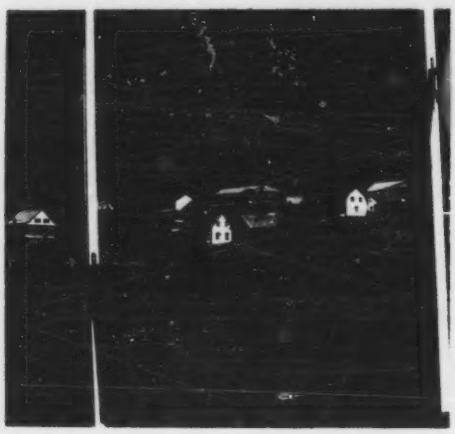
«La région du Saguenay et du lac Saint-Jean est actuellement perçue, par le touriste de l'extérieur, comme par la population régionale, d'abord comme une région de géographie. Elle apparaît en effet comme une entité géographique éloignée, excentrique par rapport à l'axe du Saint-Laurent, quasi insulaire, en position nordique avancée, portique du Nouveau-Québec. Elle partage cette caractéristique avec d'autres régions, l'Abitibi, par exemple, la Gaspésie, de même qu'elle partage avec la Gatineau et la Mauricie, ces autres caractéristiques que sont la forêt, la faune, la force hydraulique. C'est encore la géographie qui lui donne pourtant son identité propre parmi les régions septentrionales marginales, qui lui donne son nom même, celui de ses phénomènes naturels exceptionnels que sont le fjord du Saguenay et la cuvette du lac-Saint-Jean. Aucune autre rivière, aucun autre lac, d'aucune autre des régions voisines n'est aussi remarquable, n'a marqué autant le caractère régional. Seule la Gaspésie possède une définition géographique aussi forte, plus forte peut-être, mais là, la configuration même de la péninsule montagneuse tend à disperser sur le pourtour linéaire, suivant un processus

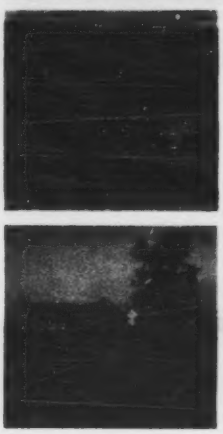


Le camp musical de Saint-Jérôme-de-Métabetchouan.

Une vue sur le Saguenay, à Sainte-Rose-du-Nord.

L'Anse-Saint-Jean.





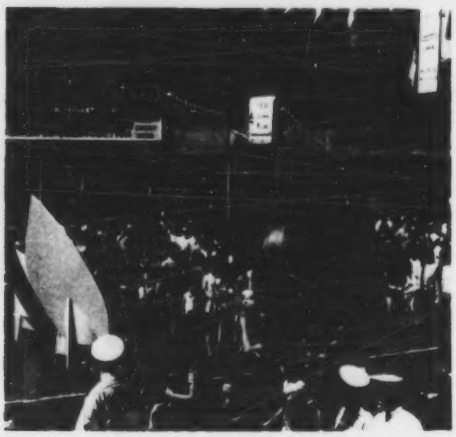
De Saint-Félicien au Tableau en passant par Saint-André.

centrifuge, les effets de cette identification géographique, alors qu'ici au contraire la forme en cuvette concentre fortement ces effets sur un point central ou un axe médian allant du Saguenay au lac Saint-Jean.»

La région du Saguenay – Lac-Saint-Jean possède un potentiel touristique indiscutable que beaucoup d'autres régions, plus fréquentées peut-être, n'ont pas. Son charme naturel lui vient d'abord du milieu physique mais ce milieu a été marqué très profondément par les hommes qui, au prix d'efforts soutenus, lui ont conféré une personnalité attachante. Envoûtante par ses montagnes et ses rivières, elle est passionnante par ses hommes et leur culture. Entre la sauvage grandeur du cap Éternité et le doux souvenir de Val-Jalbert, il n'y a que l'espace d'un moment; entre l'inquiétant silence de l'Anse-Saint-Jean et le village de Maria Chapdelaine, il n'y a que le temps d'une pensée.

En réalité, le potentiel touristique de la région s'oriente à partir de trois lignes de forces principales: les paysages naturels, les manifestations et les attraits créés par les hommes et enfin, au coeur de tous ces éléments, les hommes eux-mêmes.

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean dispose, dans les domaines récréatif et culturel, d'un équipement des plus adéquats susceptible de satisfaire les goûts les plus divers. Mais là ne se trouvent pas d'abord l'originalité et l'intérêt de la région pour le visiteur. Il faut chercher ailleurs: dans la nature avant tout, une nature généreuse et puissante, aux contrastes violents et grandioses.



Le Festival du bleuet, à Mistassini.

La visite des trois villages de Sainte-Rose-du-Nord, du Petit-Saguenay et de l'Anse-Saint-Jean, tout en permettant aux visiteurs de découvrir la quiétude de ces trois discrets hameaux saguenéens, leur donnera un coup d'oeil à nul autre pareil sur la grande rivière. Mais c'est peut-être au Tableau qu'on peut le mieux admirer la beauté unique et le calme troublant du Saguenay. Aux caps Éternité et Trinité, la vue est inoubliable.

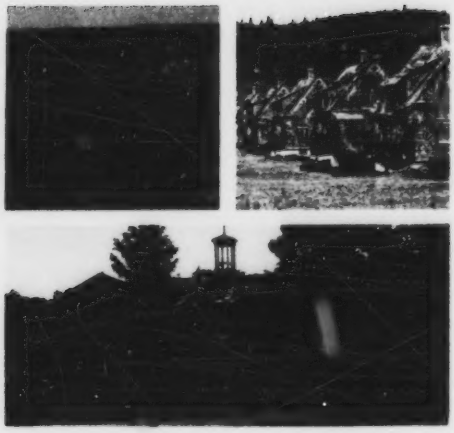
À la beauté sauvage du Saguenay, aux parois vertigineuses et aux insondables profondeurs s'ajoutent et s'opposent le calme reposant et la douce sérénité du lac Saint-Jean. La pointe de Chambord, l'embouchure de la rivière Péribonka et les terres légèrement ravinées de Saint-Coeur-de-Marie ne sont que trois joyaux de ce trésor incrusté dans sa cuvette comme un bijou précieux dans son écrin.

Pour avoir encore une meilleur connaissance de la région, de son histoire et de son évolution, rien de plus enrichissant qu'une visite au village fantôme de Val-Jalbert ou au village indien de Pointe-Bleue. Un arrêt au musée Maria Chapdelaine, à Péribonka, ou encore un retour aux sources sur le site historique de Tadoussac ajouteront à cette connaissance, tout comme un court arrêt sur le site du malheureux village de Saint-Jean-Vianney.

Le camp musical du lac Saint-Jean, à Saint-Jérôme, le jardin zoologique de Saint-Félicien, le musée d'histoire naturelle d'Hébertville tout autant que le festival des artisans de Sainte-Rose-du-Nord peuvent répandre un éclairage particulier sur la région et en faciliter une connaissance plus profonde.

Si la traversée du lac Saint-Jean ou une excursion de pêche à la ouananiche ne procurent pas suffisamment de sensations aux visiteurs, ils pourront toujours participer aux réjouissances populaires suscitées par l'un ou l'autre des nombreux festivals tenus dans la région. Quelques-uns attirent de grande foules, et leur renommée a depuis longtemps franchi les frontières de ce coin de pays, en raison surtout de leur originalité et de leur identification avec le milieu. Les deux plus beaux exemples demeurent sans doute le carnaval-souvenir de Chi-

La pointe de Chambord... à deux pas de Val-Jalbert.



coutimi et le festival annuel du bleuet à Mistassini. De même Saint-Ambroise invite tout le monde à son festival de la pomme de terre tandis qu'à Albanel on célèbre avec éclat celui de la gourgane.

En plus, il n'est pas interdit de consacrer quelques instants de son périple à une intéressante visite industrielle. C'est là un aspect fort important de la vie de la région qu'il ne faut pas oublier. La visite de l'aluminerie d'Arvida, des papeteries de Jonquière – Kénogami ou de la centrale hydro-électrique de Shipshaw resteront un point fort dans une tournée éventuelle du Saguenay – Lac-Saint-Jean.

Pourquoi ne pas ajouter à cette découverte de l'une des plus belles régions du Québec un pèlerinage à l'Ermitage Saint-Antoine du lac Bouchette ou à la Trappe de Mistassini?

Dans une civilisation de plus en plus livrée à l'industrialisation et à l'urbanisation, les terrains de loisirs prennent une importance sans cesse accrue. Au Saguenay – Lac-Saint-Jean, ce ne sont pas les «grands espaces verts» qui manquent. On y trouve des réserves et des parcs provinciaux. Et on parle également de la création prochaine d'un parc national.

Le grand parc des Laurentides a été créé en 1895. D'une superficie de 9 235 kilomètres carrés (3 565 m.c.), c'est l'un des plus anciens et des plus grands parcs du Québec. La population de la région, comme celle de tout le Québec d'ailleurs, peut profiter de deux grandes réserves de chasse et de pêche dans la région. Celle de Chibougamau remonte à 1946, et sa superficie dépasse légèrement 11 000 kilomètres carrés (4 257 m.c.). Enfin, sur la rive nord du Saguenay, les 1 760 kilomètres carrés (680 m.c.) de la réserve de

Importance relative (%) de divers modes d'hébergement dans certaines régions du Québec

Mode d'hébergement	Est du Québec	Saguenay – Lac-Saint-Jean	Abitibi – Témiscamingue	Outaouais	Le Québec
Hébergement hôtelier	12,0%	4,0%	3,9%	5,5%	100%
Résidences secondaires	3,7	5,0	1,0	16,5	100
Auberges de jeunesse	18,8	9,1	1,8	1,0	100
Terrains de camping	9,8	4,6	1,5	4,0	100
Fermes d'hébergement	26,5	9,9	12,8	9,3	100
Camps de vacances	1,0	1,5	0	7,1	100
Pourvoyeurs	1,6	3,2	32,4	33,0	100
Capacité totale	**4,82%**	**4,79%**	**1,95%**	**13,08%**	**100%**

Chicoutimi, créée en 1959, englobent une partie du bassin de la rivière Sainte-Marguerite.

On peut évaluer la valeur ou l'importance de l'équipement touristique d'une région en calculant la place de cette dernière dans la province en fonction des «modes d'hébergement». Il est facile de comparer l'importance des différents modes d'hébergement dans quelques-unes des grandes régions du Québec. Pour les fins de cette comparaison, nous retiendrons quatre régions dont le potentiel touristique est certain, mais inégal. Les données nécessaires à cette analyse ont été compilées par l'O.P.D.Q. qui a retenu comme indicateur de base la capacité totale des établissements exprimée en personnes/jour.

Ce serait tomber dans la facilité de dire que la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean offre aux visiteurs et aux touristes plus d'attraits que de facilités d'hébergement. Mais c'est un peu vrai.

À l'heure actuelle, deux importants projets d'aménagement ou de rénovation sont en cours dans la région. Le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche consacre beaucoup d'efforts et d'argent à l'aménagement du parc du lac Kénogami alors que par ailleurs il terminera bientôt la rénovation du village fantôme de Val-Jalbert. Une tranche de l'histoire régionale reprendra alors vie. Au pied de la chute de la rivière Ouiatchouan, l'hôtel, la vieille usine et quelques maisons accueilleront le visiteur et lui rappelleront l'époque où ce village abritait en son sein près d'un millier de personnes. Ceux qui ont bâti ce village et cette entreprise, les Jalbert et Dubuc, sont les mêmes qui ont bâti la région. Ils ont droit à notre estime et à notre respect. L'âme de ce village est toujours vivante.

L'éducation et la culture

Une région marquée d'une aussi forte personnalité que le Saguenay – Lac-Saint-Jean, en dépit de son histoire assez récente, jouit déjà d'une solide tradition culturelle que lui ont conférée des hommes et des institutions de toute première valeur comme le Séminaire de Chicoutimi, par exemple, dont la croissance a suivi le développement de la région. Et la création récente de

Le Saguenay – Lac-Saint-Jean jouit d'une solide tradition culturelle.

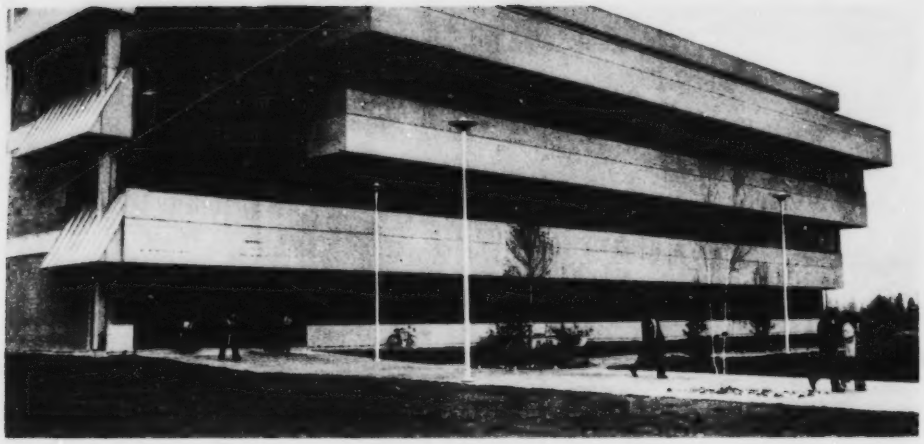
l'Université du Québec à Chicoutimi a été le couronnement de cette tradition, si courte soit-elle. L'établissement d'une constituante de l'Université du Québec en ce coin de pays a été plus qu'un aboutissement. Ce fut surtout le signal d'un nouveau départ dont profitera largement toute la région.

Au Saguenay – Lac-Saint-Jean la connaissance quantitative de la masse étudiante est des plus révélatrices et confirme la valeur et la solidité de la tradition culturelle, tout comme le taux de scolarisation par âge. Même si la région ne compte que 4,4% de la population totale de la province, au niveau de la clientère scolaire, sa place est plus importante: elle s'élève à 5,7%. Au sein de cette population scolaire, 52,6% sont actuellement au secondaire ou au collégial alors que dans la province les chiffres correspondants ne sont que de 47,9%. Toute proportions gardées, c'est au Saguenay – Lac-Saint-Jean que se retrouvent les effectifs scolaires de niveau collégial les plus importants.

Mais c'est surtout au niveau du taux de scolarisation que cette étude revêt une signification particulière. Ce taux de scolarisation est simplement le rapport entre la population scolaire et la population d'âge scolaire à un moment donné. On peut ainsi avoir une idée de l'importance que l'on accorde à l'éducation dans chacune des régions du Québec. Mais ce n'est là qu'une application quantitative, et il ne faudrait pas en tirer des conclusions exagérées.

Ainsi à l'âge de 18 ans, 57% des jeunes

Un des pavillons de l'Université du Québec à Chicoutimi.



fréquentent une maison d'enseignement au Saguenay – Lac-Saint-Jean. Aucune autre région du Québec ne présente un dossier aussi favorable. Et ceci est vrai pour tous les âges de 15 à 20 ans. Au niveau universitaire, la situation diffère quelque peu. Après avoir atteint un sommet en 1972-1973, la clientèle actuelle a retrouvé le niveau de 1969-1970: 1,6% de la clientèle universitaire québécoise (à temps complet). Cette évolution s'explique en partie par un choix encore assez restreint, en quantité, des options d'études à l'Université du Québec à Chicoutimi qui n'offre pas toute la panoplie habituelle de facultés et de départements que l'on retrouve dans les universités établies depuis longtemps déjà. Il faut cependant souligner la vocation particulière de l'Université du Québec à Chicoutimi qui oriente une partie de son enseignement et de sa recherche en fonction des problèmes du Moyen-Nord.

L'enseignement universitaire et collégial, dans la région, coiffe une structure scolaire bien implantée sur tout le territoire, aussi bien au Saguenay qu'au Lac-Saint-Jean. En 1974-1975, quatre grandes commissions scolaires régionales se partageaient la responsabilité de l'enseignement précollégial: celle du Saguenay (Chicoutimi) avec 12 753 élèves, celle de Lapointe (Jonquière) avec 10 920 élèves, celle du Lac-Saint-Jean (Alma) avec 7 588 élèves et enfin celle de Dolbeau où la commission scolaire régionale Louis-Hémon avait 8 019 jeunes sous sa responsabilité. Le collège du Saguenay – Lac-Saint-Jean, qui dispense un enseignement général et professionnel, est divisé en quatre campus: Jonquière, Chicoutimi, Alma et Saint-Félicien.

Toutefois, l'équipement socio-éducatif de la région n'est peut-être pas encore à la mesure ou à la même échelle que les organismes d'éducation. C'est le cas des bibliothèques, où le rapport entre le

Taux de scolarisation dans quelques régions du Québec

Âge	Est du Québec	Saguenay – Lac-Saint-Jean	Abitibi – Témiscamingue	Québec
15 ans	87,5%	95,1%	87,0%	90,9%
16 ans	82,5	87,3	78,9	80,4
17 ans	69,2	74,7	61,8	60,7
18 ans	47,2	47,0	33,4	23,6
19 ans	28,3	35,6	17,0	21,5
20 ans	17,5	24,7	10,7	12,4

Le CÉGEP de Jonquière.

Le pavillon central de l'Université du Québec.

Le poste CHUT-FM à Chicoutimi.

nombre de livres disponibles et la population desservie est très faible: 1,2 alors que la moyenne provinciale se situe à 1,3 (2,04 dans l'Abitibi – Témiscamingue). Le rapport entre les volumes prêtés et la population est aussi très bas: 2,5 contre 3,0 dans le Québec (4,77 en Abitibi – Témiscamingue). Mais pour avoir des chiffres plus significatifs, il faudrait sans doute tenir compte des bibliothèques assurément bien garnies des différentes institutions d'enseignement.

Les communications

La mise en place d'un vaste réseau de communications a complété la désenclavement de la région. La radio et la télévision assurent le contact avec le reste du pays. Deux principales stations de télévision française alimentent la région: CJPM-TV à Chicoutimi, affiliée au réseau TVA, et CKRS-TV à Jonquière, affiliée à Radio-Canada. Cette dernière station possède des relais à Port-Alfred, Chicoutimi, Roberval et Alma. Plusieurs stations de radio existent sur le territoire: Radio-Canada (CBJ) est installée à Chicoutimi et les stations de Roberval et Dolbeau lui sont affiliées; CJMT de Chicoutimi est affiliée au réseau Télémédia; d'autres stations indépendantes émettent à Jonquière, Alma et Bagotville; sur bande MF, il y a trois stations de langue française: CBJ-FM (Radio-Canada) et CHUT-FM à Chicoutimi et CHOC-FM à Jonquière.

Le projet de télévision communautaire Tévec de Normandin a porté des fruits dans la région. Depuis cette opération, les projets sans but lucratif se sont multipliés: CHUT-FM Chicoutimi (projet de radio régionale sans but lucratif et avec structures de participation démocratiques) fonctionne depuis un certain temps; CHOC-FM Jonquière (radio animée par les ressources humaines locales) pourrait être en ondes incessamment alors que le Centre de ressources éducatives de Jonquière n'est pas encore assuré d'avoir des opérations de TV. En outre, Télésag (projet de télévision éducative et communautaire par câble) fonctionne lui aussi depuis novembre 1975.

Bien desservie par la radio et la télévision, la région l'est moins par la presse écrite. Un seul quotidien issu du milieu couvre le secteur: Le Quotidien. Ce jounal véhicule d'ailleurs une pensée et un contenu régionalistes de bon aloi. Un Hebdomadaire, Le Progrès-Dimanche, a aussi une vocation régionale bien marquée.

Chapitre 8

Chibougamau ou la dernière frontière

EMPARONS-NOUS DU NORD
Dans une entrevue qu'il donnait récemment, Monsieur Scott (un industriel ayant pris part à la construction du chemin de fer Québec – Lac-Saint-Jean), développait l'idée que la construction d'un chemin de fer reliant Chibougamau d'abord, puis la Baie James à la région du Saguenay est une nécessité pour notre province, car, autrement, nos richesses minières feraient la fortune de Toronto qui a déjà eu la prévoyance de construire un chemin de fer la reliant à la Baie James. M. Scott prétend même que ce chemin de fer ferait dévier du côté du port de Chicoutimi une partie du trafic de grain passant par le nouveau chemin de fer de la Baie d'Hudson, étant donné que le détroit d'Hudson n'est pas longtemps navigable et que le grain rendu à la Baie d'Hudson pourrait bien être dirigé vers Chicoutimi pour l'expédition outre-mer.

d'apres un article d'Eugène L'Heureux dans Le Progrès du Saguenay du 28 janvier 1931.

Une période de découverte et de reconnaissance

Les premiers voyages au pays de Chibougamau remontent aux années 1660 alors que le gouverneur de la Nouvelle-France, Pierre de Voyer d'Argenson, avait envoyé vers la baie d'Hudson Michel Leneuf de la Vallière accompagné du jésuite Claude Dablon et de cinq soldats. Partis de Tadoussac le 1er juin 1661 par la route du Saguenay et du lac Saint-Jean, l'expédition suivit la rivière Ashuapmuchuan jusqu'à son point de confluence avec la rivière Chigoubiche qu'elle remonta jusqu'à sa source. Elle atteignit, après un court portage, le lac Ashuapmuchuan, point d'aboutissement de la rivière Nikabau. Malheureusement le récit de voyage du Père Dablon tel qu'adressé au Père Charles Lalemant, supérieur de la mission des jésuites en Nouvelle-France, se termine brusquement au lac Nikabau.

Le plus important de tous ces voyages d'alors fut celui du Père Charles Albanel à la baie d'Hudson en 1671-1672. Albanel avait été envoyé avec Paul Denys, sieur de Saint-Simon, commissaire chargé de prendre possession au nom du roi de tout le pays situé entre le Saint-Laurent et le détroit de Davis, y compris la baie d'Hudson, de faire rapport de tout ce qui serait découvert, d'établir le commerce des fourrures avec les Indiens et spécialement de reconnaitre s'il n'y avait pas moyen d'hiverner des navires dans cette région. Selon Jacques Rousseau, qui a étudié et parcouru abondamment ce pays, le Père Albanel ne serait pas passé par le secteur de Chibougamau au cours de son périple. Dans le récit de son voyage, le père n'en parle d'ailleurs pas. Mais il parle du lac Mistassini.

C'est en 1870 que fut effectuée la première exploration de la Commission géologique du Canada dans cette région. James Richardson avait reçu les instructions suivantes: «examiner la région inexplorée au nord-ouest du lac Saint-Jean, reconnaître sa conformation géologique, ainsi que les avantages qu'elle offre au point de vue culture». L'expédition emprunta la rivière Ashuapmuchuan pour se rendre au lac Chibougamau. Quelques années plus tard, le professeur John Galbraith attira l'attention sur la forte déviation de l'aiguille entre les lacs Wakonichi et Chibougamau. Par leurs rapports, Richardson et Galbraith suscitèrent un certain intérêt pour la région.

Après avoir lu attentivement le rapport de Richardson sur la géologie du secteur du lac Chibougamau, Peter

Les membres de l'expédition Obalski, en 1903 (Société historique du Saguenay).

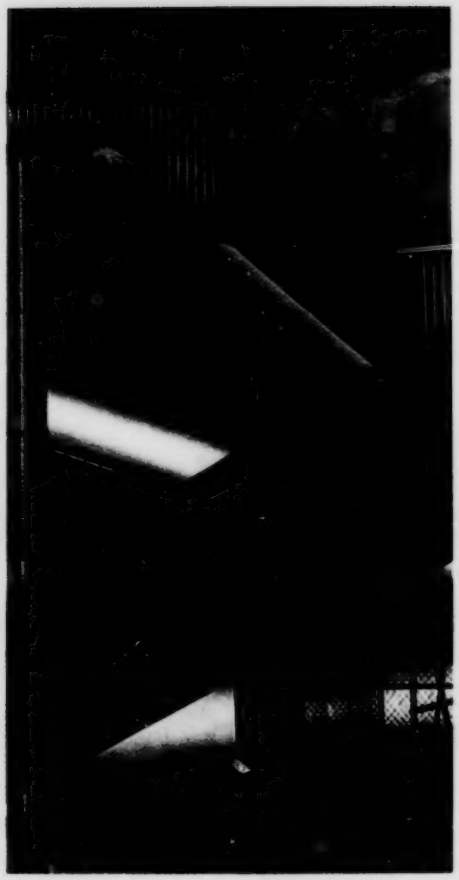
McKenzie, de la McKenzie Trading Company, entreprit un long et pénible voyage en canot vers ce coin du Québec. Une fois rendu à la Copper Mountain dont parlait Richardson dans son rapport, McKenzie recueillit des échantillons d'amiante, de magnétite, de pyrite et de quartz qu'il ramena à Montréal avant de s'adresser à Québec pour obtenir une licence de mineur. À l'automne de 1904, le premier ministre du Québec, Simon-Napoléon Parent, demanda à Joseph Obalski, inspecteur des mines de la province, de visiter cette nouvelle région et de faire rapport. À son retour, Obalski écrivit: «Je ne saurais

Chapais.

trop attirer votre attention sur ce nouveau district et les découvertes qui s'y sont faites, car je les considère comme appelées à jouer un rôle important dans l'avenir industriel de notre province». Les découvertes de McKenzie et les rapports encourageants d'Obalski allaient marquer le début d'une période de grande popularité pour la région de Chibougamau.

Quelques années plus tard toutefois, la Commission minière de Chibougamau, formée sur la recommandation du surintendant des mines du Québec, fit baisser cet enthousiasme. Elle parlait en effet, dans son rapport remis en 1912, de la région en des termes bien peu susceptibles de provoquer son développement rapide. Elle soulignait son éloignement, l'épaisseur de la mousse et de la tourbe, la rigueur du climat et la mauvaise qualité des sols. On conseillait même de cesser la prospection et d'abandonner l'idée de la construction d'un chemin de fer. Une longue période de silence et de calme suivit.

La découverte de nouveaux gisements de cuivre, abondants et d'assez bonne teneur, de meilleurs prix de vente et la construction d'une route entre Saint-Félicien et Chibougamau provoquèrent



Il s'est écoulé un demi-siècle entre la découverte des gisements et leur exploitation.

une reprise des activités minières, lesquelles s'intensifièrent davantage après l'arrivée du chemin de fer dans la région.

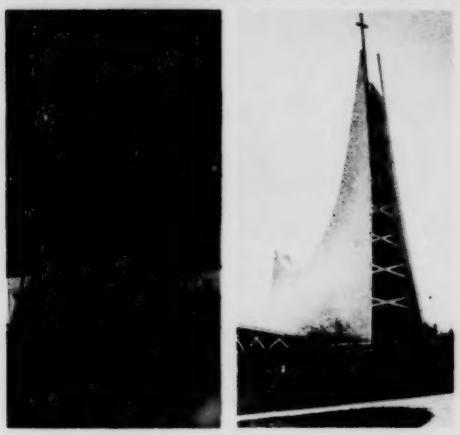
Une ville nouvelle

Le 4 juillet 1950, lors d'enchères à Saint-Félicien, le gouvernement provincial vendit le premier lot de 48 terrains de 17 mètres sur 37 (55 pieds sur 120) dans le futur village de Chibougamau. La vente rapporta au ministère des Mines la somme inattendue de $107 390. Des lots furent vendus à d'importantes compagnies comme la Shell Oil, la compagnie de la Baie d'Hudson et la Banque de commerce. La paroisse de Saint-Marcel de Chibougamau fut fondée. Encore une fois, l'homme avait reculé les frontières de l'écoumène. À l'été de 1952, le bourg naissant comptait une population de 75 personnes, sans parler de la population flottante propre à toute ville

Chibougamau, ville nouvelle.

Sans la mise en valeur soutenue des gisements miniers, Chibougamau et Chapais n'existeraient pas.

Deux éléments dominants du paysage.



minière à ses débuts. Quatre sociétés minières étaient alors à la veille de produire: Campbell Chibougamau Mines, Merrill Island Mining Corporation, Opemiska Copper Mines et Chibougamau Explorers.

Quelques années plus tard, en 1956, la population était de 1 262 personnes: des hommes surtout, jeunes pour la plupart, travaillant dans les mines. En 1961, la population avait déjà été multipliée par quatre pour atteindre 4 765. En 1966, les effectifs avaient doublé par rapport à ceux de 1961: ils atteignaient le nombre de 8 902. Mais entre 1966 et 1971, l'exploitation minière a connu des moments difficiles et la population n'a augmenté que de 9% seulement. Après la période de croissance, c'est maintenant la stabilité. Sans la mise en valeur soutenue des gisements miniers, Chibougamau n'existerait pas. Il suffit que le prix du cuivre sur le marché mondial varie pour que la population active de Chibougamau en soit affectée. On ressent aussi les contrecoups de l'évolution de la production mondiale.

C'est en 1903 que l'on a découvert les premiers gisements importants de cuivre, d'or et d'amiante. Ce n'est qu'un demi-siècle plus tard cependant que la première mine, celle d'Opemiska, commença à produire. Toutes les mines en exploitation dans la région sont localisées sur une importante bande cuprifère. La plupart produisent aussi d'appréciables quantités d'or et d'argent. En 1974, quatre grandes entreprises se partageaient les gisements de la région. Trois sont à Chibougamau: Campbell Chibougamau Mines Ltd (cuivre, or, argent), Icon Sullivan Joint Venture (cuivre) et les Mines Patino (Québec) Limitée (cuivre, or, argent).

Sans le chemin de fer, pas d'exploitation minière possible.

À Chapais, c'est la Falconbridge Copper Limited (Opemiska Division) qui exploite les gisements. Une quarantaine de kilomètres sépare Chapais de Chibougamau.

En 1973, les Mines Patino ont traité dans leurs usines un tonnage de minerai équivalant à 18% de leurs réserves connues alors. On comprend donc facilement que d'importants travaux de prospection soient constamment menés par ces compagnies, car les réserves connues actuellement ne sont pas suffisantes pour garantir une longue période de production. L'arrêt de ces exploitations entraînerait inéluctablement la fermeture de ces villes minières qui sont déjà très

L'homme a marqué la nature.

Les mines dans le secteur de Chibougamau en 1973

Compagnies	Réserves de minerai au 30 juin 1973	Tonnes traitées en 1973
Campbell Chibougamau	9 578 000 t.	1 187 000 t.
Falconbridge (Opemiska)	6 259 000 t.	1 063 000 t.
Patino Mines	5 342 000 t.	973 000 t.

Évolution de la population à Chibougamau – Chapais

	1961	1966	1971
Chapais	2 363	2 459	2 914
Chibougamau	4 765	8 902	9 701

affectées, à l'occasion, par des ralentissements de production ou des conflits de travail.

D'importants gisements de fer ont cependant été découverts au nord-est du lac Chibougamau, dans le secteur du lac Albanel. La mise en valeur de ces nouvelles richesses pourrait être liée au démarrage du projet Ferchibal que l'on connaît déjà.

75 ans après Obalski...

Habituellement, les centres miniers, surtout dans les secteurs isolés, atteignent vite leur maximum démographique, une fois les mines en marche. La croissance de la population s'arrête souvent brusquement dès le moment où les effectifs engagés dans les différentes opérations minières se stabilisent. Il n'y a qu'à jeter un coup d'oeil rapide sur l'évolution de la population dans les deux villes minières de Chibougamau et de Chapais pour s'en rendre compte.

La croissance des effectifs fut excessivement rapide entre 1961 et 1971. Depuis ce moment, toutefois, la population n'a guère augmenté. À Chibougamau, la population est jeune: 49,3% ont moins de 20 ans. Les personnes âgées de 65 ans et plus ne forment pas 1% des effectifs de la ville. L'homogénéité ethnique de cette population est remarquable: 91% des résidents sont d'origine française.

Au sein de cette population fort jeune, les hommes sont sensiblement plus nombreux que les femmes. C'est là d'ailleurs une des nombreuses caractéristiques des villes minières, tout comme la jeunesse relative de la population. À l'heure actuelle, on dénombre à Chibougamau une proportion de 109 hommes pour 100 femmes. Entre 25 et 34 ans toutefois, la proportion est de 188 p. 100 et elle atteint même 132 p. 100 entre 35 et 44 ans. Il est bien évident qu'une population aussi jeune et dynamique ne peut retenir en son sein tous ses nouveaux éléments. Ainsi, l'analyse de l'accroissement naturel nous révèle que 600 personnes environ ont dû quitter la région entre 1966 et 1971.

Plusieurs de ceux qui ont quitté récemment ont été forcés de le faire en raison principalement de la situation du cuivre sur le marché mondial. Plutôt que de se retrouver en chômage, d'autres ont préféré se diriger vers la baie James où ils ont trouvé de l'embauche. En période d'activité normale, environ 40% de la population active travaille dans les mines. D'où l'importance pour la ville et sa population de la recherche constante de nouveaux gisements pour alimenter une industrie dont l'avenir n'est jamais solidement assuré.

Conclusion

Un passé et un présent qui font croire en l'avenir

En moins de 150 ans, des hommes originaires du pays de Charlevoix et de la Côte-du-Sud ont bâti ce pays. Ils ont transformé une vaste clairière incrustée dans le rude Bouclier canadien en une région active et dynamique.

Leur action s'est appuyée sur l'exploitation et la mise en valeur de deux importantes richesses naturelles: la forêt et le sol. La forêt demeure toujours au coeur de la vie régionale par ses incidences économiques sur la vie des hommes. Quant à l'agriculture, des efforts sont en cours pour en faire une activité rentable. Mais il faudra de plus en plus s'astreindre à un zonage rigoureux des terres arables. Grâce à l'abondance de l'énergie hydraulique, des industries ont pu être créées qui ont donné de la vigueur à l'ensemble et conféré à la région la structure industrielle nécessaire à son développement.

Mais des activités économiques basées surtout sur les pâtes et papiers et l'aluminium, alliées à un isolement relatif de la région, ne sont pas sans causer quelques inquiétudes, d'autant plus que la place tenue par les activités tertiaires est fort importante. Une puissante industrie manufacturière pourrait alimenter et même exiger des services étendus. À l'heure actuelle, ces services existent bien mais le bassin de population auquel ils sont destinés est tellement restreint qu'ils s'avèrent parfois très dispendieux.

Comme la plupart des régions périphériques du Québec, le Saguenay – Lac-Saint-Jean perd chaque année des milliers d'habitants. Depuis 1966, la population n'a cessé de diminuer. Peut-être faudrait-il alors repenser la vocation véritable de la région ou tout au moins réfléchir sérieusement sur l'utilisation que l'on fait de ses ressources tant humaines que naturelles?

L'avenir du Saguenay – Lac-Saint-Jean doit s'intégrer dans une politique globale de développement de tout l'espace québécois. C'est dans cette perspective que l'on doit envisager la survie de la région. On parle de plus en plus d'une vocation touristique du Saguenay – Lac-Saint-Jean. On met de l'espoir dans le projet Ferchibal. On a découvert des gisements d'uranium dans le secteur de Girardville. Une nouvelle papeterie sera peut-être créée sur les bords du lac. Un certain espoir est donc permis. Mais dans tous ces cas, la région ne détient pas les pouvoirs de décision ni les moyens d'exécution.

Pour mettre sur pied une industrie touristique véritable, il faut compter sur une clientèle extérieure qui n'existe pas beaucoup actuellement. Pour mettre en valeur des gisements de fer ou d'uranium, pour exploiter davantage la forêt locale, il faut recourir à des capitaux étrangers. L'industrie des pâtes et papiers et celle de l'aluminium sont téléguidées de l'extérieur. Il faut le reconnaître et en tirer une leçon. En effet, la région ne pourra garder sa population que si sa structure industrielle est conçue en fonction du mieux-être et des intérêts de la population locale. Telle n'est pas la situation présente. C'est d'ailleurs le cas de la plupart des régions périphériques du Québec. Elles possèdent bien une certaine quantité de richesses appréciables, mais elles n'ont aucunement le pouvoir de les mettre en valeur elles-mêmes et de les exploiter dans leur intérêt.

Il semble bien que l'on ait atteint au Saguenay – Lac-Saint-Jean un équilibre entre la croissance démographique et la croissance économique. La région a touché un palier au-dessus duquel il serait difficile de s'élever. Les sombres prévisions démographiques de l'Office de planification et de développpement du Québec ne permettent pas un grand espoir. À moins, qu'à l'image de ceux qui sont venus avec la Société des Vingt-et-Un, ceux qui habitent la région et qui y travaillent puissent arriver à prendre en main leur destinée.

Le présent permet quand même de croire en l'avenir. Mais à condition que l'espoir s'accompagne d'une forte dose de réalisme. Il s'agit simplement de tracer des objectifs que l'on puisse atteindre. D'autres sont venus dans la région et ils y sont restés parce qu'ils y trouvent leur profit. Pourquoi alors le forestier de Saint-Augustin et le fermier de Saint-Prime ne pourraient-ils pas faire de même?

Bien peu de régions au Québec ont su développer un sentiment de fierté et d'appartenance aussi solide qu'au Saguenay – Lac-Saint-Jean. Partout l'on sent

cet attachement et cette identification du Saguenéen ou du Jeannois à son pays. Mais l'amour de la terre ne s'acquiert pas sans effort. Ceux qui ont défriché les terres, «harnaché» les cours d'eau, abattu les arbres et construit les barrages savent la valeur des gestes posés avec amour. Ceux qui ont travaillé pour construire cette région sont encore capables de lui redonner le dynamisme des débuts.

Riche de ses grands espaces, de ses forêts, de ses sols et de ses eaux, le Saguenay – Lac-Saint-Jean est riche aussi de sa jeunesse, d'une jeunesse qui souhaite se voir confier la réalisation d'un nouveau pays, celui du Moyen-Nord qui s'étend bien au-delà de la zone minière de Chibougamau et du territoire de Mistassini. Les ouvriers sont là! Les matériaux sont là! Il ne manque que les moyens et on les trouvera à compter du moment où certaines décisions seront prises.

Dans un pays où les moins de 20 ans forment encore 46% de la population, l'espoir est permis. La jeunesse est là, prête à bâtir, à redonner un second souffle à ce géant dont les forces vives sont gardées captives. Forgés aux rigueurs d'un pays exigeant, les hommes du Saguenay – Lac-Saint-Jean reflètent bien l'image de tous ces Québécois aux prises avec les obstacles rencontrés dans les régions périphériques. Dans ces contrées éloignées, les richesses naturelles sont souvent abondantes mais leur exploitation, leur transformation et leur gestion ainsi que les bénéfices tirés de ces mêmes richesses échappent aux gens du pays.

Au sein de la collectivité québécoise, le Saguenay – Lac-Saint-Jean joue un rôle important. Il le sera encore davantage quand on lui aura donné les moyens de s'épanouir plus complètement. C'est tout le Québec qui pourra alors en profiter.

Bibliographie sommaire

Angers, Lorenzo.
Chicoutimi, poste de traite, 1767-1856 Préf. de Félix-Antoine Savard. Montréal, Éditions Leméac, 1971. 123p.

Biays, Pierre.
Les marges de l'oekoumène dans l'est du Canada (partie orientale du Bouclier canadien et île de Terre-Neuve). Québec, Presses de l'Université Laval, 1964. 760p. (Travaux et documents du Centre d'études nordiques, 2)

Blanchard, Raoul.
L'Est du Canada français. Paris, Masson, 1935. Vol. II.

Bouchard, Louis-Marie.
Les villes du Saguenay; étude géographique. Montréal, Leméac et La Fondation de l'Université du Québec à Chicoutimi, 1973. 212 p.

Bouchard, Cécile Roland.
Le pinereau; l'art culinaire au Saguenay – Lac-St-Jean. Montréal, Leméac, 1971. 274p.

Buies, Arthur.
Le Saguenay et la vallée du Lac-Saint-Jean. Québec, A. Côté et Cie, 1880.

Couet, Jean-Marie.
Livre blanc pour la réalisation d'une industrie touristique au Saguenay –Lac-Saint-Jean Conseil régional de développement, 1971.

Dresser, J.A. et T.C. Denis.
«Région du Lac-Saint-Jean et du Saguenay» dans *La géologie du Québec.* Québec, 1945. Vol. II (pp. 227-267)

Gauthier, Majella.
L'utilisation du sol dans le bassin du lac Saint-Jean. Québec, Université Laval, 1975. (Thèse de maîtrise)

Pépin, Pierre-Yves.
Le royaume du Saguenay en 1968; recherche effectuée à la requête de la Direction générale du développement rural. Ottawa, Ministère de l'expansion économique régionale, 1969. 435 p.

Raymond, René.
Pédologie de la région de Chicoutimi. Québec, Ministère de l'agriculture et de la colonisation, 1971. 120p.

Raymond, Mailloux et Dubé.
Pédologie de la région du Lac Saint-Jean. Québec, 1965.

Touzin, Cécile.
La géographie des villages du lac Saint-Jean. Québec, Université Laval, 1970. 245p. (Thèse de licence)

Tremblay, Victor, Mgr
Histoire du Saguenay depuis les origines jusqu'à 1870. Éd. nouv. Chicoutimi, Librairie régionale, 1968. 465p. (Publications de la Société historique du Saguenay, 21)

On consultera aussi avec profit les publications suivantes:

Saguenayensia (revue de la Société historique du Saguenay)

Protée (revue du département des Sciences humaines de l'Université du Québec à Chicoutimi)

Les cahiers de géographie de Québec

La revue de géographie de Montréal.

ainsi que les documents publiés par

Le Conseil régional de développement

L'Office de planification et de développement du Québec

Le Bureau de la statistique du Québec

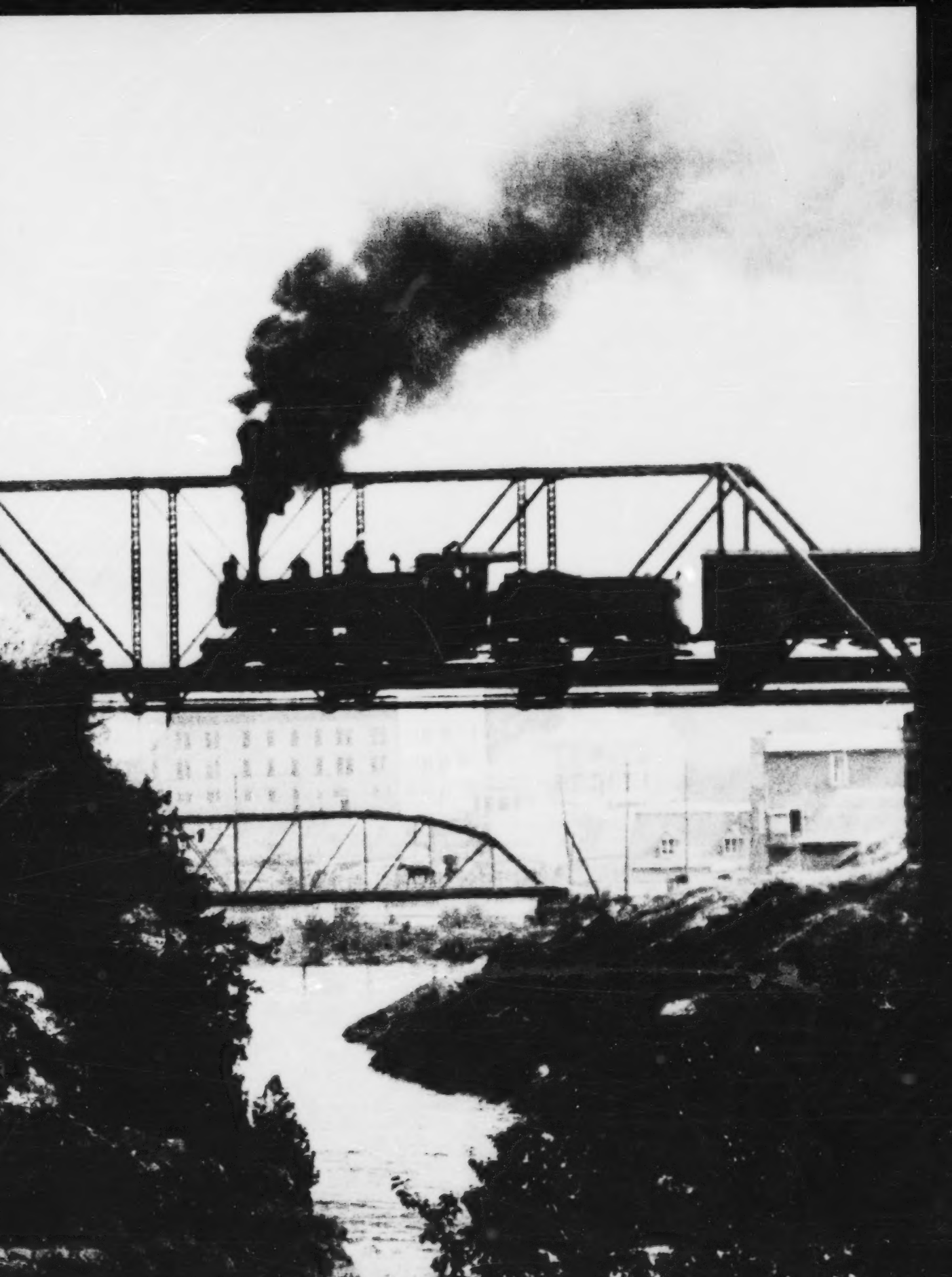
sans oublier les archives de la Société historique du Saguenay

Liste des tableaux

L'importance de la population et du territoire dans les dix régions administratives du Québec	23
Les températures moyennes au Saguenay – Lac-Saint-Jean comparées à celle de Montréal	32
Qualité agricole des sols au Lac-Saint-Jean	35
Centrales hydro-électriques dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean	38
Répartition de la population	43
La densité de la population dans les 10 régions administratives du Québec	44
Importance proportionnelle de la population du Saguenay – Lac-Saint-Jean au sein de la population québécoise de 1871 à 1971	45
Croissance de la population au Saguenay – Lac-Saint-Jean	45
Répartition de la population selon l'origine ethnique	48
Origine et langue de la population	49
Nombre d'hommes pour 100 femmes dans quelques paroisses rurales du Lac-Saint-Jean	51
Répartition de la population par groupes d'âge dans 9 régions administratives du Québec en 1971	52
Évolution de la population rurale et urbaine	52
Évolution du taux d'accroissement naturel dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean	54
Évolution du taux de natalité dans les deux secteurs de la région	55
La place de la forêt dans quelques régions du Québec	60
L'étendue du domaine agricole au Saguenay – Lac-Saint-Jean	62
Superficie moyenne des fermes au Québec en 1971	63
L'utilisation du sol dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean, étudiée en fonction d'une ferme moyenne	64
Évolution de la population dans les cités et villes du Haut-Saguenay	75
La population des villes au Saguenay – Lac-Saint-Jean	80
L'utilisation du sol dans quelques villes de la région	81
Population active par secteur d'activité économique dans neuf régions administratives du Québec	85
Les grands employeurs dans la région	86
Partage de l'industrie manufacturière dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean	87
Importance relative de divers modes d'hébergement dans certaines régions du Québec	102
Taux de scolarisation dans quelques régions du Québec	104
Les mines dans le secteur de Chibougamau en 1973	110
Évolution de la population à Chibougamau – Chapais	111

Deuxième partie

Petite encyclopédie du Saguenay – Lac-Saint-Jean



Agro-forestier
Le plan agro-forestier a pour objectif de revaloriser l'agriculture régionale. En réalité, c'est un plan d'aménagement intégré des ressources rurales de la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean qui reconnaît au départ l'interpénétration des secteurs agricole et forestier. Le plan propose des orientations précises pour l'agriculture régionale ainsi que des mesures qui faciliteront aux agriculteurs l'accès à ces nouvelles orientations. Le plan mise beaucoup sur le «zonage» des terres agricoles et forestières.

Albanel, le Père Charles
Pendant dix ans, de 1651 à 1661, ce missionnaire infatigable suivit les chasseurs indiens qui dépendaient de la mission de Tadoussac dans tous leurs déplacements. Le 22 août 1671, le Père Albanel et quelques compagnons quittèrent Tadoussac pour la baie d'Hudson en empruntant le Saguenay, le lac Saint-Jean et la rivière Ashuapmuchuan. Le village d'Albanel et le lac Albanel rappellent son souvenir.

Alcan
L'Aluminium du Canada Limitée est une filiale d'Alcan Aluminium Limitée. C'est l'un des plus gros producteurs d'aluminium au monde et aussi un important fabricant de produits chimiques industriels. La compagnie exploite des usines d'électrolyse au Québec et en Colombie-Britannique. Même la bauxite, matière première nécessaire à la fabrication de l'aluminium, est extraite par des filiales de l'Alcan dans les pays tropicaux. Son transport est aussi assuré par une compagnie maritime filiale. À Arvida, la compagnie possède l'un des plus vastes complexes d'aluminium au monde. Elle a choisi de s'installer dans la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean en raison des conditions favorables à l'établissement d'un réseau de centrales hydro-électriques, capables de fournir l'électricité dont on a besoin pour faire fonctionner les usines d'électrolyse. La capacité annuelle de l'usine d'Arvida est de 458 000 tonnes.

L'usine de l'ALCAN à Arvida.

Allard, Jean
L'un des pionniers de Jonquière, il en fut le premier maire, en 1865, au moment de son érection en municipalité rurale. Célèbre pour ses talents d'administrateur, il passait pour un excellent menuisier. Il fut choisi pour réparer, avec son

Jean Allard. (Société historique du Saguenay)

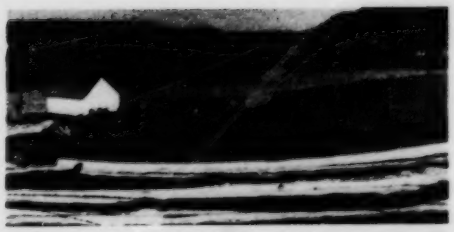
couteau de poche, l'autel et le tabernacle de la chapelle. Lauréat du mérite agricole, le carnaval-souvenir de Chicoutimi de 1970 le cita en exemple en raison de son courage et de sa détermination comme cultivateur.

Alma
La ville d'Alma tire son nom de l'île d'Alma sur laquelle elle est construite, entre deux émissaires du lac Saint-Jean, la Grande et la Petite Décharge. En 1857, on a commencé la construction d'une glissoire pour faire passer le bois flotté du lac vers le Saguenay afin d'éviter les rapides du Carcajou. La construction de cette glissoire avait été confiée à Damase Boulanger considéré aujourd'hui comme

La petite décharge, à Alma.

le fondateur d'Alma. La prospérité d'Alma ne s'est jamais démentie, non plus que son dynamisme, surtout depuis sa fusion avec les municipalités voisines de Naudville, Riverbend et Isle-Maligne en 1962. Elle compte aujourd'hui environ 25 000 habitants et fait figure de métropole du Lac-Saint-Jean dont elle est sans conteste le centre culturel et économique. Depuis quelques années, la ville se développe suivant un plan dirigé d'urbanisme. Alma possède aussi une fonction industrielle d'importance. On y trouve une centrale hydro-électrique, une papeterie (Price) et une aluminerie (Alcan).

Anse-Saint-Jean
C'est à l'Anse-Saint-Jean que les membres de la Société des Vingt-et-Un sont arrivés en 1838. Ancienne mission indienne, l'Anse-Saint-Jean est devenu



L'Anse-Saint-Jean.

l'un des plus pittoresques villages de tout le Saguenay. Il fait bon y flâner sur le quai. On y trouve encore un joli pont couvert, au centre du village, qui enjambe la rivière Saint-Jean, l'une des belles rivières à saumon au Québec. La population de l'Anse-Saint-Jean est d'environ 1 500 âmes.

Artisans, Festival des
Il se tient à Sainte-Rose-du-Nord, entre la montagne et la mer, en juillet et août. Manifestation culturelle d'une indéniable qualité, le festival n'est pas une foire où des exposants de seconde zone cherchent à placer leur production. Loin de là. Il s'agit en réalité d'un atelier-rencontre entre les artisans du lieu et les visiteurs. Les artisans qui travaillent à Sainte-Rose-du-Nord durant l'été sont pétris dans la même nature que le village

Un artisan au travail.

lui-même, c'est-à-dire dans la force et l'harmonie.

Arvida
La ville de l'aluminium est née vers 1925. Son nom a été formé en empruntant les premières syllabes du nom du fondateur de l'industrie de l'aluminium: ARthur VIning DAvis. Ville champignon qui fut pendant un certain temps une ville de compagnie, Arvida présenta dès sa fondation un plan d'urbanisme suivi encore aujourd'hui dans ses grandes lignes. Sur le plateau, entre Jonquière et Chicoutimi, on a construit la plus vaste aluminerie en Amérique. Les 3 000 cuves de l'usine peuvent produire jusqu'à trois

Arvida.

millions de livres d'aluminium par jour. Avec Jonquière et Kénogami, Arvida fait maintenant partie de la nouvelle «grande ville» de Jonquière. En 1971, 18 500 personnes habitaient Arvida. Le recensement de 1976 a dû en dénombrer quelques milliers de plus.

Ashuapmuchuan
De ce nom, il y a le lac et la rivière. On dit aussi Chamouchouane. Mais c'est avant tout la rivière qui nous intéresse. Elle prend sa source à la hauteur des terres entre le bassin de la Baie d'Hudson et celui du Saint-Laurent. Entre sa source et le lac Saint-Jean où elle termine sa course, la rivière coule dans une direction nord-ouest sud-est sur une longueur de 264 kilomètres (165 milles). Cette rivière, dont le nom d'origine indienne signifie «où l'on attend le caribou,» a longtemps servi de voie de passage vers le lac Mis-

La rivière Ashuapmuchuan, à Saint-Félicien.

tassini et la région de la Baie d'Hudson. C'est à son embouchure que s'élève la ville de Saint-Félicien, avec son célèbre jardin zoologique (sur une île de la rivière). C'est encore sur la rive gauche de la rivière Ashuapmuchuan que la compagnie Donahue a choisi de construire son usine papetière.

B

Bégin, Mgr Louis-Nazaire
En succédant à Monseigneur Dominique Racine le 28 octobre 1888, Louis-Nazaire Bégin devenait le deuxième évêque de Chicoutimi. Doué d'une intelligence supérieure, il fut l'un des plus éminents professeurs du séminaire de Québec. Quand il fut choisi pour succéder à Monseigneur Racine, il était principal de l'école normale Laval. Il n'occupa que quatre ans le siège épiscopal de Chicoutimi. Une autre grande mission l'attendait: celle de diriger les destinées de l'archevêché de Québec. Il fut créé cardinal en 1914.

Mgr Bégin (Société historique du Saguenay)

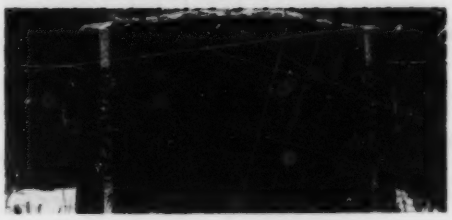
Beignets aux bleuets
1 pinte de bleuets frais,
¾ de tasse de sucre,
2 tasses d'eau,
2 tasses de farine à tout usage,
2 c. à thé de poudre à pâte,
½ c. à thé de sel,
2 c. à table de sucre,
2 oeufs,
½ tasse de lait,
Placer les bleuets, le sucre et l'eau dans une marmite profonde, monter au point d'ébullition lentement, faire bouillir quelques minutes. Tamiser les ingrédients secs, creuser le centre, ajouter le lait et l'oeuf battu, bien mêler. Ajouter la pâte par cuillerée à table dans la sauce aux bleuets bouillante. Couvrir et cuire environ 10 minutes. Servir chaud (6 portions).

Biennale de la francophonie
La première Biennale de la francophonie canadienne organisée par l'Association Canadienne d'Éducation de Langue Française (ACELF) a été tenue au Saguenay en août 1975. On souhaitait «tracer le portrait de la francophonie canadienne et mettre en lumière ses points forts de façon à pouvoir agir sur les points faibles». *(Le Quotidien)*. À cette occasion, l'ACELF s'est proclamée «le promoteur du fait français en Amérique du Nord». Les gouvernements de Québec et d'Ottawa ont participé à ces assises.

Bouchard, Éva
Au cimetière de Péribonka reposent les restes d'Éva Bouchard, morte le 23 décembre 1949 et «Maria Chapdelaine» malgré elle. Née à Saint-Prime en 1885 de parents qui avaient été les pionniers de Roberval, Éva Bouchard vint demeurer avec son père sur un lot de colonisation à Péribonka, après avoir étudié un certain temps chez les Ursulines. C'est cette rude vie de colon, devenue le partage de la famille d'Adolphe Bouchard, qui frappa Louis Hémon, engagé comme garçon de ferme chez la soeur d'Éva. Partie enseigner à Lac-Bouchette, elle entra en religion chez les Soeurs Blanches d'Afrique mais n'y demeura pas. La rumeur qui fit d'elle l'inspiratrice de Louis Hémon la suivait déjà. Elle dut reconnaître que le roman

Éva Bouchard. (Société historique du Saguenay)

Sa maison natale. (Société historique du Saguenay)



Au cimetière de Péribonka.

contenait certains épisodes de sa vie passée avec sa famille et que les personnages décrits offraient quelques ressemblances avec les personnages réels, entre autres elle-même et sa soeur. Elle passa quatre belles années comme secrétaire de l'abbé Elzéar Delamarre, fondateur du sanctuaire de Lac-Bouchette où elle dut se résigner à jouer le rôle de Maria Chapdelaine que les pèlerins entêtés s'attendaient à lui voir tenir.

C

Cantaloup aux bleuets
Couper un cantaloup en deux, l'évider et arroser l'intérieur avec du jus de citron,

puis remplir la cavité de bleuets frais. On arrosera ensuite de sirop d'érable. Il est conseillé de servir frais.

Carnaval-Souvenir de Chicoutimi
On l'appelle aussi le «Carnaval du bout du monde». Il dure une semaine et atteint son paroxysme au cours de la fin de semaine précédant le Mardi gras. Une semaine de réjouissances populaires, de joyeuses célébrations et de souvenirs d'autrefois redevenus vivants! Si vous passez par Chicoutimi en ces temps joyeux vous y rencontrerez quelques personnages que vous n'aurez pas vus depuis fort longtemps: les portageurs, les grosses madames, les encanteurs publics, les bûcherons, les anciens paysans et toute la parenté. C'est à Robert Quenneville que l'on doit cette heureuse idée du Carnaval-Souvenir.

Dans le temps du Carnaval...

Caron, Alain
Athlète natif de Dolbeau qui a évolué plus de 15 ans dans le hockey professionnel. Remarquable par la puissance de son lancer et son jeu régulier, Caron a oeuvré surtout dans la Ligue américaine et dans l'Association mondiale de hockey. Avec les Nordiques de Québec, il a effrayé plus d'un gardien de buts avec son tir dévastateur.

Alain Caron.

Carquois, Pierre
La famille de Pierre Carquois habitait la pointe des Sauvages, sur la rive est du lac des Commissaires. Pierre servait de guide aux Américains qui avaient un «club» dans les environs et faisait aussi fonction de gardien de ce club. Il était prévenu par le curé Bilodeau de la venue prochaine des Américains sur leur club. Sa famille fut l'une des dernières à quitter cet établissement de la pointe des Sauvages. Ils finirent leur vie à la réserve montagnaise de Pointe-Bleue. L'un des principaux membres du club de chasse et pêche dont Carquois était le guide et le gardien était nul autre que le consul des États-Unis à Québec.

Chaîne coopérative du Saguenay
Véritable centrale coopérative agricole et forestière, la C.C.S. offre à toute la région un vaste éventail de services allant de la meunerie à l'abattoir en passant par tous les services touchant aussi bien la machinerie agricole que la production laitière. La chaîne coopérative du Saguenay existe depuis maintenant un peu plus de 25 ans.

Siège social de la C.C.S., à Saint-Bruno.

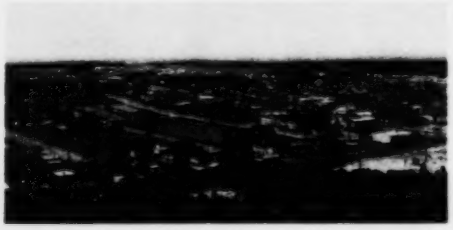
Chamane
Chez les Amérindiens, sorcier, guérisseur magicien, ayant la faculté de passer du monde des hommes à celui des esprits. Il utilisait la «tente tremblante» (wabano) pour cette fin. Parfois, il s'opposa à la foi des missionnaires.

Champlain, mer de
Les géologues Laverdière et Morin la définissent ainsi: «Sous le poids de l'énorme calotte de glace qui la recouvrit aux débuts du Pléistocène, la partie nord de notre continent s'enfonça, comme un navire trop chargé. Une fois la glace disparue, avant que le jeu toujours lent de l'isostasie eût rétabli l'équilibre, de vastes portions se trouvèrent abaissées au-dessous du niveau de la mer et envahies par les eaux qui talonnaient le glacier en retraite. Toute la vallée du Saint-Laurent et le cours inférieur de ses tributaires furent transformés en une vaste mer intérieure qui s'avançait jusqu'au lac Champlain, d'où son nom. Les riches terres arables du Québec, dont celles d'une partie du lac Saint-Jean, ont été mises en place au fond de la mer de Champlain».

Chants d'église
«Y a-t-il rien de plus beau que la messe de Minuit à Saint-Coeur-de-Marie, avec Yvonne Boily à l'harmonium et Pacifique Simard qui chante le latin si bellement!» (Louis Hémon)

Chapais
Connu d'abord sous le nom d'*Opémiska*, du nom de la compagnie qui y exploitait un gisement de cuivre découvert en 1929, le village est devenu *Chapais* en 1955. Cité minière et forestière qui doit son essor à la construction de la route reliant l'Abitibi au Lac-Saint-Jean, Chapais compte actuellement une population

Chapais.



d'environ 3 000 âmes. Une trentaine de milles (45 kilomètres) sépare Chapais de Chibougamau. Pourquoi ce nom? Pour rappeler le souvenir de Thomas Chapais, homme politique et historien.

Chibougamau
Il a fallu que plusieurs explorateurs et prospecteurs fassent la preuve de la grande richesse minérale de la région avant que la ville prenne naissance. Mais déjà en 1651 le Père Albanel, dans ses écrits, faisait allusion à ce secteur du Nord du Québec. Sur le site de l'actuelle ville, les premiers lots furent vendus le 4 juillet 1950 et en juin 1956 la population, de la ville n'était que de 1 262 personnes, alors qu'elle dépasse actuellement les 10 000. Pendant longtemps, Chibouga-

Chibougamau.

mau fut une étape sur la route de la baie d'Hudson. Aujourd'hui encore elle est au coeur d'une très riche région de chasse et de pêche. Par ailleurs la ville offre à ses citoyens tous les équipements et services nécessaires à une bonne qualité de vie. Chibougamau, qui signifie *lieu de rencontre* dans la langue des Montagnais, demeure l'un des grands carrefours du Nord québécois. Même si l'industrie minière y a connu certains revers au cours des dernières années, les espoirs sont encore grands.

Chicoutimi
C'est la ville charnière et la métropole du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Longtemps l'un des postes de traite les plus importants du Domaine du Roi, la population de la cité de Chicoutimi est d'environ 35 000 habitants alors que le grand total de la conurbation du Haut-Saguenay doit être d'environ 137 000. On considère que le Métis Peter McLeod fut, en 1842, le véritable fondateur de cette ville dont le nom signifie «jusqu'où c'est profond» dans la langue des Montagnais. Quelques dates importantes jalonnent l'histoire de cette grande métropole: 1842, construction du moulin de Peter McLeod; 1855, désignation de Chicoutimi comme chef-lieu; 1878, Chicoutimi devient le siège de l'évêché; 1898, construction d'une usine de pâte mécanique; 1930, érection en cité; 1973, création d'un campus de l'Université du Québec; 1976, regroupement en une seule agglomération des villes de Chicoutimi-Nord, de Rivière-du-Moulin et de Chicoutimi.

Chicoutimi.

Chomina
Indien montagnais de la région de Tadoussac dont le nom apparaît dès le début des relations entre les Récollets et les Montagnais. Champlain le qualifie de «très bon sauvage» et raconte même qu'à l'occasion des durs hivernements de Québec, il fut «celui qui nous assista».

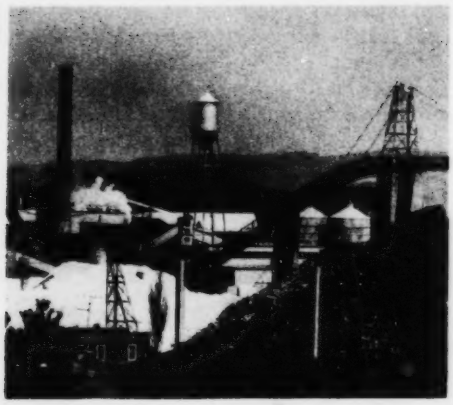
Couple montagnais d'après un dessin de David Pelletier sur la carte de la Nouvelle-France par Samuel de Champlain, 1612. (Société historique du Saguenay)

Le témoignage de Champlain qui le cite comme «vrai et fidèle ami des Français» montre en quelle estime il le tenait.

Conseil régional de développement
Le C.R.D. se préoccupe du développement économique et social de la région. Ses grandes priorités portent actuellement sur le développement du Moyen-Nord, l'autoroute Alma-La Baie, la papeterie de Saint-Félicien, la revalorisation de l'agriculture, le développement touristique, la voirie nationale, le projet de parc national, la main-d'oeuvre, le schéma d'aménagement du territoire, l'environnement et l'unité régionale. Le C.R.D. veut être à la fois une bougie d'allumage et un catalyseur. Son secrétariat loge rue Melançon, à Jonquière.

Consol
C'est ainsi qu'on appelle dans la région la Consolidated-Bathurst Limitée, compagnie papetière installée à Port-Alfred depuis 1910. Elle y joue un rôle socio-économique important, employant à son usine plus de 800 personnes et fournissant en taxes municipales et scolaires presque la moitié des revenus de la ville. Elle produit surtout du papier journal et ses plus gros clients sont aux États-Unis.

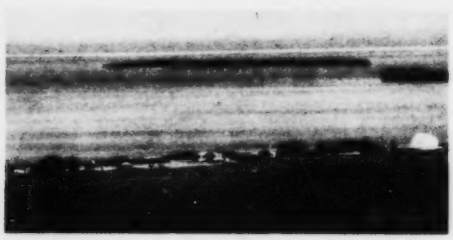
L'usine de la Consol à la Baie.



La compagnie profite des facilités portuaires de Port-Alfred, bien situé au fond de la baie des Ha! Ha!

Couleuvres, Île aux
Entre Roberval et la Pointe-Chambord, à quelques milles au large de la côte, émerge l'île aux Couleuvres. Cette île a donné naissance à une légende qui veut que dans l'idée des Montagnais le diable revête l'aspect d'une couleuvre. Tout cela est lié au péché originel et à l'absence de serpents dans la région du Saguenay. Les missionnaires ont remplacé les serpents par des couleuvres... Et un jour, le missionnaire de service débarrassa les Montagnais des couleuvres en les expédiant sur cette île. On raconte que le premier Indien qui a trouvé des couleuvres sur l'île en est resté profondément marqué. On dit aussi que les Montagnais ne vont pas sur l'île maudite. Cela reste à vérifier.

L'île aux Couleuvres.



Crespieul, François de
Ce Jésuite a passé la majeure partie de sa vie de missionnaire au Saguenay, soit de 1671 à 1702. Mort dans les derniers jours de décembre 1702, cet infatigable homme de Dieu baptisa plus de 450 Indiens et Blancs. Quelques mois avant sa mort, il avait regagné Québec afin de se dépenser auprès des victimes d'une épidémie de «grande picote.»

Croustade aux Bleuets
Dans un plat beurré allant au four déposer 4 à 5 tasses de bleuets et saupoudrer d'une demi-tasse de sucre. Préparer un mélange avec une demi-tasse de beurre, une demi-tasse de farine et trois quarts de tasse de cassonade. Étendre le mélange sur les bleuets et cuire au four durant une demi-heure environ. Cette croustade se sert chaude ou froide accompagnée de crème glacée.

D

Décharge, La Grande et la Petite
À l'extrémité est du lac Saint-Jean, c'est par la Grande et la Petite Décharge que le lac communique avec le Saguenay.

DeLamarre, Abbé Elzéar
Le fondateur du pèlerinage de Lac-Bouchette est né à Montmorency, le 8 septembre 1854. Ordonné prêtre en 1883 à Hébertville, où sa famille habitait depuis quelques années, il achète plus tard d'un nommé Plourde un morceau de terre sur les bords du lac Ouiatchouan. Sensible aux besoins des siens, il fonde un orphelinat puis l'Oeuvre du pain de

L'abbé Elzéar DeLamarre. (Société historique du Saguenay)

Saint-Antoine avant d'ériger sur les bords du lac un ermitage rudimentaire. Le premier pèlerinage arriva à Lac-Bouchette en 1915, dix ans avant le décès subit de l'abbé DeLamarre en avril 1925.

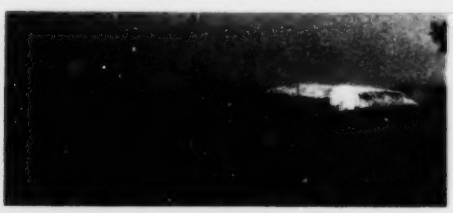
Delamarre, Victor
Celui qui devait devenir l'un des hommes les plus forts du pays est né à Hébertville le 24 septembre 1888. On rapporte qu'un jour, même s'il ne mesurait que cinq pieds et six pouces, Victor Delamarre grimpa dans un poteau portant un cheval de 1 500 livres sur son dos. Ses amis du petit village de Saint-François-de-Sales ne l'ont jamais oublié! Il disait à ceux qui voulaient l'entendre que sa force lui venait de Dieu, son seul maître. Les exploits de cet Hercule jeannois sont innombrables et confinent presque à la légende. Il quitta la ferme paternelle de Lac-Bouchette pour entreprendre une carrière de lutteur qu'il abandonna rapidement par respect envers lui-même et pour ne pas devenir un «bouffon». Il succomba à la maladie le 14 mars 1955 à l'âge de 67 ans. Victor Delamarre a été admis au Temple de la Renommée et un centre sportif de Québec porte son nom.

Victor Delamarre. (Société historique du Saguenay)

De Quen, le Père Jean
Missionnaire qui découvrit le lac Saint-Jean le 16 juillet 1647. Il le traversa de l'embouchure de la Belle Rivière jusqu'à celle de la Métabetchouan, ouvrant ainsi aux Blancs les territoires de la nation indienne du Porc-Épic. Il inaugura les missions du lac Saint-Jean, revint en 1650 et célébra la première messe à l'embouchure de la Belle Rivière, le 21 mai 1652, pour fonder ensuite la mission de l'Ange-Gardien sur la rive nord du fleuve. Un monument aux lignes sobres rappelle le souvenir du Père De Quen, le long de la route nationale, à deux pas de l'embouchure de la rivière Métabetchouan où il a mis pied la première fois il y a plus de trois siècles.

Le monument au père De Quen, à Desbiens.

Desbiens
Ce petit centre industriel, à l'embouchure de la rivière Métabetchouan, a une population de 1 800 personnes. Un monument érigé à la mémoire du Père Jean de Quen sur une pointe près du village rappelle le souvenir du découvreur du lac qui mit pied à terre sur le site actuel de Desbiens en 1647. C'est ici, en 1676, que fut établi le premier poste de traite avec les Indiens. La majeure partie de la population active trouve de l'embauche à l'usine de la St. Raymond Paper, qui a connu de nombreux déboires au cours des dernières années. On ne peut passer à Desbiens sans faire une courte excursion à cette caverne si joliment nommée «Trou de la Fée». Sur les bords du lac, on



L'usine de la Saint-Raymond Paper, à Desbiens.

voit encore les traces d'un glissement de terrain survenu à la fin de 1964.

Descente-des-femmes
C'est l'ancien nom de Sainte-Rose-du-Nord. Des femmes, des Indiennes, attendaient sur les hauteurs dominant l'Anse-du-Milieu que leurs hommes reviennent de la pêche. Elles allaient à leur rencontre en se laissant simplement glisser le long d'une pente douce plutôt que d'utiliser des sentiers tortueux et pierreux.

Drapeau saguenéen, Le
Le Royaume du Saguenay a son drapeau, qui le représente par les quatre principaux éléments de sa richesse.

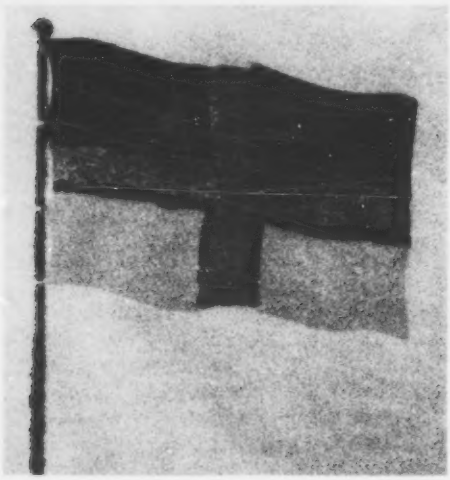
Sa *VASTE FORÊT*, pourvoyeuse d'activité économique, est représentée par le vert feuille, placé au sommet pour marquer son ancienneté.

Son riche *DOMAINE AGRICOLE*, qui l'a fait appeler «le grenier de la province», est symbolisé par le jaune doré, au bas, comme le sol qui porte et produit vie.

Son *INDUSTRIE*, de grande envergure, et son *COMMERCE*, merveilleusement organisé, sont figurés par le gris argent, croisant sur l'ensemble pour signifier leur rôle d'exploitation et de distribution.

Sa *POPULATION*, active et vigoureuse, croyante et généreuse, est symbolisée par le rouge vif, disposé comme couleur de liaison pour exprimer son rôle, qui est de mettre en valeur les autres éléments.

Le drapeau saguenéen.



E

Ermitage Saint-Antoine de Lac-Bouchette
C'est l'abbé Elzéar DeLamarre qui fit construire en 1907 cet ermitage dédié à Saint-Antoine-de-Padoue, pour y passer la belle saison, en solitaire, après avoir obtenu du ministère des Terres et Forêts deux lots sur la rive ouest du lac Ouiatchouan. Il n'en reste aujourd'hui que la petite chapelle où reposent ses restes. Cet ermite avait découvert une grotte naturelle où il eut la vision d'une Vierge semblable à celle de Lourdes. Rapidement, les paroissiens de Lac-Bouchette commencèrent à y venir en pèlerinage. On y vint aussi de l'extérieur dès 1915. Finalement, ce lieu prédestiné devait devenir l'un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés au Québec.

L'ermitage de Lac-Bouchette.

F

Faille
On peut comparer une faille à une cassure, avec déplacement des terrains adjacents l'un par rapport à l'autre. Habituellement, l'une des deux «lèvres» est abaissée et l'autre soulevée. La cassure se fait suivant une ligne de faille. On peut mesurer l'ampleur du déplacement ou du rejet. L'escarpement bien visible dans le paysage qui va d'Hébertville à Saint-Félicien correspond à un abrupt de faille et marque la limite entre les basses et les hautes terres. Le lac Saint-Jean a trouvé sa place entre deux

La ligne de faille, à Val-Jalbert.

failles longitudinales, l'une au sud et l'autre au nord, visible elle aussi dans le paysage.

Ferchibal
Ferchibal: Fer-Chibougamau-Albanel. Le projet de ce nom vise l'exploitation de gisements de fer au lac Albanel et dans la région de Chibougamau. On envisage aussi, découlant de ce projet, la construction d'une voie ferrée qui acheminerait le minerai vers le secteur de La Baie afin de profiter des installations portuaires de Port-Alfred pour l'exportation. On pourrait également y construire une usine de bouletage. Le Conseil régional de développement a fait de ce projet l'une de ses grandes priorités.

Festival
Événement le plus souvent annuel, source de réjouissances communautaires intenses. Il y a plus d'un festival: Chicoutimi (Carnaval-souvenir), Albanel (festival de la gourgane); Saint-Ambroise (festival de la pomme de terre); Dolbeau (festival Western), Saint-Félicien (festival de la ouananiche). La plupart sont liés étroitement à une caractéristique ou un produit local. Un des plus célèbres demeure le festival du bleuet tenu à la mi-août à Mistassini.

Le festival du bleuet, à Mistassini.

Fête du Saguenay
Chaque pays a sa fête. Fête de la Saint-Jean-Baptiste ou fête du Canada. Au Saguenay, le 11 juin, c'est la fête de la région et le jour du drapeau.

Fermes-normes
Il existe un réseau d'une vingtaine de fermes-normes au Saguenay – Lac-Saint-Jean. Elles ont pour but de tenter des expériences en différents domaines et de faire connaître de nouvelles méthodes de culture. Les informations pertinentes à l'agriculture qu'on y amasse servent aux exploitants de l'ensemble de la région qui sont sensibles aux nouvelles techniques et souvent même aux nouvelles productions. Ces fermes-normes qu'on peut assimiler à des fermes pilotes s'échelonnent sur un vaste territoire approprié à ces expériences. Les fermes sont sélectionnées en fonction de leur situation et de leur spécialisation afin de fournir un bon échantillonnage à tous les agriculteurs. Elles sont ouvertes à tous et travaillent en très étroite collaboration avec les agronomes.

Feu de 1870, Le grand
1870 fut une année noire dans l'histoire du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Après un printemps particulièrement sec et hâtif, c'est le 18 mai, semble-t-il, que le sinistre éclata. De grands vents d'ouest transformèrent des feux d'abattis en un immense brasier. Après l'incendie, l'enquêteur du gouvernement provincial écrivit que «la partie du pays détruite était immense, de la rivière Mistassini jusqu'à la baie des Ha! Ha!, soit une distance de plus de 35 lieues». Plus de 550 familles furent ruinées, et la seule valeur des propriétés détruites dépassait le demi-million de dollars. Le développement de toute la région allait en être affecté.

«Un incident de l'incendie au Saguenay», illustration parue le 30 juin 1870, dans L'Opinion Publique. (Société historique du Saguenay)

Fèves au lard au lièvre
Faire tremper une pinte de fèves dans l'eau froide pendant la nuit. Les faire cuire à demi. Couper les lièvres en morceaux et les faire saisir dans la graisse. Placer alternativement dans un pot de grès une couche de fèves, une couche de lièvre avec lard salé et oignons, une autre couche de fèves, ainsi de suite. Couvrir d'eau à égalité après avoir ajouté moutarde et mélasse. Laisser cuire de 6 à 7 heures.

Fjord
C'est une vallée d'origine glaciaire dont le fond est au-dessous du niveau de la mer. C'est le cas du Saguenay qui est très profond à l'intérieur mais qui est presque barré par un seuil rocheux à son embouchure dans le Saint-Laurent.

Le fjord du Saguenay.

Fondateurs de Chicoutimi
Ce sont les 23 hommes de la première équipe de Peter McLeod: Marcellin Tremblay, Joseph Dallaire, Pierre Desbiens, David Laberge, Alexandre Gagné, François Renald, Michel Tremblay, Pierre Therrien, Ambroise Gagnon, Thomas Harvey, Étienne Dallaire, Octave Grenon, Patris Côté, Guillaume Savard, David Bouliane, Abraham Gagnon, Joseph McNicoll, Joseph Desbiens, Magloire Gagnon, André Couturier, Michel Bouchard, William Connely (d'après Monseigneur Victor Tremblay).

G

Gagnon, Johnny
Les plus de quarante ans se souviennent peut-être de lui. Les plus de cinquante assurément. Il a porté les couleurs des Canadiens de Montréal dans la Ligue Nationale de Hockey. On le surnommait le «chat noir» de Chicoutimi.

Johnny Gagnon.

Gourgane, Festival de la
L'un des derniers nés dans la gamme des festivals de la région. Il se déroule au mois d'août dans le village d'Albanel et offre au visiteur tout un programme de réjouissances, depuis le concours de souque-à-la-corde jusqu'au couronnement de la reine du festival. Quatre jours où l'on s'amuse ferme, tout en dégustant, sous une forme ou une autre, la production locale.

Grand-Brûlé
La colonie du Grand-Brûlé a été ouverte à la fin de 1845. Les premiers colons établis sur ces terres en arrière de Chicoutimi venaient du secteur de la Baie et aussi de Chicoutimi. Aux colons issus du Saguenay, sous la conduite du Père Honorat, l'ouverture du Grand-Brûlé apparaissait comme un nouveau type de colonisation véritable, libre de toute entrave. On pourrait vraiment faire de la terre sans être obligé de se livrer au commerce du bois. On projetait même de construire rapidement un moulin à farine. Pour le Père Honorat, la création de la colonie du Grand-Brûlé était avant tout œuvre d'apostolat.

H

Haut-Saguenay
Secteur le plus dynamique de la région, il englobe trois éléments importants: La Baie (Port-Alfred – Bagotville), Chicoutimi et Jonquière – Arvida – Kénogami. La population totale y est d'environ 135 000 habitants. Le Haut-Saguenay regroupe la moitié, ou à peu près, de la population de la région. C'est le coeur du Saguenay – Lac-Saint-Jean. Industries, commerces, institutions d'enseignement, services divers, tout y est... ou presque. C'est le grand pôle de croissance de la région.

Hébertville
Situé sur la rivière des Aulnets, le premier village fondé dans le Haut-Saguenay rappelle le souvenir de l'abbé

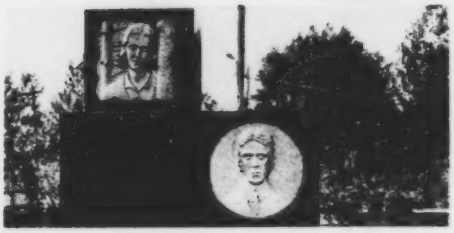
Le monument au curé Hébert.

Le village d'Hébertville.

Nicolas-de-Tolentin Hébert qui avec des colons venus des comtés de l'Islet et de Kamouraska a ouvert ce coin de la région à l'agriculture. En somme, c'est la création de cette paroisse qui a ouvert définitivement la route du lac Saint-Jean. Hébertville demeure l'une des plus belles paroisses agricoles de toute la région, et sa population totale dépasse le chiffre de 2 500.

Hémon, Louis
Peut-on parler de la région, plus particulièrement du Lac-Saint-Jean, sans évoquer le nom et le souvenir de Louis Hémon. Le créateur de Maria Chapdelaine naquit à Brest, en France, en 1880. Il connut une mort tragique à Chapleau, dans le nord de l'Ontario, en juin 1913. Après des années de journalisme à Paris et à Londres, il vint au Québec en 1911 pour tenter d'y faire éditer son roman Monsieur Ripois. Homme très spirituel, réfléchi, polyglotte, et de surcroît robuste et sobre, il a erré pendant six mois autour du lac Saint-Jean pour observer et noter dans ses calepins la façon de vivre des pionniers québécois d'alors. Son roman Maria Chapdelaine fut publié en 1914, comme feuilleton, dans le journal Le

Louis Hémon. (Société historique du Saguenay)

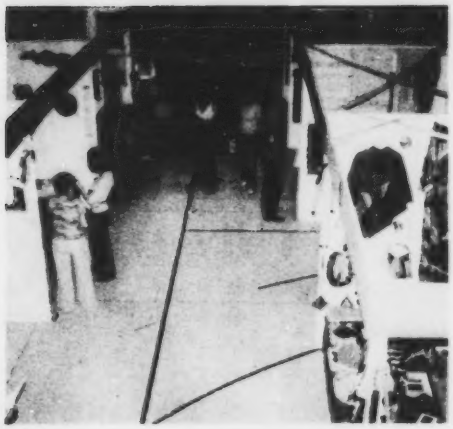


Le monument à Louis Hémon, à Péribonka.

Temps, avant d'être édité à Montréal pour la première fois en 1916. C'était une oeuvre posthume, puisque son auteur était mort, inconnu et pauvre, d'un malheureux accident sur une voie ferrée en juin 1913, alors qu'il partait pour l'Ouest après avoir terminé son roman. Ce roman, simple et vrai, a fortement contribué à faire connaître le Canada français en Europe. Pendant longtemps, les Européens ont vu à travers ce roman le symbole du conservatisme québécois.

Horst
Bloc faillé (bordé de deux failles) soulevé entre deux terrains abaissés. Un bloc faillé est habituellement soulevé d'un côté et incliné de l'autre. C'est le contraire d'un fossé d'effondrement. Exemple: le horst de Kénogami.

Huitaine de gaieté
Elle précède la fameuse traversée internationale du lac Saint-Jean à la nage. Voici ce que le journaliste Guy Fournier écrivait dans Le Quotidien du 28 juillet 1975 à propos de cette semaine de réjouissances: «Du sportif, du culturel en abondance, un accent régionaliste, plusieurs milliers de spectateurs ont



Exposition durant la huitaine de gaieté.

transformé la cité de Roberval en véritable foire et c'est avec un engouement contagieux que le public a envahi la Place de la Traversée située derrière le collège Notre-Dame».

Hymne au Saguenay
Ô Saguenay, chère patrie,
Où la main du Dieu créateur
Mit l'empreinte de son génie
Et la nature ses splendeurs.
En vain je visite la terre
Et ses charmes mystérieux;
C'est toit que mon âme préfère,
Ô Saguenay de mes aïeux.

J'aime ton fleuve et son mystère,
Dans le cadre des monts géants
Où sur l'orgueilleux front de pierre
Trône la Vierge souriant.
J'aime ton lac aux eaux limpides
Que le ciel peint de ses reflets,
Le profil de tes Laurentides,
Le manteau vert de tes forêts.

Tu fus jadis pays sauvage;
Un conquérant t'a dominé;
Plus vigoureux fut son courage
Que ta farouche majesté.
Le bras hardi de mon ancêtre
A planté son drapeau vainqueur
Et poli d'une main de maître
Le chef-d'oeuvre du Créateur.

Tes couleurs sont une parure,
Un diadème sur ton front:
Le sombre vert de ta ramure,
Le jaune doré des moissons;
Pour le commerce et l'industrie

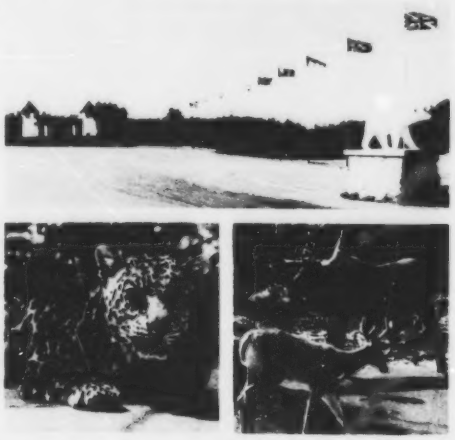
Le Saguenay, vu de Sainte-Rose-du-Nord.

Tu étales la croix d'argent;
Ton peuple qui travaille et prie
Tu le présentes en traits de sang.
(Paroles du R.P. Laurent Tremblay, O.M.I.)

J

Jardin Zoologique de Saint-Félicien
Un des plus beaux au Québec et au Canada, merveilleusement organisé en fonction de la nature environnante. Les animaux y vivent dans une liberté relative et ne sont pas coupés de leur milieu naturel. Créé il y a 15 ans, le jardin contient près de 200 espèces diverses. Localisé sur une île et dans un pays où la nature est généreuse, le jardin accorde une grande importance aux animaux du Québec. En parcourant les sentiers de la nature, on apprend beaucoup sur les animaux et la nature elle-même.

Le Jardin zoologique de Saint-Félicien.



Jonquière
La loi N° 98 stipulait que . . . «le 1er janvier 1975, sont regroupées les villes d'Arvida, de Jonquière, de Kénogami, ainsi que la paroisse Saint-Dominique-de-Jonquière pour constituer une nouvelle ville sous le nom de JONQUIÈRE.» La population du grand Jonquière (J.A.K.) est d'environ 60 000 habitants dont la moitié réside dans les limites de la Jonquière du début. D'abord centre agricole, Jonquière, tout comme sa voisine Kénogami, doit son essor à l'industrie des pâtes et papiers. C'est dans cette cité, dont le nom rappelle l'un des gouverneurs de la Nouvelle-France, que le gouvernement du Québec a regroupé la plupart de ses services dans la conurbation du Haut-Saguenay.

La rue Saint-Dominique, à Jonquière.

K

Kane, John
Notaire de Baie-Saint-Paul arrivé à la Grande Baie en 1846, où il fit une carrière de plus d'un quart de siècle durant laquelle il rédigea pas moins de 3 033 actes. Agent de terres de la Couronne pour le Saguenay, John Kane fonda la

Le notaire John Kane. (Société historique du Saguenay)

première société d'agriculture du Saguenay et mena une action politique très importante auprès de la population avec laquelle il avait de nombreux contacts.

Kénogami
C'est le nom que porte un lac de 420 kilomètres carrés (150 milles carrés) un peu au sud de Jonquière. Les Montagnais l'appelaient le lac long. Le nom lui est resté. Mais on a aussi donné à la ville voisine de Jonquière le nom de Kénogami. Née elle aussi de l'industrie des pâtes et papier, elle doit sa croissance à la construction d'une usine, sur les bords de la rivière aux Sables, en 1912, par la compagnie Price. Il y a aujourd'hui quelque 12 000 habitants à Kénogami.

Kénogami.

L

La Baie
Le texte de la loi N° 98 dit encore ceci... «Le 1er janvier 1976, seront regroupées... les villes de Bagotville, de Port-Alfred, la paroisse de Bagotville ainsi que la municipalité de Grande-Baie pour constituer une nouvelle ville sous le nom de LA BAIE.» La population du secteur de La Baie est d'environ 20 000 habitants. Au fond de la merveilleuse baie des Ha! Ha! la Consolidated Bathurst a installé une usine des plus modernes, alors qu'à deux pas de là arrivent les océaniques chargés de la bauxite nécessaire à la fabrication de l'alumi-

La Baie.(Port-Alfred)

nium. C'est à Grande-Baie que les pionniers de la société des Vingt-et-Un ont mis pied à terre le 11 juin 1838.

Lacouturisme, Le
Mouvement catholique tendant au perfectionnisme et qui tire son nom du Père Onésime Lacouture, prédicateur jésuite de retraites sacerdotales dans les années 1930-1940. Le mouvement devait produire bien des remous dans le diocèse de Chicoutimi durant ces années, même si ce prédicateur n'y est jamais venu. Une cinquantaine de prêtres suivirent les retraites et furent les disciples fidèles de ce jésuite selon lequel la vraie doctrine chrétienne reposait essentiellement sur

Le père Lacouture. (Société historique du Saguenay)

le renoncement, la mortification et l'austérité.

Laflamme, golfe de
Un des nombreux rentrants par où a pénétré l'eau de la mer de Champlain. Ce golfe a recouvert une bonne partie de la région, dans le secteur du lac surtout, puisque la Péribonka a amené le sable que l'on trouve au nord du lac Saint-Jean lorsqu'elle se jetait dans ce golfe. L'argile a été déposée de façon discontinue dans le golfe de Laflamme en recouvrant même certains crans rocheux. C'est dans cette argile que se trouvent les plus belles terres, notamment celles de Normandin et d'Hébertville.

Laliberté, l'abbé André
Ancien directeur du Progrès du Saguenay, il fut l'un des journalistes les plus marquants de la région. C'était avant tout un prêtre et un éducateur. Il dispensa son enseignement au Séminaire de Chicoutimi et à l'École normale de Baie-Saint-Paul. Né à Normandin le 15 août 1892, il est décédé le 4 avril 1951.

L'abbé Laliberté. (Société historique du Saguenay)

Lapointe dit le Trotteur, Alexis
Il est né le 4 juin 1860 à La Malbaie. Alexis Lapointe dit «Alexis-le-trotteur» était un véritable phénomène. Sa renommée confine à la légende. Personne, au Saguenay, n'a davantage fait parler de lui qu'Alexis Lapointe, le plus célèbre et le plus inattendu des coureurs à pied. On pourrait affirmer dans son cas que la réalité dépasse la fiction. Lui qui pouvait courir plus vite qu'un cheval et dont les exploits étaient connus même outre-frontière est mort accidentellement, en janvier 1924, au moment de la construction du barrage de l'Isle-Maligne.

Alexis le Trotteur. (Société historique du Saguenay)

Lapointe, Monseigneur Eugène
Promoteur de l'action sociale au Saguenay, il personnifie à lui seul l'effort de l'Église pour se rendre présente aux besoins du monde ouvrier. Grand animateur de retraites fermées, fondateur de la Ligue du Dimanche, il mena une lutte acharnée pour la tempérance. Né à La Malbaie en 1860, il était fils de cultivateur. Après ses études au Séminaire de Québec, il se rendit à Rome où il s'intéressa de près au mouvement de la Jeunesse ouvrière chrétienne d'Europe.

Mgr Lapointe. (Société historique du Saguenay)

Laure, le Père Pierre
Missionnaire jésuite arrivé au Canada en 1711, cet homme extraordinaire devait dominer l'histoire du poste de Chicoutimi. Chargé en 1720 d'y établir une mission permanente, il bâtit la seconde chapelle, celle du Père François de Crespieul étant devenue trop délabrée. Excellent linguiste, il écrivit des manuscrits de prières en langues algonquine et montagnaise ainsi qu'un dictionnaire de 865 pages pour l'étude des langues indiennes. Il mérite le titre de principal ethnologue des Montagnais par son Apparat et ses relations de 1730 sur les moeurs et croyances de ces Indiens. Il traça la première carte du pays des Montagnais et du Saguenay qu'il dédia à Louis XV. On lui doit aussi d'excellents tableaux religieux et il sculpta même un célèbre crucifix pour sa chapelle. Il devait mourir épuisé, à 50 ans seulement, à la mission des Éboulements, dans le pays de Charlevoix.

Leyrac, Monique
Cette grande dame de la chanson s'appelle Monique Tremblay. Pour plusieurs dans la région elle est demeurée «la petite Tremblay». C'est une marque d'affection bien méritée. Issue d'un pays âpre et froid, mais combien chaleureux, elle sait chanter merveilleusement bien la terre et les hommes, l'hiver et le froid.

Monique Leyrac.

M

Manitou
Dieu principal des Algonquins. Le soleil le représente, par sa chaleur et sa lumière.

Manitous
Pour les Amérindiens, agglomérations plus ou moins conscientes d'énergie animiste, cristallisées autour d'arbres, d'animaux ou de lieux. Également, un bon génie qui accompagne chaque Amérindien et qui correspond à peu près à l'ange gardien des catholiques.

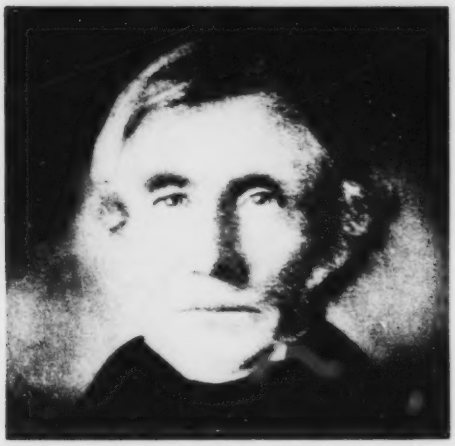
Maria Chapdelaine
«... Qu'elle était donc plaisante à contempler! D'être assis auprès d'elle, d'entrevoir sa poitrine forte, son beau visage honnête et patient, la simplicité franche de ses gestes rares et de ses attitudes, une grande faim d'elle lui venait et en même temps un attendrissement émerveillé, parce qu'il avait vécu presque toute sa vie rien qu'avec d'autres hommes, durement, dans les grands bois sauvages ou les plaines de neige...

Éva Bouchard, le «modèle» de Louis Hémon.

Elle était de ces femmes qui, lorsqu'elles se donnent, donnent tout sans compter: l'amour de leur corps et de leur coeur, la force de leurs bras dans la besogne de chaque jour, la dévotion complète d'un esprit sans détours...»
(Louis Hémon)
(voir Bouchard, Éva)

McLeod, Peter
Né à Chicoutimi d'un père écossais et d'une mère montagnaise, on le considère comme le véritable fondateur de la ville. Habitant la région depuis 1809, il la connaissait bien pour l'avoir fréquemment parcourue Ses relations avec la Compagnie de la Baie d'Hudson étaient très bonnes. C'est d'ailleurs sa grande connaissance de la région qui lui permit de choisir avec tant de succès le site des premiers moulins qu'il a construits dans la région, que ce soit sur la rivière du Moulin ou encore sur la rivière Chicoutimi. Le 7 novembre 1842, Peter McLeod s'associait à William Price pour exploiter les forêts du Saguenay.

Peter McLeod. (Société historique du Saguenay)

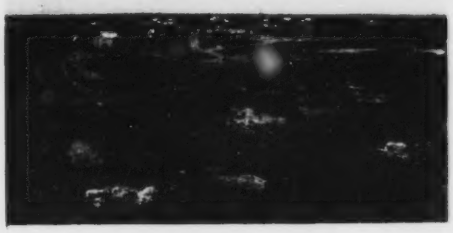


Métabetchouan
Dans la langue des Indiens montagnais, Métabetchouan signifie «là où le courant se concentre avant de se déverser». Au Lac-Saint-Jean, ce nom s'applique aussi bien à un canton et à une rivière qu'à un village (Saint-Jérôme) ou encore au site originel d'un très ancien poste de traîte où le Père Albanel rapporte avoir vu plus de 20 nations indiennes réunies dès 1671. La rivière, d'une longueur totale de 136 kilomètres (85 milles), prend sa source dans les Laurentides, au sud du lac Saint-Jean et marque, sur une partie de son parcours, la limite ouest du Parc des Laurentides. C'est à l'embouchure de la rivière Métabetchouan que s'élève le monument au Père Jean de Quen, découvreur du lac Saint-Jean en 1647.

Milot
C'est le nom d'un canton. C'est aussi le nom d'un village: Saint-Ludger-de-Milot. Voici comment le professeur Pierre Biays en explique la fondation: «... Par suite de la crise, les moulins à pâte du Saguenay fermèrent (1931); la ville de Jonquière, une des plus touchées, fonda une société de colonisation qui jeta son dévolu sur le canton de Milot. Les chômeurs de cette ville furent incontinent transportés à pleines charges de camions et déversés à la suite des derniers établissements habités, dans l'ordre d'arrivée, le long d'une route courant vers le nord. Les premiers échouèrent sur la plaine de sable, les derniers, plus chanceux, dans la partie propre à la culture. Telle est l'origine, assez extraordinaire, de la paroisse actuelle de Saint-Ludger-de-Milot...» Il y a moins de 800 habitants à Saint-Ludger-de-Milot.

Mistassini
On donne ce nom, qui signifie grosse roche dans la langue des Cris, aussi bien à une petite ville, à un lac et à une réserve indienne qu'à une réserve de chasse et de pêche, à un rocher et encore à un important tributaire du lac Saint-Jean. Longue de près de 300 kilomètres (185 milles), la rivière Mistassini prend sa source sur les marges orientales des lacs Albanel et Mistassini. En 1892, les Pères Trappistes construisaient leur monastère près de l'embouchure de la rivière. En 1927, c'est la société papetière Domtar qui à son tour s'installait à cet endroit.

Mistassini.

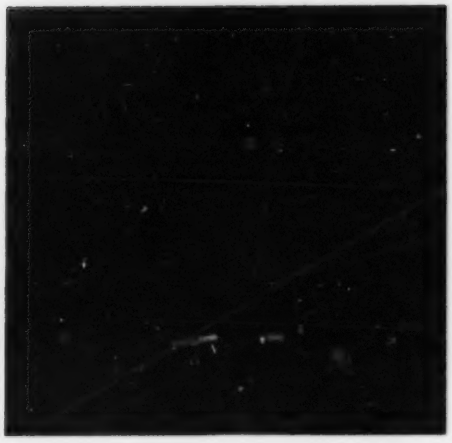


Montagnais
Rattachés aux Algonquins, les Montagnais ont toujours été les amis des Français. Ils habitaient un vaste pays s'étendant au nord du Saint-Laurent, des environs de Québec jusqu'aux côtes septentrionales du golfe. On les retrouve à Pointe-Bleue.

Montagnais de Pointe-Bleue.

N

Normandin
C'est un prospère village agricole et forestier au coeur des plus belles terres du pourtour du lac. On y trouve d'ailleurs une ferme expérimentale et une pépinière provinciale. Toutes ces belles terres occupent l'espace compris entre la rivière Ashuapmuchuan et la rivière Ticouapé. La population dépasse le cap des 4 000.



La plaine de Normandin.

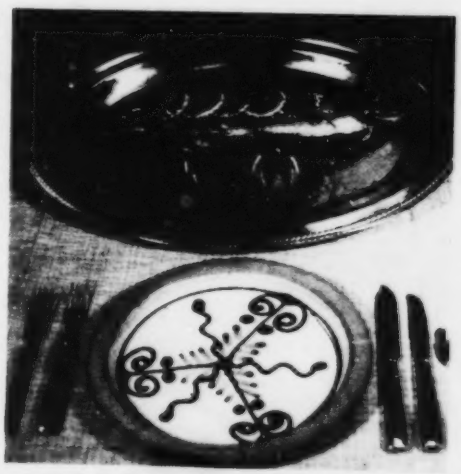
O

Opération-Ouananiche
Le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, en collaboration avec les associations de chasse et pêche de la région, a lancé l'opération-ouananiche dans le but de recueillir les informations nécessaires à l'établissement d'une politique de conservation de ce précieux poisson. Les renseignements colligés par les pêcheurs du lac sont transmis aux biologistes du service d'aménagement de la faune responsables de l'opération. En 1975, 266 pêcheurs ont participé à ce projet et 1 931 prises ont été enregistrées. Plus de la moitié venaient du secteur de la Pointe-Chambord.

Ouananiche
Connue aussi sous le nom de Saumon Atlantique d'eau douce, la Ouananiche (Salmo solar ouananiche) est le plus beau joyau des eaux du lac Saint-Jean. On peut pêcher ce poisson de noble descendance dans les eaux du lac et de ses tributaires de la fin d'avril au début de septembre. Il s'agit d'une pêche strictement sportive et on ne peut en acheter, en offrir ou en vendre. Emprisonnée dans les eaux du golfe de Laflamme, la ouananiche n'a pu regagner la mer après le retrait des glaces. Active et énergique,

la ouananiche peut atteindre un poids maximum de 12 livres et une longueur de 30 pouces.

Ouananiche au four
Bien écailler le poisson, le laver à l'eau froide, l'essuyer, saler et poivrer l'intérieur avant de le farcir des ingrédients suivants préalablement coupés en dés: oignons, céleri, champignons, piment vert, une gousse d'ail, une pomme. Recoudre le poisson et le placer dans un plat allant au four déjà huilé. Arroser le poisson d'un petit verre de vin blanc, le couvrir d'un papier d'aluminium. Faire cuire une heure environ à four moyen. On peut retourner le poisson à mi-temps de la cuisson et y ajouter quelques tranches de tomate et une noisette de beurre.



Ouananiche au four. (Préparation: M. Julien Lacombe, Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec; couvert: Centrale d'artisanat du Québec)

Ouiatchouan, rivière
Wiajiwan en algonquin, ce qui signifie «cours d'eau claire». Cette rivière, séjour favori des Indiens, prend sa source à 110 kilomètres (70 milles) en amont de Val-Jalbert, dans le lac des Commissaires. C'est au pied de sa chute qu'est né le village de Val-Jalbert, si attachant encore aujourd'hui, même s'il est abandonné. La rivière est remarquable par la beauté sauvage de son cours, son tracé en équerre et son lit parfois creusé en canyon. Sous l'action de l'érosion chimique dans le calcaire de Trenton, les eaux rouilles chargées d'oxyde de fer s'enfoncent jusqu'à dix mètres dans le roc et y creusent d'étonnantes cavernes.

La chute de la rivière Ouiatchouan, à Val-Jalbert.

P

Pagé, Rodolphe
Né à Saint-Alexis-de-Grande-Baie en 1906, Rodolphe Pagé fut l'un des pionniers de l'aviation au Québec. Profondément marqué par la traversée de l'Atlantique par Lindberg en 1927, il s'inscrit deux ans plus tard à ses premiers cours de pilotage et vole seul pour la première fois en janvier 1930. Le 5 juin 1935, Pagé prend son envol dans un avion qu'il a construit lui-même, *l'Émérillon*, immatriculé CF-AYA. Quelques jours plus tard, il couvre la distance entre Montréal et Québec en une heure et vingt-cinq minutes. De 1936 à 1957, il travaille pour plusieurs compagnies aériennes, dans l'Est du Québec surtout. Il avait même eu l'idée, en 1949, de créer un service aérien d'ambulance. En 1957, Rodolphe Pagé passa au service de Murdock Lumbers de Chicoutimi à titre de premier pilote. Il fixa sa base d'opération à Saint-Honoré. À partir de cette date, il a travaillé sans relâche à la remise en valeur de cet aéroport. Ses efforts ont été couronnés de succès en 1967 quand le gouvernement du Québec est devenu propriétaire des installations. C'est grâce à la proximité de la piste de Saint-Honoré et à la qualité

Rodolphe Pagé.

Rodolphe Pagé et son Émérillon.

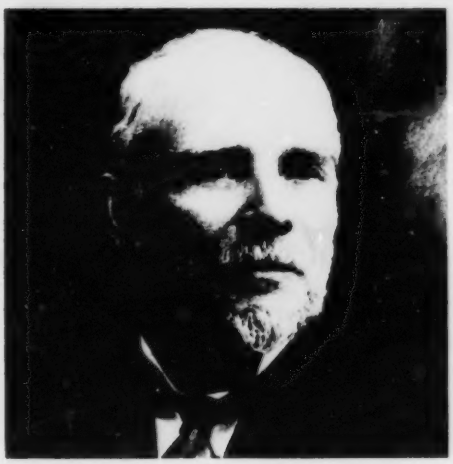
de cet aéroport que le Cégep de Chicoutimi a pu créer son école de pilotage en 1971.

Passes Dangereuses
À plus de 215 kilomètres au nord du lac Saint-Jean (135 milles), sur les tumultueux rapides de la rivière Péribonka, la compagnie Alcan a construit une centrale hydro-électrique d'une puissance de 750 000 kW afin d'alimenter en électricité ses usines de la région. La centrale se situe en un lieu nommé Chute-des-Passes, immédiatement en aval des Passes Dangereuses qui sont formées de deux séries de rapides d'une quinzaine de kilomètres chacun. La centrale elle-même est bâtie en aval du barrage principal qui a plus de 350 mètres de longueur (1 150 pieds). L'eau arrive aux turbines par un canal d'amenée après une dénivellation de près de 200 mètres (640 pieds). Déjà en 1673, le Père François de Crespieul avait visité ces lieux.

Patate, Festival de la
Il a lieu chaque année à Saint-Ambroise, haut-lieu de la culture de la pomme de terre. Cet événement populaire reflète bien la place que prend de plus en plus cette culture spécialisée dans l'économie agricole régionale. Dans le cadre de ce festival, objet de réjouissances communautaires, se tient également une «exposition de pommes de terre», à laquelle participent quelques-uns des plus importants et des meilleurs producteurs de la région. Le tout est accompagné d'une exposition artisanale, d'une dégustation et du couronnement de la princesse de la région.

Péribonka
Dans l'esprit de tous, c'est d'abord le pays de Maria Chapdelaine. Et face au village tranquille, il y a la rivière du même nom qui se jette dans le lac Saint-Jean. La rivière creusée dans le sable, comme l'appellent les Algonquins, prend sa source à plus de 480 kilomètres (300 milles) au nord du lac Saint-Jean. Coupée en trois endroits par la Chute-des-Passes, la Chute-du-Diable et la Chute-à-la-Savane, la rivière draine un territoire de plus de 32 000 kilomètres carrés (13 000 milles carrés). La rivière Péribonka a joué un rôle important dans la mise en valeur forestière de la région.

Petit, Honoré
Il fut sept fois élu député de Chicoutimi-Saguenay et de Chicoutimi. En deux occasions, il fut même élu sans concurrent. Il avait obtenu sa plus forte majorité en 1897, soit 795 voix. Il représenta le comté pendant 27 ans, de 1892 à 1919. Il fut l'un des premiers à parler de la construction du pont de Sainte-Anne.



Honoré Petit. (Société historique du Saguenay)

Petit-Paris
Une bonne partie des hommes de Saint-Ludger-de-Milot et de Saint-Augustin travaillent en forêt dans le cadre d'un chantier coopératif. Ils oeuvrent actuellement dans un secteur éloigné le long de la rivière Péribonka près des Passes Dangereuses où ils assurent la coupe du bois pour la compagnie Price. Petit-Paris est le nom du lieu où l'on a installé le chantier.

Petit-Saguenay
À l'embouchure, ou presque, de la rivière du même nom, tout près du Saguenay, ce village s'insère dans la lignée des villages riverains de ce grand cours d'eau. Tout y respire la grandeur sauvage et le silence. L'on y vit encore un peu de l'agriculture et de la forêt. En ces lieux, où déjà au milieu du siècle dernier William Price exploitait une scierie, on vient de créer une coopérative de fabrication de raquettes. La vue qu'on a sur le Saguenay, à partir du quai, est d'une beauté troublante.

L'embouchure du Petit-Saguenay.

Le village de Petit-Saguenay.

Picoune
Pendant longtemps, cette sauce au nom étrange accompagna les mets de chantiers. Elle est aussi connue sous le nom plus savoureux de «sauce à la poche». Faite avec du maigre de lard salé qu'on laissait tremper un certain temps dans un mélange de farine et d'eau, elle était habituellement préparée en grande quantité et conservée gelée, par temps froid, dans des poches sous forme de blocs. D'où son nom de «sauce à la poche».

Le Piékouagami.

Piékouagami
Les Indiens nommaient le lac Saint-Jean Piékouagami, c'est-à-dire «lac plat». Inséré au creux d'une vaste cuvette, le lac Saint-Jean a une superficie d'environ 1 350 kilomètres carrés (350 m.c.). Il atteint parfois des profondeurs de 65 à 70 mètres (200 pieds). La route qui le ceinture s'allonge sur plus de 225 kilomètres (140 milles). Fréquenté très tôt par les Indiens, les commerçants de fourrures et les missionnaires, un poste fut fondé à Métabetchouan dès 1676. C'est au Père Jean de Quen que l'on doit la découverte du lac. L'agriculture débuta en 1849 et les premières scieries furent construites en 1888. L'année 1923 marqua l'arrivée de l'industrie du papier.

Piton
On appelait ainsi les bons en papier dont se servaient les Price pour rémunérer leurs employés. Ces «pitons» n'étaient échangeables qu'aux magasins de la compagnie. Payables au porteur, ils constituaient une véritable monnaie. Utilisés dans les seuls magasins de la compagnie d'abord, ils purent être échangés par la suite aux autres magasins de la région contre des marchandises. Les Price avaient imaginé ce système pour suppléer au manque d'argent dans la région et à l'absence de banques. Ils étaient cependant les premiers à en profiter.

Places du Royaume et du Saguenay
Ces deux «places» sont des centres d'achats modernes à la périphérie de Chicoutimi, sur le boulevard Talbot. Elles offrent à la clientèle régionale un éventail bigarré de 50 à 80 magasins et boutiques. La création de ces deux complexes commerciaux a provoqué et accentué l'éclatement du centre commercial de la rue Racine.

Pointe-Bleue
Le site de cette réserve indienne était fréquenté depuis très longtemps par les Indiens. Créée le 25 juillet 1856, pour remplacer les réserves des rivières Métabetchouan et Péribonka, elle fut désignée sous le nom de «Pointe-Bleue», en raison de la teinte prise par cette pointe du lac au lever et au coucher du soleil. En 1869, les Indiens devaient céder une bonne partie du territoire et ne conserver que les terres sur le bord du lac sur un mille de profondeur. Les Montagnais y dominent, mais on y rencontre aussi des Abénakis, des Têtes-de-Boule et des Algonquins. Pointe-Bleue est aujourd'hui un centre touristique réputé pour ses produits d'artisanat et ses guides pour la chasse et la pêche.

Visages de Pointe-Bleue.

Pointe-Racine
Base de plein air aménagée sur les bords du lac Saint-Jean, à une vingtaine de milles de Dolbeau, Pointe-Racine représente un potentiel écologique considérable. Grâce à l'initiative d'un club de service de Dolbeau-Mistassini, plus de 250 jeunes de 10 à 15 ans peuvent effectuer chaque année des séjours de plein air à cet endroit. Le secteur est particulièrement attrayant par la faune aquatique qui le fréquente et y trouve des possibilités de nidification. Pour y attirer les oiseaux en plus grand nombre, on songe même à semer, dans les marais, des blés sauvages. On pourra alors se consacrer à l'observation des oiseaux. L'aménagement de Pointe-Racine pourrait être polyvalent et multi-fonctionnel.

Pont de Sainte-Anne
Il enjambe le Saguenay entre Chicoutimi et Chicoutimi-Nord, autrefois Sainte-Anne-de-Chicoutimi. Une première demande avait été faite au gouvernement pour la construction d'un pont par le député Petit en 1896. Après un long

Le pont de Sainte-Anne, à gauche.

silence, on parla de nouveau de la construction d'un pont entre les deux rives du Saguenay en 1926. Construit dans le prolongement de la rue Sainte-Anne, il fut enfin ouvert à la circulation le 6 décembre 1933. On avait mis deux ans pour le bâtir. Il avait coûté $694 000. Pendant longtemps, pour le traverser, il en coûtait aussi cher pour une voiture à traction animale que pour une automobile. Au moment de son ouverture, le *Progrès du Saguenay* le présentait comme un des ponts les plus modernes. Aujourd'hui, on parle de le démolir.

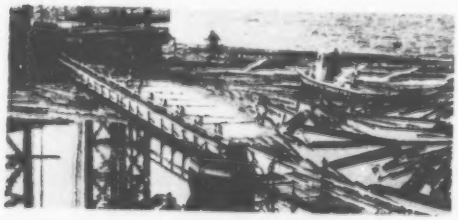
Porc-Épic, nation du
«Le 2 (septembre 1672) nous logeâmes sur l'entrée du lac St. Jean, nommé Pingagami... Ce lieu est beau, les terres sont fort unies et paroissent bonnes,

il y a de belles prairies; c'est le païs des loutres, des orignaux, des castors et principalement du porc-épic; c'est pour cela que les Sauvages qui y font leur résidence s'appellent Kakouchac, prenant leur nom du mot Kakou, qui en leur langue signifie porc-épic: c'estoit autrefois l'endroit où toutes les Nations qui sont entre les deux Mers, de l'Est et du Nord, se rendoient pour faire leur commerce; j'y ay veu plus de vingt Nations assemblées.»
Claude Dablon
Relations des Jésuites – 1672

Poulette grasse
C'est avec cette mauvaise herbe, connue aussi sous le nom de «chou gras», que les colons, aux heures de grande pauvreté, faisaient de la soupe. Aux jeunes feuilles, on ajoutait du gras, des condiments et de l'orge (l'orge que l'on retrouve encore aujourd'hui dans la soupe aux gourganes). Il était nécessaire de laisser mijoter longtemps. Et pourtant, le Frère Marie-Victorin disait de cette herbe qu'elle était dangereuse et d'aucune utilité.

Price, la compagnie
La plus importante des compagnies papetières de la région; elle possède trois usines modernes à Jonquière-Kénogami et Alma. On y produit du papier-journal, des pâtes Kraft et des cartons divers. Fondée en 1816 par William Price, elle possédait déjà en 1850 plus de 20 scieries auxquelles sont venues s'ajouter avec le temps des usines modernes, des centrales hydro-électriques, une flotte de bateaux, même une entreprise minière et une ligne de chemin de fer à Terre-Neuve. C'est aujourd'hui une compagnie d'envergure internationale qui compte des clients prestigieux comme le New York Times. Les trois usines de Price emploient près de 2 200 personnes dans la région. Depuis quelques mois toutefois, les biens de la compagnie Price ont été acquis par l'Abitibi Paper.

Les installations de la Price à la Chute-du-Diable...

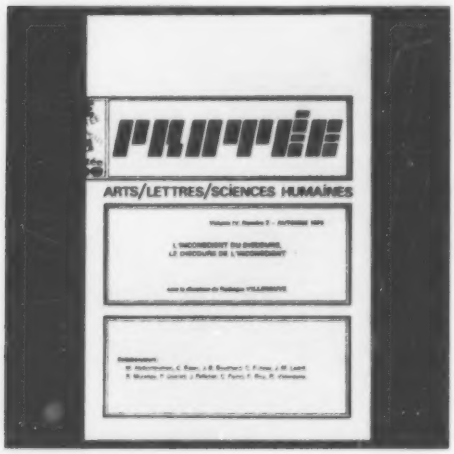


... et à l'Ascension.

Price, William
Né en 1789, il arriva d'Angleterre à l'âge de 21 ans. C'est l'ancêtre et le premier d'une longue lignée d'industriels entreprenants à qui l'on doit la création de l'industrie forestière au Saguenay. Il débarqua à Québec en 1810 comme représentant de commerçants de bois de Londres. Il choisit alors de se consacrer lui-même à l'exploitation du bois et forma une société avec Peter McLeod de Montréal et trois négociants d'Angleterre. Il se porta acquéreur, en 1842, des intérêts de la société des Vingt-et-Un et des moulins de la rivière à Mars en 1843. Quelques années plus tard, il possédait la plupart des scieries en exploitation au Saguenay. En 1852, il fit l'achat de toutes les propriétés de son associé McLeod. Propriétaires également de nombreuses scieries sur la rive sud (de Québec à Matane), Price et ses descendants furent réellement les «rois du bois» à cette époque. William Price mourut à Québec en 1867.

William Price. (Société historique du Saguenay)

Protée
Revue semestrielle publiée par le Département des sciences humaines de l'Université du Québec à Chicoutimi depuis décembre 1970. Rattachée à un département fortement marqué par un milieu universitaire bien précis, celui de l'UQAC, elle porte le nom du dieu marin Protée auquel la mythologie grecque assignait le don de changer de forme à volonté. Par la diversité de son contenu, qui va de l'histoire à la géographie, des sciences politiques à la littérature, et celle de ses collaborateurs (professeurs d'université, de CÉGEP, étudiants, etc.), elle se veut une revue très libre, qui ne retient comme critère de publication que le seul mérite de l'écrit proposé. Ce refus de se cantonner dans un domaine réservé doit en faire une tribune commune qui permettra aux chercheurs du Saguenay et du Lac-Saint-Jean d'atteindre une audience suprarégionale.



Couverture de la revue Protée.

R

Racine, Mgr Dominique
Il est né à Saint-Ambroise (Jeune Lorette) en 1828. Après avoir été curé de Rivière-du-Loup, il est nommé curé de Chicoutimi en 1862 avec le titre de vicaire forain. C'est lui qui établit la première maison de religieuses enseignantes, le couvent du Bon-Pasteur. Neuf ans

Mgr Racine. (Société historique du Saguenay)

plus tard, il fondait le séminaire de Chicoutimi. En guise de couronnement à cette brillante carrière ecclésiastique, il fut désigné comme premier évêque de Chicoutimi en 1878. Personnalité des plus remarquables, il s'intéressa toujours très activement à tous les problèmes de la région.

Rang double
Dans le rang double, la devanture du rang ne vient pas au «trécarré» du précédent, comme pour le rang simple avec des exploitations d'un seul et même côté de la route, mais les deux devantures se font plutôt face, séparées par la route. Dans ce système, deux rangs peuvent donc s'abouter par leur boisé, habituellement localisé au haut de la terre. Le grand rang de Saint-Prime est un bel exemple de rang double dense et prospère. Il se confond aujourd'hui avec la route de ceinture du lac Saint-Jean.

Rang simple
Le rang se définit comme un ensemble de concessions aboutissant à une même voie de communication. Le rang, système agraire typique du Canada français et plus particulièrement de la vallée du

Rang simple, à Saint-Félicien.

Saint-Laurent, correspond à une structure agraire originale. Les rangs peuvent être simples ou doubles. Le rang simple, comme celui que l'on rencontre à Saint-Félicien ou à Saint-Prime, se caractérise par le fait qu'au début, tout au moins, il ne comportait des habitations que sur un seul côté du chemin. Les habitations et les exploitations faisaient donc face au trécarré des terres du rang précédent.

Robertson, Thommy
Fils de Méridée, petit-fils de Ned, arrière petit-fils de Jonas, Thommy Robertson est commerçant de fourrure depuis 60 ans. Les ancêtres des Robertson travaillaient au début dans un poste de traite. Installés à Pointe-Bleue depuis fort longtemps, les Robertson doivent acheter leurs peaux à l'extérieur car il ne reste que bien peu de trappeurs véritables sur place.

Roberval
Avec une population d'environ 10 000 âmes, Roberval est un centre administratif et industriel important sur la rive sud du lac Saint-Jean. Elle doit son nom au sieur de Roberval, premier vice-roi du Canada. Bâtie entre la réserve indienne de Pointe-Bleue et le village historique de Val-Jalbert, Roberval est un centre touristique animé. On y organise des excursions de chasse et de pêche, mais c'est avant tout le point d'arrivée de la populaire traversée internationale du lac Saint-Jean à la nage.

L'église de Roberval.

S

Sagamo
Chez les Amérindiens, chef temporaire, élu pour le temps d'une expédition de chasse ou de guerre.

Saguenay
Véritable fjord, le Saguenay est l'une des rivières les plus majestueuses et les plus puissantes du pays. Appelé Sakini par les Montagnais, ce qui signifie «d'où l'eau sort», il atteint, entre Saint-Fulgence et Petit-Saguenay, des profondeurs dépassant 300 mètres. Découvert en 1535 par Jacques-Cartier, le Saguenay a toujours été un couloir très fréquenté par les hommes. Sa présence et son ouverture vers le pays fertile du lac Saint-Jean ont favorisé l'établissement des hommes et surtout la création d'un complexe hydro-électrique considérable. Véritable facteur de développement touristique, cette grande rivière a aussi permis la mise en valeur des grandes ressources forestières de la région.

Le Saguenay, vu du quai de Petit-Saguenay.

Saguenayensia
Revue de la Société historique du Saguenay qui en est actuellement à sa dix-huitième année de parution. Avec le Bulletin qui a précédé la revue, la Société historique a publié près de 1 000 articles portant sur les nombreux aspects de l'histoire régionale. C'est

Couverture de la revue Saguenayensia.

un instrument de connaissance indispensable dont le directeur est Monseigneur Victor Tremblay. Pour connaître et aimer la région ainsi que ceux qui l'ont bâtie rien de mieux que Saguenayensia.

Saint-Félicien
Ville agricole et industrielle au point de départ de la voie ferrée et de la route vers Chibougamau. De colonisation assez récente (1866), elle est située sur un grand chemin utilisé depuis toujours par les Indiens et les Blancs vers le lac Mistassini et la baie d'Hudson. La rivière Ashuapmuchuan a vu passer depuis trois siècles Indiens, explorateurs, commerçants et missionnaires. On a aménagé sur une île près de la ville un parc et un jardin zoologique fort réputé. Les frayères à ouananiche sont abondantes dans l'embouchure de la rivière. La population de la ville dépasse 5 500 habitants. Et la construction d'une importante papeterie fera encore grossir les effectifs.

Saint-Jean-Vianney
Dans la soirée du 4 mai 1971, une gigantesque coulée d'argile emporta une partie du petit village de Saint-Jean-Vianney, situé à une vingtaine de kilomètres (12 milles) à l'ouest de Chicoutimi. Une quarantaine de maisons furent englouties et 31 personnes trouvèrent la mort dans ce désastre. Le cratère laissé par le glissement a une superficie de 80 acres environ. Par la rivière Petit-Bras et la rivière aux Vases, plus de neuf millions de verges cubes d'argile et de sable ont coulé dans le Saguenay à une vitesse d'environ 25 kilomètres à l'heure (16 milles). Aujourd'hui, Saint-Jean-Vianney n'existe plus et sa population a été relocalisée dans les environs, sur le plateau Deschênes d'Arvida en particulier. La paroisse avait été fondée en 1935.

L'église, en 1970...

... et ce qu'il en restait en 1975.

Au lendemain du 4 mai 1971.

Saint-Jérôme de Métabetchouan
Village de 1 100 habitants à l'embouchure de la rivière Couchepaganiche. Un poste de traite y avait été établi, et en 1671 le Père Charles Albanel y aurait vu plus de 20 nations indiennes réunies.

Saint-Jérôme-de-Métabetchouan.

Du haut du village, la vue sur le lac est exceptionnelle. À deux milles à l'est de l'église, le camp musical s'anime durant les mois d'été. À quelques centaines de pieds de la rive, la ouananiche est abondante.

Sainte-Rose-du-Nord
Au creux d'une anse discrète, de chaque côté d'un vieux quai, viennent se rencontrer la montagne et la mer. Car le Saguenay est bien une mer, avec ses vagues et ses marées, ses profondeurs et ses courants. Blotti au fond d'un vaste amphithéâtre, le village avec ses maisons de bois, aux couleurs souvent étonnantes,

Sainte-Rose-du-Nord.

compte une population de 400 personnes environ. C'est en ce village que se déroule maintenant chaque été un réputé festival des artisans.

Sauce aux bleuets
2 c. à table de fécule de maïs,
2 c. à table d'eau froide,
¼ de tasse de sucre,
¾ de tasse d'eau,
Une pincée de sel, ½ c. à thé de cannelle,
2 tasses de bleuets frais ou congelés.
Délayer la fécule avec l'eau froide dans une marmite, ajouter le sucre, le sel, la cannelle et l'eau. Cuire en brassant sur un feu moyen jusqu'à ce que le mélange soit épais et transparent. Verser les bleuets, monter à ébullition et cuire durant 5 minutes. On suggère de servir cette sauce chaude ou froide avec des crêpes, de la crème glacée ou encore une tranche de gâteau.

Sauvages, Pointe des
C'est sur cette pointe de la rive est du lac des Commissaires que quelques familes indiennes s'établirent avant les pionniers. La pointe se trouve au point de rencontre du lac, de la baie de la Grêle et de la rivière Ouiatchouan. Au cours de leurs déplacements les Indiens de cette pointe se rendaient aussi jusqu'au lac Mistassini. Vivant presque constamment dans une grande pauvreté, leur sort commença à s'améliorer à l'arrivée d'Américains dans la région qui les embauchèrent comme guides.

Savane, Chute-à-la-Savane
Construite dans la basse vallée de la rivière Péribonka, la centrale de la Chute-à-la-Savane, propriété de l'Alcan, fournit 210 000 kW. Terminée en 1953, elle constitua l'un des premiers exemples de centrales partiellement à ciel ouvert.

Chute-à-la-Savane.

La hauteur de chute des eaux y est de 33 mètres (110 pieds).

Scott, Le lieutenant-colonel B.A.
Venu à Chicoutimi comme commis pour Price, cet Écossais brillant et infatigable se retrouva en 1888 à la tête d'importants chantiers sur la rivière Péribonka. Il ne tarda pas à avoir le monopole du bois dans tout l'hémicycle nord du lac et fit construire la scierie de Roberval. Il garda plus de 20 ans le contrôle de l'industrie forestière et la tête de la navigation sur le lac, avec ses deux bateaux marchands le Péribonka et le Colon. Homme dynamique et généreux, Scott se trouva bientôt à la tête de la promotion touristique du lac, propriétaire du journal Lac-Saint-Jean et d'une ferme modèle à Mistassini, maire de Roberval, président de la première chambre de commerce du Saguenay. Il décéda à Montréal et ses cendres

furent dispersées dans le lac Saint-Jean, selon sa volonté.

Séminaire de Chicoutimi
L'abbé Dominique Racine, curé de Chicoutimi depuis 1862, fonda ce séminaire afin de dépasser le degré de l'école élémentaire et de l'école primaire supérieure, seules institutions d'éducation dans la région en 1873. Le Séminaire de Chicoutimi célèbre presque son centenaire puisque sa première maison fut inaugurée en 1878. Il a à son actif une centaine d'années d'éducation classique. C'est dans ses locaux que s'est installé le nouveau Collège d'enseignement général et professionnel. Dans les années qui viennent, le Séminaire devra sans doute répondre à de nouveaux objectifs de formation sociale et religieuse.

Le petit Séminaire, en 1873. (Société historique du Saguenay)

Cent ans plus tard... le CÉGEP de Chicoutimi.

Sipaille
Plusieurs confondent sipaille et tourtière. Sans parler du cipâte aux bleuets. On trouve dans la sipaille et la tourtière presque les mêmes composants, à l'exception du lièvre et de la perdrix que l'on remplace par le poulet et le lard salé. On sépare les rangs de viande par des couches de pommes de terre, contrairement au pâté à la viande où l'on mêle porc, pommes de terre et oignons.

La sipaille. (Préparation: M. Julien Lacombe, Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec; couvert: Centrale d'artisanat du Québec)

Société de l'Islet et Kamouraska
Société de colonisation formée à Sainte-Anne-de-la-Pocatière en janvier 1849 sous le nom d' «Association des Comtés de l'Islet et de Kamouraska pour coloniser le Saguenay», grâce à l'initiative du curé de Saint-Pascal, l'abbé Nicolas-de-Tolentin Hébert. Chaque action était payable en cinq ans et donnait droit à un lot de 100 acres partiellement défriché avec une bâtisse. Au 31 décembre 1853, la société avait installé 350 familles dans les cantons de Labarre, Caron, Métabetchouan et ouvert le chemin jusqu'au portage des Roches.

Société historique du Saguenay
Elle a été fondée en 1934 par Monseigneur Victor Tremblay. Logée depuis peu dans les locaux de l'Université du Québec à Chicoutimi, son secrétariat

Mgr Tremblay au milieu de ses archives.

met à la disposition du public une documentation d'une richesse et d'une variété inouïes. Étonnant est le nombre et la qualité de ses publications. Sa revue, Saguenayensia, paraît tous les deux mois depuis 1959. C'est une source incomparable de renseignements indispensables à la connaissance et à la découverte de la région.

Soupe aux gourganes
Faire bouillir quatre pintes d'eau et une livre de lard salé. Jeter dans l'eau bouillante quatre tasses de gourganes écossées, saler, poivrer et faire mijoter d'une à deux heures. Certaines cuisinières utilisent de la farine grillée pour épaissir le bouillon. D'autres ajoutent de l'orge ou des morceaux de pâte faite avec des oeufs et de la farine. La soupe devrait

Soupe aux gourganes. (Préparation: M. Julien Lacombe, Institut de tourisme et d'hôtellerie du Québec; couvert: Centrale d'artisanat du Québec)

avoir une couleur brune. Cuite dans une casserolle de granit, la soupe ne prend pas de teinte grisâtre.

Stations touristiques
On avait suggéré en 1971 la création ou l'aménagement de six stations touristiques dans l'environnement de chacune des six agglomérations de la région afin de répondre aux besoins de détente de la population de ces villes. Quelles étaient les stations ainsi proposées? Saint-Félix-d'Otis, le mont Valin, le lac Kénogami, l'île d'Alma et la pointe Taillon, la pointe de Chambord et enfin une dernière dans le secteur de Mistassini-Dolbeau, sur les bords du lac Saint-Jean.

Saint-Félix-d'Otis.

Statue sur le Cap Trinité
Il s'agit d'une statue de la Vierge érigée par un voyageur de commerce qui faillit périr en traversant la rivière sur les glaces. C'est un témoignage de reconnaissance à la Sainte Vierge qui lui sauva la vie. Cap Trinité et Cap Éternité sont sans

La Vierge du Cap Trinité.

doute deux des plus merveillleux endroits de toute la région. La confluence de la rivière Éternité et du Saguenay offre un coup d'oeil d'une rare beauté. De la route nationale, huit kilomètres de chemin de terre mènent au pied de la falaise, dans la baie de la rivière Éternité. C'est vraiment là l'un des «grands» sites touristiques de tout le Québec.

Tableau, Le
Petit hameau sur la rive nord du Saguenay, à quelques milles de Sainte-Rose-du-Nord. Comme son nom le laisse deviner, c'est l'un des sites les plus pittoresques du Saguenay. Selon la tradition orale transmise par les rares

Le Tableau.

occupants du lieu, de nombreux artistes viendraient y «peindre de beaux tableaux» en s'inspirant du décor naturel. D'où le nom de Tableau. Mais le nom pourrait aussi venir d'une paroi lisse sur la rive d'en face. Peu importe l'origine du nom, seule la réalité compte.

Tadoussac
Un site des plus pittoresques, au confluent du Saguenay et du Saint-Laurent. Jacques Cartier y est venu en 1535. Pierre Chauvin y bâtit la première maison en terre canadienne en 1600. En 1615 le récollet Jean Dolbeau y installa la première mission destinée à l'évangélisation des Indiens. Une première chapelle y fut érigée en 1646. Tadoussac fut longtemps un important poste de traite de fourrures et aussi un lieu de départ pour de nombreuses expéditions vers les terres de l'intérieur.

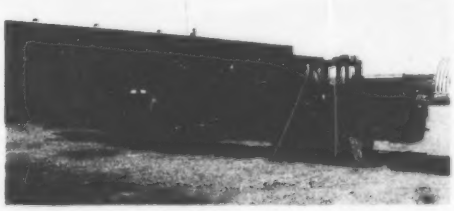
Tadoussac.

Taïga
C'est le nom de la grande forêt de conifères qui forme une large bande presque continue au nord de la partie habitée du Canada et du Québec. En réalité cette forêt boréale recouvre presque les trois quarts des zones de forêts productives. Elle forme une zone ininterrompue qui va de Terre-Neuve aux Rocheuses et à l'Alaska. On y trouve avant tout des conifères: épinettes, pins et sapins.

Talbot, Antonio
Député du comté de Chicoutimi à l'Assemblée nationale, Antonio Talbot fut élu sans interruption à chaque élection, de 1938 à 1962. Sa majorité avait été de 14 106 voix en 1952 et de 192 seulement dix ans plus tard. Il fut ministre sous Maurice Duplessis. On a donné son nom à la route qui traverse le parc des Laurentides.

Antonio Talbot.

Tanguay, Jean-Paul
C'est dans le paisible village agricole de Saint-Prime, fondé en 1862, que cet inventeur a établi sa fabrique de tronçonneuses mécaniques. Cette immense machine coupe l'arbre, l'abat, l'ébranche, l'écorce et le débite en billots. On fabrique également dans les ateliers Tanguay d'autres types d'appareils et de machines destinés à l'industrie forestière. Les tronçonneuses Tanguay sont munies de chargeuses et peuvent couper l'équivalent de 20 cordes de bois à l'heure.



Une tronçonneuse Tanguay.

Terres rompues
Symbolique d'une région souvent affectée par des glissements de terrains, ce nom désignait un lieu précis à proximité de Saint-Jean-Vianney. Déjà, en 1673, le jésuite François de Crespieul y fait allusion dans ses relations. On raconte que le grand tremblement de terre qui secoua la région en 1663 a pu provoquer plus d'un glissement dans la région.

Le glissement de terrain à Saint-Jean-Vianney.

Ticouapé
La rivière Ticouapé se jette dans le lac Saint-Jean un peu au sud-est du village de Saint-Méthode. Merveilleux secteur pour la chasse aux oiseaux migrateurs et aussi pour la pêche à la ouananiche, à la perchaude et au doré. D'ailleurs la signification indienne de Ticouapé laisse croire que jadis tout le district était un paradis pour la chasse. En effet, chez les Montagnais Ticouapé signifie «homme au caribou.»

La rivière Ticouapé, à Saint-Méthode.

Toucher
Expression populaire utilisée par quelques anciens. On ne conduisait pas les bêtes pour labourer mais on les «touchait». Toucher appartient à la même catégorie d'expressions que «faire de la terre» pour «défricher».

Tourtière
Il y en a plusieurs variétés: tourtière marguerite, tourtière au canard, tourtière moderne et même tourtière à la ouananiche, sans compter la tourtière saguenéenne et celle du Lac-Saint-Jean. Aucune n'est faite de la même façon ou avec les mêmes viandes ou gibiers. Mais on retrouve dans chacune des recettes, ou presque, des pommes de terre, du porc et des oignons. Le poulet, le lard salé et le lièvre sont parfois nécessaires. La tourtière saguenéenne exige des viandes sauvages (lièvre, perdrix et orignal) ainsi que du porc, des oignons et des pommes de terre, alors qu'au Lac-Saint-Jean on remplace la perdrix et l'orignal par du poulet et du lard salé. Dans la plupart des cas on mêle les viandes et les pommes de terre sauf dans la tourtière saguenéenne où on alterne les rangs de pommes de terre et les rangs de viande. En fait il y a peut-être autant de sortes de tourtières qu'il y a de cuisinières...

Tourtière du lac Saint-Jean
C'est une recette que nous avons empruntée au journal Le Piékouagan de juin 1973.
Pâte brisée. Que chacun prenne sa recette personnelle de pâte. Vous avez déjà vos trucs pour ce faire, nous n'en doutons pas.
Une livre et ½ de pointe de boeuf coupée en gros dés. De la perdrix et du lièvre seraient même préférables.
Une livre de porc maigre en gros dés.
Deux poitrines ou deux cuisses de poulet en morceaux. Une douzaine de pommes de terre moyennes et défaites en dés (carreaux). Une tasse d'eau froide.
Étendre la pâte au fond et sur les parois intérieures du contenant. Mettre les ingrédients avec de l'eau et du sel, de l'oignon et du poivre. Faire un dessus avec la pâte et laisser au four au moins 5 à 6 heures à 350°F. Servez avec le bon vin de bleuets.

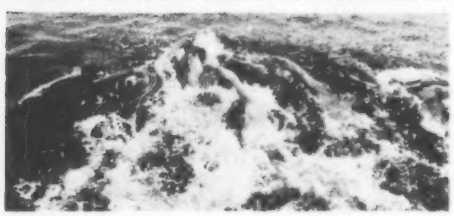
Trappe de Mistassini, La
En 1895, les Trappistes érigent leur monastère sur une terre jadis cultivée par François Gaudreault, colon venu d'Hébertville. La mission Saint-Michel de Mistassini ouvre ses registres en 1893. Le cercle de la colonisation se referme autour du lac et les Pères Trappistes assurent alors les services religieux pour les paroisses avoisinantes, tout en tenant une scierie, une beurrerie-fromagerie, un magasin et un bureau de poste. En fait, c'est en 1911 que Dom Pacôme Gaboury élève le premier corps de bâtiment de l'abbaye qui s'adjoindra une église en

La Trappe de Mistassini.

1938. Les pères ont joué un rôle important dans la mise en valeur agricole de ce secteur du lac et rendent encore de nombreux services. Ils pratiquent la grande culture, élèvent un troupeau laitier et des volailles, tiennent un magasin de confiserie. Pendant longtemps, ils ont exploité une riche mine de calcite.

Traversée du lac Saint-Jean
À la nage bien entendu. Et elle se répète chaque année depuis maintenant 22 ans, entre Péribonka où les concurrents se lancent à l'eau aux petites heures du matin pour toucher le but à Roberval quelque huit ou neuf heures plus tard, au prix d'efforts que chacun peut imaginer. Jacques Amyot était du premier groupe de nageurs en 1955. Il était encore au poste 20 ans après. Réjean Lacoursière et Robert Cossette sont aussi entrés dans la légende de la traversée, qui s'accompagne chaque année d'une grande semaine de la gaieté. La date à retenir: le premier dimanche du mois d'août.

La traversée...



Tremblay
Ils sont très nombreux dans la région. Peut-être un peu plus au Saguenay qu'au Lac-Saint-Jean. Les premiers venaient de La Malbaie. Ils occupent 25 des 300 pages de l'annuaire téléphonique régional.

Tremblay, Alexis (Picoté)
Il débarque à l'été de 1838 à l'Anse-Saint-Jean, à la tête des 21 associés venus de La Malbaie pour ouvrir un nouveau champ à la colonisation. C'est lui qui abattit le premier arbre et il demeura chef des chantiers de l'Anse-Saint-Jean jusqu'en 1845.

Alexis Tremblay. (Société historique du Saguenay)

Tremblay, Jean-Claude
Après plusieurs brillantes saisons avec les Canadiens de Montréal, il évolue maintenant avec les Nordiques de Québec dans l'Association mondiale

Jean-Claude Tremblay.

de hockey. Originaire de Bagotville, Jean-Claude Tremblay a toujours été considéré comme l'un des joueurs de hockey professionnels les plus intelligents. Ses ruses et ses astuces valent souvent le prix d'entrée. C'est avec raison d'ailleurs que son instructeur à Québec disait de lui qu'il était «le cerveau de son équipe».

Tremblay, Mario
Ce jeune et brillant athlète issu des rangs des Saguenéens de Chicoutimi déploie depuis l'hiver 1974-1975 sa fougue et son dynamisme dans la Ligue nationale de hockey avec les Canadiens de Montréal.

Mario Tremblay.

Tremblay, Monseigneur Victor
Sans doute l'une des personnalités les mieux connues et les plus respectées de toute la région. Cet éminent spécialiste de l'histoire régionale a partagé la majeure partie de sa féconde carrière entre la recherche et l'enseignement. Né à Saint-Jérôme-de-Métabetchouan, «Monseigneur Victor» a fondé la Société historique du Saguenay en 1934. Mais c'est dès 1920 qu'il a commencé à amasser cette phénoménale documentation qui fait aujourd'hui la richesse des archives de la Société Historique. On lui doit plus de 1 000 articles et conférences. Il est impossible d'avoir une bonne connaissance du Saguenay et du Lac-Saint-Jean si on ne passe pas par l'oeuvre magistrale de cet incomparable chercheur. On peut retrouver une bonne partie de son oeuvre dans la revue Saguenayensia.

Mgr Victor, comme on dit dans la région...

En mai 1976, Monseigneur Victor Tremblay a reçu un diplôme de l'American Association for State and Local History en reconnaissance de sa contribution éminente à l'histoire du Saguenay. C'est le premier Canadien à avoir reçu cet honneur.

U

Union des producteurs agricoles
Le syndicat régional de l'UPA est l'un des plus actifs et des plus vigilants au Québec. Lors de son dernier congrès tenu à Saint-Bruno, en 1975, il s'est tracé pour objectif premier «d'obtenir pour les producteurs agricoles une rémunération

Xavier Fortin, président de l'UPA.

équivalente, sur une base horaire, avec celle des travailleurs de l'industrie». Les Chantiers coopératifs de la Chaîne coopérative du Saguenay sont deux preuves, parmi beaucoup d'autres, du dynamisme des agriculteurs de la région. Qui a oublié l'abattage symbolique de quelques centaines de veaux à Saint-Bruno au printemps de 1975? Quels moyens ne faut-il pas prendre parfois pour qu'on prête une oreille attentive à de justes revendications?

V

Val-Jalbert
Pourrait-on dire que le plus pittoresque village du Lac-Saint-Jean est un village fantôme? Au pied des chutes de la rivière Ouiatchouan (72 mètres – 236 pieds) un marchand du Lac-Bouchette, Damase Jalbert, construisit une pulperie au début du siècle. Le 24 mars 1901 la Compagnie de Pulpe Ouiatchouan voyait le jour. En 1909, après de nombreux déboires et la

La rue Tremblay.

mort du fondateur, la compagnie passa aux mains de J.-E. Alfred Dubuc. La production atteignit alors 50 tonnes de pâte par jour. Mais la baisse du marché après la première grande guerre et la concurrence ruinèrent la compagnie. Le 13 août 1927, l'usine arrêta sa production et la compagnie ferma ses portes. Pour les 750 habitants qui restent encore à Val-Jalbert, c'est la catastrophe...
À l'heure actuelle, le ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche redonne une certaine vie à quelques éléments du vieux village.

À l'heure de la prospérité...

... aujourd'hui.

Vases, rivière aux
Tristement célèbre depuis le 4 mai 1971. C'est par cette petite rivière, affluent du Saguenay, que l'argile et le sable arrachés à Saint-Jean-Vianney ont cheminé vers la grande rivière. Tout ce matériel plus

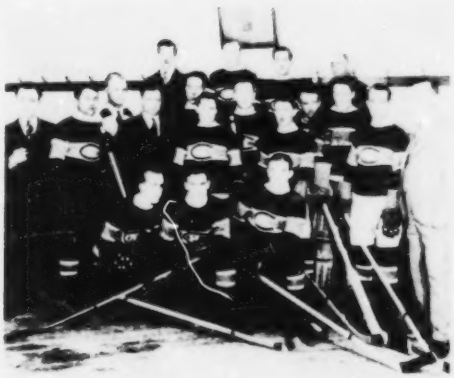
La rivière aux Vases.

ou moins fluide avait d'abord atteint la rivière aux Vases par un cours d'eau encore plus discret et plus petit: la rivière Petit-Bras.

Vézina, Georges
Sans doute l'un des meilleurs et des plus grands athlètes à avoir évolué au hockey professionnel. Il porta pendant plusieurs saisons les couleurs des Canadiens de Montréal. Gardien de buts calme et méthodique, il n'était pas très spectaculaire mais l'efficacité de son jeu y gagnait. La preuve de son habileté et de sa grande valeur: c'est en son honneur que l'on décerne chaque année le trophée Vézina à la meilleure équipe de cerbères

Georges Vézina.

Vézina et le club de hockey de Chicoutimi, saison 1930-31. (Société historique du Saguenay)



dans la Ligue nationale. Son souvenir est rappelé dans la région par le centre sportif Georges Vézina.

Vieux Moulin de Laterrière

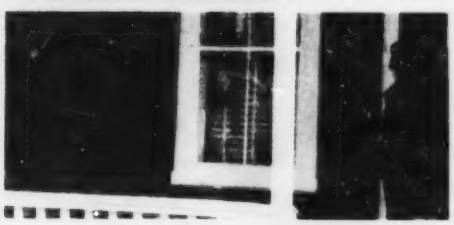
Situé dans les limites de la municipalité de Laterrière, au sud de Chicoutimi, on l'appelle encore le moulin du «Père-Honorat», du nom d'un père oblat arrivé dans la région en 1844. Très tôt, ce religieux tourna les yeux du côté du secteur du Grand-Brûlé, traversé par la rivière du Moulin, pour installer des agriculteurs-colons. Pour répondre aux besoins de ces premiers habitants, on construisit un moulin à scier en 1846 auquel on ajouta une «moulange» en 1849. Vendu à la famille du sieur Jules Gauthier en 1853, il fut reconstruit en 1869 et fonctionna jusqu'en 1940. Grâce aux efforts de Madame Hélène Vincent-Dufresne, qui en fit l'acquisition en 1969, le moulin a été rénové et finalement classé monument historique en 1970.

Le vieux moulin.

Villeneuve, Arthur

Né en 1910 et barbier pendant 30 ans, Arthur Villeneuve est aujourd'hui l'un des peintres les plus connus du Canada. Les grandes qualités de l'oeuvre de ce peintre naïf demeurent la candeur, la lumière et la tendresse. À Chicoutimi, la maison de l'artiste constitue un véritable musée que l'on peut visiter. En 1972, le Musée des Beaux-Arts de Montréal a présenté une rétrospective de l'oeuvre de Villeneuve, qui comprend au total plus

Arthur Villeneuve devant une de ses oeuvres.



Le peintre devant sa maison.

de 3 000 créations. Une bonne partie de ses peintures s'emploient à décrire le Québec et vont de «L'arrivée de Jacques Cartier en Nouvelle-France» au «Désastre de Saint-Jean-Vianney en 1971».

Vingt-et-Un, Société des
On doit à la Société des Vingt-et-Un les débuts de la colonisation dans la région. Voici les noms des membres de cette société formée de 21 citoyens de La Malbaie.

Le monument aux Vingt-et-Un, à Grande-Baie.

Alexis Tremblay (Picoté)
Louis Tremblay
Joseph Tremblay
Joseph Lapointe
Benjamin Gaudrault
Joseph Harvey
Pierre Boudrault
Michel Gagné
Basile Villeneuve
David Blackburn
Louis Bouliane
Ignace Murray
François Maltais
Ignace Couturier
Louis Desgagné
Louis Villeneuve
Alexis Simard
Thomas Simard
Georges Tremblay
Jean Harvey
Jérôme Tremblay

Voix du Saguenay, Les
Ce choeur mixte à huit voix fit beaucoup pour populariser les différents répertoires du Canada français. Fondé en 1935 pour alimenter les émissions du poste de radio de Chicoutimi, notamment à l' «Heure catholique» et au programme Madelon, ce choeur se fit avantageusement connaître aussi en concert. Devant la nécessité financière de réduire l'équipe, Monsieur Fortin, le directeur, forma le trio Marviro en 1936. Le choeur n'a cessé de remporter des succès jusqu'en 1939 au poste C.R.C.S.

Vroom-Vroom 500
Ce joli nom, rappelant d'une façon imagée les pétarades des motos endiablées, est le cri de ralliement de plusieurs centaines de motards qui se livrent chaque été à de palpitantes compétitions sportives dans l'une ou l'autre des villes de la région: à Alma en 1974, à Saint-Félicien en 1975.

... en course.

W

Wabano
(ou «tente tremblante») cabane fabriquée d'essences choisies à l'intérieur de laquelle le chamane, après avoir jeûné, suait et basculait dans un monde parallèle où il s'adonnait à ce que nous appellerions aujourd'hui le voyage astral

et d'où il rapportait prédictions et connaissances. Pendant la cérémonie, les spectateurs voyaient la tente secouée violemment et entendaient le chamane s'entretenir avec les esprits.

Wendigo
Géant anthropophage de la mythologie amérindienne. Il avait augmenté le volume de son corps en se roulant dans la gomme de résineux.

Western, Festival
Dans ce pays où les pionniers ne sont pas encore si loin de nous dans le temps, on organise à Dolbeau, chaque année, un festival Western où cowboys et jolies filles participent à la joie collective. Les 10 jours western de Dolbeau ont célébré leur cinquième anniversaire à l'été de 1976. Cet événement s'inscrit dans la grande kyrielle des festivals régionaux. À Dolbeau, si vous ne portez pas le chapeau réglementaire durant la durée des festivités, vous risquez un court séjour en prison. Il ne faut pas manquer les nombreux spectacles offerts dans la grange western le soir venu.

Wigwam
Huttes amérindiennes fabriquées de perches de soutien liées en leur sommet et recouvertes d'écorces de bouleau.

Troisième partie

Du Sakini au Piékouagami

Un texte inédit de Alain Gagnon

... à Lucie

«nous sommes installés sous le tonnerre fragile coquille d'abandon dans la tendre chaleur du premier verre sur les fontaines d'automne dans le grésillement du silence et de l'arbre derrière l'écran du verglas».

Paul-Marie Lapointe
Le réel absolu Éditions de l'Hexagone

Chapitre 1

Les Temps de l'écorce, de la Croix et des fourrures

Il y eut un temps où l'écorce et l'aviron régnaient. Du Saguenay profond au Lac Mistassini, en passant par le Piékouagami et l'Ashuapmouchuan, des hommes et des femmes aux yeux bridés bandaient leurs muscles et pagayaient de longs canots d'écorce au fond desquels des enfants cuivrés aux cheveux noirs, droits et fins, buvaient le paysage au fil des courants ou des portages.

En ces temps d'après les glaces qui creusèrent tel le ciseau d'un ébéniste et les vallées, et les rivières, et ce Saguenay sauvage que l'on devrait nommer fleuve et que l'on nomme rivière, en ces temps d'après la venue et le retrait des grandes eaux du golfe de Laflamme, le bouleau et la résine étaient roi et reine, l'ours, le castor, la bernache, le rat musqué, la ouananiche et l'orignal étaient princes, et l'Indien était ce fier seigneur, suzerain des rois et des princes, qui parcourait les eaux calmes ou bouillonnantes de son royaume, demandant à la Nature ce qu'elle lui devait de par sa naissance, sans plus, ne taxant pas en démesure ses vassaux jouissant de l'harmonie des saisons qui aspiraient et expiraient la vie.

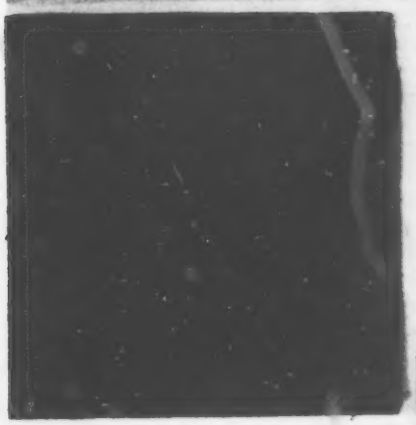
Aux soirs d'automne, en ces jours que le Blanc nommera novembre, sur les rocs abrupts du fjord ou sur les vallons moelleux de ces forêts sans fin qui entouraient cette mer de la tribu du Porc-Épic, quand descendaient les demi-teintes du crépuscule, le cri terrifiant du Wendigo courait de savanes en savanes chassant la gélinotte sous le cèdre touffu et le lièvre au pelage presque blanc vers le recoin le plus secret de la bleuetière. C'est alors que tremblaient les femmes aux yeux brillants sur leurs pommettes saillantes, et les enfants au fond de la tente de peaux d'élan, et même les chasseurs aux muscles d'acier et au front brave, le jour, dans les rapides qui mugissaient. En ces nuits le chamane entonnait sa mélopée d'anciens jours, triste et précise, pour apporter un peu de paix à «ceux qui marchent au soleil» et à «celui qui marche la nuit», et qui pour calmer sa faim cannibale de géant couvert de gommes, cherchait l'enfant rouge ou le vieillard par la tribu délaissé.

Et ces calmes soirs de juin, où à l'embouchure de la Ouiatchouan, de la Péribonka, de la Métabetchouan, de la Mistassini ou de l'Ashuapmouchuan, au milieu de la douceur des rives qui prolongent le Lac, les canots s'assemblaient sur les grèves et, coude à coude, les femmes aux dents usées par le travail des peaux et les hommes aux mains marquées par la corde de l'arc et la poignée de l'aviron entonnaient la chanson du thé qui longtemps sous les étoiles du pays des mocassins s'écoulait sur les eaux et se mêlait aux mélodies de ceux qui, face à un autre feu rougeoyant de braise, balançaient leurs corps aux mêmes rythmes des longues vagues.

Et ces mois d'avril, ou au milieu des brumes du lac Mistassini ou de la Nékoubau, le chamane aux oreilles pleines de l'appel des esprits de la lune et du soleil, construisait à l'aide d'essences choisies avec soin le wabano que viendraient animer les Manitous. Et c'est au sein de cette «tente tremblante» que l'ombre du chamane traversait les espaces et les temps, prédisant les chasses de l'automne et le destin du sagamo qui conduirait l'expédition.

Ainsi vivaient-ils de signes en signes. De marques sur l'oreille du rat musqué à la coquille à formes curieuses trouvée sur les pierres plates, au pied du premier rapide de l'Ashuapmouchuan. Pleurant leurs morts des hivers entiers, accroupis dans le wigwam, têtes tondues et visages noircis de cendres mêlées à la graisse d'ours, regardant courir l'âme des défunts contre la cime des arbres le long des vallonnements de la Péribonka et contre les rochers en tableau qui enserrent le Saguenay, alors qu'une vieille femme battait deux pierres près du duvet d'une cuisse d'aigle séchée afin que la flamme monte et réchauffe la hutte où pleuraient ceux que menaçaient les grands froids de la mort et de l'hiver.

Ainsi vivaient-ils lorsque des hommes à peau blanche et à robe noire, parlant d'un Dieu étranger et de son fils martyr, pagayant de longs canots semblables aux leurs, fendirent les eaux du Saguenay et du «lac plat». Ils avaient nom De Quen et Albanel, et ils répondaient à l'appel de la Croix. Les gens de la nation du Porc-Épic furent les premiers à accueillir De Quen. Puis vint Albanel qui devait partager l'avironnage et le portage, l'es-



poir et la famine, la frayeur de la nuit hivernale au coeur de la taïga. «Exemple chrétien d'abord, enseignement formel ensuite», avait dit Albanel, ce robe-noir à l'oeil qui savait voir, qui comprenait le pourquoi des habitudes tribales, le pourquoi de la cohabitation de plusieurs femmes dans la hutte du même chasseur nomade. Les supérieurs avaient désapprouvé. Albanel n'en avait pas moins continué à répandre sa lumière et son affection à ces enfants de ce pays du bout du monde chez qui les Manitous et la Croix ne faisaient pas si mauvais ménage.

Puis vinrent les hommes de la fourrure qui répondaient à l'appel du Castor. Émerveillés ils remontèrent le Saguenay et ses paysages de fjord abrupt, puis se grisèrent de la douceur du Piékouagami et de ses paysages féminins, tout en courbes, aux horizons mal dessinés et fumeux. Les squaws aimaient toucher ces hommes à peau de lait et à cheveux de soleil ou de feuilles de thé, et les chasseurs offraient leurs femmes qui par ces hommes sans robe ni bois entrecroisés sur la poitrine n'étaient pas refusées. Ces nouveaux venus regardaient avec grand intérêt les dépouilles des castors, des rats musqués, des loutres et des visons, et offraient en échange des bâtons-de-feu qui explosaient comme la foudre et lançaient un trait invisible vers l'ours et l'orignal pour remplacer l'arc de frêne et la flèche qui chante en tournoyant. Ils offraient également des couteaux à lames luisantes pour remplacer les couteaux d'os et de pierre, des haches mieux aiguisées que la dent du castor et des marmites au métal qui résonne et qui contrairement aux récipients d'argile ovales ne craquaient point au feu.

Ces hommes de prodiges et de regards bleus rieurs s'établirent à Tadoussac, Chicoutimi, Métabetchouan, Pointe-Bleue, Nékoubau et Mistassini pour commercer avec les fils du vent, de l'eau et des ravines sauvages. Ils rapportèrent des bourgades du Grand Fleuve, au fond de leurs canots, une eau qui rendait fous les chasseurs et les squaws, une eau qui semait la discorde dans les huttes, aux postes de traite et le long des portages, et cette eau rougit parfois de sang les grèves de l'Ashuapmouchuan ou les rochers de Tadoussac.

Chapitre 2

Les Temps du godendard, de la charrue et du clocher

Puis vinrent les hommes de la hache, du sciotte et du godendard. Ils arrivèrent dans un immense canot surmonté d'ailes plus blanches que celles du goéland, qui claquaient dans le soroît, et s'installèrent avec des femmes et des enfants de leur race en ces endroits nommés par eux: Baie des Ha! Ha!, Anse-Saint-Jean, Grande-Baie, Anse-au-Cheval. Ils venaient «faire de la pinière» sur le Domaine du Roi. Ils avaient coeurs généreux et muscles d'acier, mais malheureusement ils savaient peu de la banque et du commerce, et ils durent céder leurs intérêts à William Price qui déjà écorçait et coupait en longueurs régulières les troncs d'arbres abattus par eux. Ils devinrent ses engagés et durent assouvir leur faim, leur soif et leurs désirs de protection contre la froidure en échangeant au magasin de cet étranger à langue rocailleuse, venu d'un autre pays, de l'autre côté des mers, les «pitons» de la honte et de la misère contre du lard, de la farine et des étoffes aux couleurs sombres.

Et ils tremblaient de honte et d'impuissance ces sangs venus de Normandie, de Bretagne, d'Île-de-France et du Poitou. Ces sangs nourris pendant plusieurs morts et naissances aux sols généreux de Charlevoix et qui maintenant, malgré un sort qui les rendait esclaves, montraient courage de dieux et entêtement de Francs.

Ainsi naquit Chicoutimi, à civiliser les arbres, à les équarrir et à les rendre propres à l'exportation en planches par goélettes vers les paroisses du fleuve, ou en madriers, par navires à larges flancs, vers ces pays à noms étranges d'Europe pendant que les premiers en ce royaume promenaient leur jeunesse et leur vitalité entre le chantier de la rivière à Mars aux nuits d'hiver humides et nostalgiques où au réveil on s'empiffrait de gruau et de picoune, et une terre rudimentaire qui donnait peu et exigeait beaucoup.

Mais leur joie demeura. Et les chaumières du bûcheron/habitant vibrèrent sous les cris des nouveaux-nés, et l'amour, le rire, l'espoir et la danse éclatèrent de rochers en rochers, d'anses en anses, de pinières en cédrières, malgré l'hiver, les pénuries et le labeur qui brisaient les reins et vieillissaient les femmes avant l'âge.

Puis vint le temps de la charrue et des terres douces qui bordent le Lac. Alors revint le temps des seigneurs, de la culture du sol et de la liberté. Le premier à montrer la voie portait soutane; il avait nom Nicolas-de-Tolentin Hébert. Et à même l'épaisse argile et le courage du peuple il modela cette enclave originelle à laquelle on donnera son nom: Hébertville. Sise au pieds des Laurentides, là où le paysage s'alanguit, où la terre prend le temps en ses courbes de devenir féconde et de nourrir l'homme qui dès l'aurore, de mai à octobre, la caresse, la charge de signes et de floraisons.

Et ils essaimèrent tout autour de la mer intérieure, toutes ces paroisses dont pour beaucoup les habitations bordaient le Lac et les trécarrés frappaient les premières montées des Laurentides: Saint-Jérôme-de-Métabetchouan d'où sur la «butte-à-Thomas» l'oeil se noie dans les fumées bleues d'un horizon inaccessible; Roberval, joyau du Piékouagami, face à cette île maudite où les premiers missionnaires avaient chassé sous forme de couleuvres tous ces diables qui hantaient les Montagnais, à la brunante d'octobre, au plus profond des territoires de chasse; Saint-Prime où se résument les crans, les plaines et les hautes terres du rang 6, d'où on peut regarder le terroir découpé en rubans de couleur or-blé, vert-fourrage, ou noir-labour; Saint-Félicien qui de la rivière à l'Ours à la rivière aux Saumons s'insinue le long de la paresseuse Ashuapmouchuan qui s'étire, par toute saison, longue main gantée de gris, de blanc et de bleu, entre ses îles; Saint-Méthode aux terres noyées, aux bras de lac, aux baies marécageuses qui s'avancent loin entre les pièces de terre faite et à la Ticouapé généreuse en dorés et brochets; Normandin et Albanel, comme Sainte-Croix, érigés au milieu des terres, façonnés à même le paysage et hommages aux bras guidés par la réflexion d'homme, qui provoquent la fertilité des glèbes; Chambord et sa Pointe où mord la ouananiche, porte vers le lac Bouchette et son ermitage, et son arrière-pays de bûchage, de lacs poissonneux et de forêts giboyeuses; Mistassini, ses chutes bouillonnantes et ses ascètes à bure et à scapulaires, qui cons-

truisirent une Trappe et aidèrent le colon en s'adonnant aux mêmes travaux que lui; Péribonka aux terres sablonneuses, juchées sur ses accores à pic, rongées par les eaux, où Louis Hémon a vécu et où, dit-on, Éva Bouchard et lui se seraient aimés dans le silence et la discrétion de ces lieux et de ces temps; Alma, à la décharge du grand Lac, à cheval sur deux mondes, entre le Saguenay et le pays jeannois, et qui allait devenir la métropole du Piékouagami... Et ainsi se sont additionnés les clochers et les sillons, le labeur et la joie, et les souffrances de tous ces hommes et de toutes ces femmes dont la plupart ne sont plus que souvenirs, à moitié effacés, sur le granite noir d'une pierre tombale. Ils avaient noms: Tremblay, Guérin, Ouellette, Lamontagne, Gauthier, Gagnon, Bernard, Laberge, Plourde, Dessureault, Fortin, Lavoie, Routhier... et ils avaient soif et amour, et acharnement au défrichage, à l'abatis, au labourage et aux semailles. Ils avaient liberté au coeur, et le muscle prompt et la langue agile à la défendre.

Ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes, bûcherons de la rivière à Mars, travailleurs des scieries Price, défricheurs de Laterrière ou colons d'Albanel, ils ne pouvaient compter que sur eux-mêmes le long de ce Saguenay ou autour de ce Lac aux eaux parfois furibondes, et ça ils le savaient. L'hiver était geôlier de novembre à mai et les Laurentides pendant quatre saisons. Longtemps ils durent attendre les rails de fer qui apporteraient marchandises et amitiés, ou les routes au ruban d'asphalte, futurs traits de vitesse et de pétrole entre les hommes. Le Saguenay fut plus fortuné: un vapeur remontait jusqu'à la baie des Ha! Ha!, Port-Alfred, Chicoutimi... Longtemps ils durent se contenter d'un rapprochement interne, à même le Lac et l'Ashuapmouchuan, par bateaux à vapeur et à hélice, transportant hommes et animaux, pêle-mêle sur des quais achalandés, lorsque matin ou soir, une foule bigarrée procédait aux cérémonies de l'accostage et du départ.

Ils avaient à peine entamé la forêt qui cernait leurs minces rectangles de culture et de pâturage, et la chaumière à l'abri de laquelle la nouvelle épousée attendait son mari, dans la lueur réconfortante d'une lampe à l'huile, aux tard-soirs d'août.

S'additionnèrent les clochers, les écoles de rang et de village, les magasins généraux et l'énergie des colons. S'additionnèrent tous ces échos de village que l'oreille peut encore deviner et tous ces rangs doubles ou simples où se jouent encore la tragédie ou la comédie de toutes ces vies d'homme.

Chapitre 3

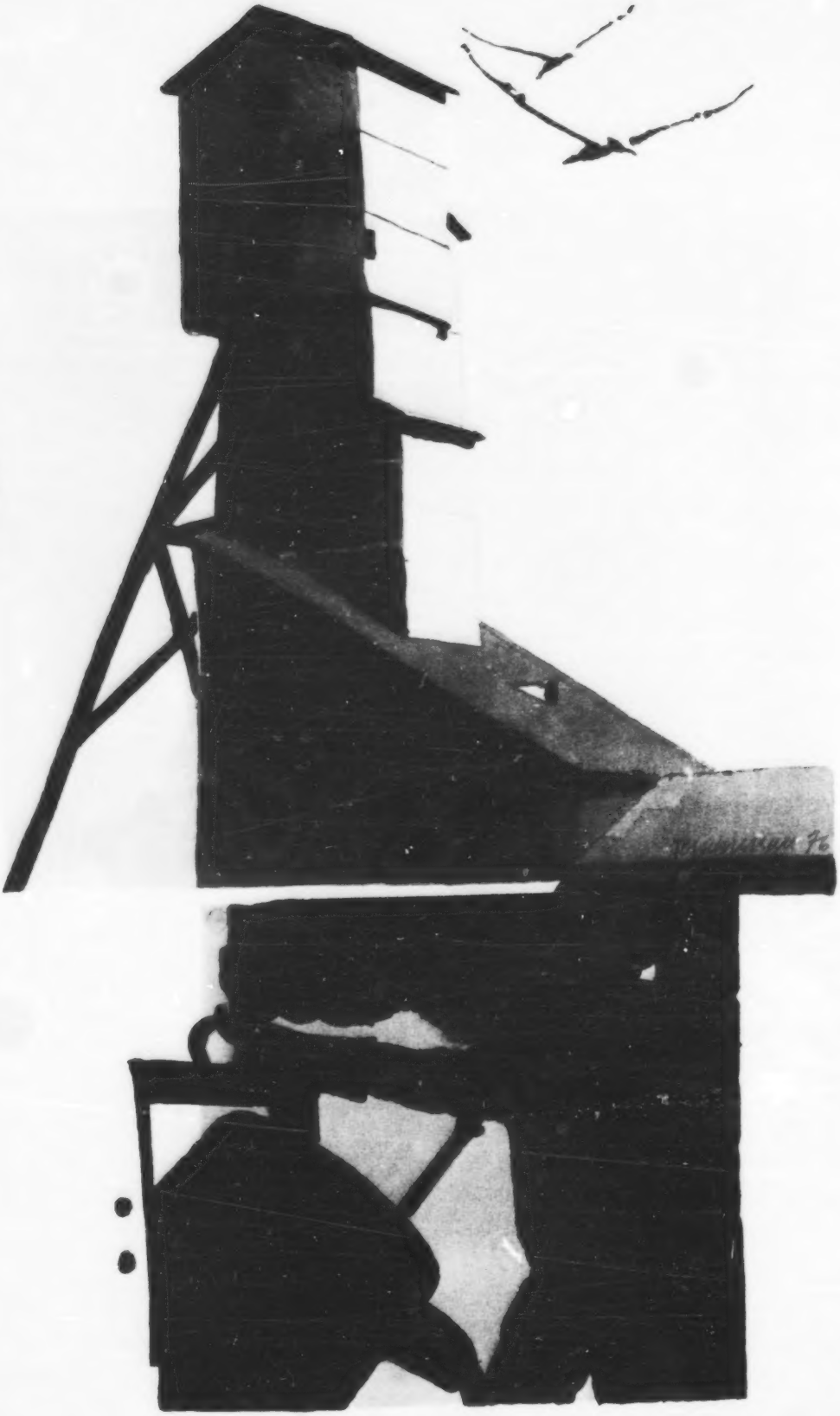
Les Temps de la poulie, de la courroie, de l'engrenage et du cuivre

Puis vint le temps des courroies, des poulies, des machines qui grondent et des engrenages. Puis vinrent les hommes à chemise bleue, règle à calcul en main, qui broyaient la pulpe et harnachaient les rivières, fières cavales, qui hurlent encore de rage impuissante au licou de béton et d'acier que ces humains de fer leur ont passé. Les «chemins qui marchent» des Amérindiens, des missionnaires à robe noire et des traiteurs en fourrures devinrent les sources vivifiantes qui allaient fournir l'énergie électrique à ce grand corps industriel qui s'étendrait de Port-Alfred à Dolbeau, en passant par Arvida, Kénogami, Alma, Desbiens, Saint-Félicien... Partout bouillons, remous, rapides et rivières à eaux calmes ont été rompus aux désirs de l'homme et la houille blanche a enfanté Arvida, capitale mondiale de l'aluminium, Kénogami... Shipshaw, chute du Diable, rivière aux Sables, l'Isle-Maligne, autant de noms qui comme clairons appelèrent les gens de ce royaume au travail d'édification d'une industrie qui a fourni aux espaces aériens des bolides fuselés dont l'éclat déchire l'oeil et les mugissements effraient la faune originale de ce pays, ainsi que des rames de papier à en envelopper la Terre, sur lesquelles se sont distribuées les frayeurs et les joies de l'univers, sur lesquelles s'est construite et détruite la vie des nations, et sur lesquelles également se sont écrits les plus beaux chants d'amour et d'espoir dans les langues de France et d'Albion.

Du lever d'un soleil à la naissance de l'autre, de la mort d'un automne à la naissance de l'autre, tournent les turbines mugissantes dans les eaux mugissantes de la chute à Caron, claquent les courroies et gémissent les poulies au moulin de Dolbeau et grondent les engrenages à Kénogami, Alma et Desbiens, alors qu'à Arvida d'immenses marmites, lot de sorciers à chemise bleue, grésillent, jettent leur lueur et déversent généreusement le métal en fusion qui, moderne coulée de lave, se dirige avec docilité vers le moule qui le façonnera selon les exigences d'une technique envahissante. Les saisons passent sur ce pays bicéphale et, six mois sur douze, en leur sagesse dorment les labours, les pâturages et les jachères sous la blancheur des neiges et des glaces; mais l'industrie crépite, s'arc-boute, sue, rue et hue, captive d'une course effrénée presque étrangère encore aux gens du pays jeannois dont les horizons imprécis s'estompent toujours dans la courbe lente des vallons périphériques ou dans les hauteurs arrondies par l'éternité des vents des Laurentides qui paressent, chattes blotties qui s'étirent avec langueur entre deux rivières calmes.

Et trois fois par vingt-quatre heures, sous le soleil ou dans les ténèbres, de Port-Alfred à Dolbeau, s'alignent Jeannois et Saguenayens, sous les lampes à néon des parcs de stationnement, casque d'acier sur la tête, serrant sous leur bras la boîte de métal noire dans laquelle des mains aimantes et affairées ont jeté furtivement quelques sandwiches, un oeuf dur et un thermos de café bouillant. Par l'addition des mêmes gestes, mille fois recommencés, dans la chaleur de la fonderie où se marient bauxite et coke et dans les hurlements des broyeuses à pulpe ou chaque fibre de sapin, d'épinette, de cyprès ou de pin baumier cèdera son soleil, sa sève et ses minéraux à l'avidité des écritures, se gagnera le chèque verdâtre qui emplira le frigidaire de victuailles et de bière, vêtira les enfants qui déjà retournent de l'école et réclament les souliers neufs ou le chandail qui couvriront des membres à croissance trop rapide. C'est à tout cela que pense l'homme à chemise bleue, suant, agile entre les machines couvertes de graisse et de cadrans, pendant que dans le bureau vitré, entourés de plantes vertes et pieds dans les tapis moelleux, patrons et permanents syndicaux négocient le prochain contrat de travail en hommes durs, mais libres, pour des hommes rudes, mais libres encore au sein de la cité industrielle, comme l'étaient jadis leurs pères lorsqu'ils arpentaient, de leurs foulées qui trahissaient parfois le mélange des sangs, les hauts du trécarré où on pensait repousser encore un peu la limite des arbres pour laisser place à l'avoine et aux ruminants.

Après avoir gratifié les hommes de billots à écorce rêche, de pulpe abondante qui flottait en rangs serrés sur le bleu argenté de nos lacs et de nos rivières, de terres à flancs généreux qui



montent le fourrage à hauteur de taille d'habitant bien bâti, la région réservait une autre surpise aux descendants de ceux qui autrefois avaient quitté Charlevoix et la Côte-Sud pour remonter le Saguenay. Dès le XVIIe, d'intrépides reculeurs d'horizons, ayant noms La Vallière, Dolbeau, Albanel, Denys avaient remonté le Saguenay, l'Ashuapmouchuan, la Chigaubiche, la Nicabau... Et à la fin du XIXe, début du XXe, les Richardson, Galbraith, McKenzie et Obalski arpentèrent les pentes montagneuses entre les lacs Wakonichi et Chibougamau. Déjà ils pressentaient les dons futurs du sol recouvert de mousses et d'aiguilles sèches sous leurs bottes qui dérapaient dans les portages. Mais il faudra attendre le début des années cinquante avant que le cuivre, l'or et l'argent attirent par centaines, spéculateurs, hommes de commerce et travailleurs vers ce coin du bout du monde dont Saint-Félicien deviendra la Porte d'Or. Opemiska, Merrill Island, Campbell... autant de noms qui miroitèrent, reflets tourbillonnants de la fortune, au coeur des temples financiers des métropoles, alors que la nouvelle ville en folie, sertie au sein de la forêt boréale, s'abandonnait à la fièvre des commencements avec ses maisons hâtivement bâties en papier noir, sa population flottante et bigarrée, ses débits de boissons où se rencontraient le chèque du mineur, le rire ou la déception du financier, les espoirs à bout de bras de tous ces hommes au visage raviné, qui avaient déjà tout perdu ailleurs et ces prostituées que l'on faisait venir de la «Ville» lorsque les poings et les couteaux menaçaient, cognaient et tailladaient trop souvent.

Chapitre 4

Les Temps de la main qui bénit, enseigne et réconforte

Et tout au long de cette histoire qui débuta avec les temps de la hache, se continua avec les temps de la charrue et des machines pour se terminer avec les temps du cuivre, de l'or et de l'argent, la Croix romaine fut présente et guide, inextricablement liée à cette aventure, du cap Trinité, refuge des aigles qui volent vers le couchant, aux rives du Piékouagami dont les longues vagues bercent encore les rêves du sol et de l'air. Du curé Nicolas Hébert dont la statue à front d'airain, tournée vers le Lac, mordant le nordet, semble indiquer de nouveaux horizons à reculer, à tous ces anonymes curés et prêtres de campagne qui, seuls instruits souvent, lisaient et rédigeaient presque toute la correspondance officielle et privée qui entrait ou sortait de la paroisse. Que de soirées d'automne passées à écrire pour l'homme que les chantiers avaient arraché trop jeune aux bancs de l'école, à cette aimée qui à Péribonka, Saint-Henri-de-Taillon ou Albanel attendait avec impatience les épousailles de l'été, ou à cette mère inquiète de La Doré dont la drave avait englouti le fils sous les mugissements des lames et des remous de la crue printanière. Presbytères et confessionnaux, lieux de toutes les confidences, lieux de tant de drames qui se dénouaient ou se résolvaient la plupart du temps par un compromis habile entre le bon sens paysan et les directives abstraites d'une Église universelle dont la Tête romaine, à théologie latine rectiligne, pouvait parfois difficilement concevoir les sinuosités, les exigences et les brouillards de cet arrière pays glacial où rien n'est jamais ni clair ni précis, ni l'horizon, ni la crête des Laurentides.

Ces mains qui bénissaient ont également enseigné: Séminaire de Chicoutimi, Couvent des Ursulines de Roberval, Collège classique de Jonquière, Juvénat de Dolbeau... autant de lieux où croîtront les instruits de la génération future, autant de bâtiments édifiés par l'acharnement du clergé séculier, le dévouement des congrégations féminines et masculines et par les dons et la foi des fidèles qui même aux années de petites récoltes ou de crise ouvraient leurs bourses mal garnies. Ces mains qui enseignaient ont aussi guéri: hôpitaux d'Alma, de Chicoutimi, de Jonquière, de Métabetchouan, où le zèle des hospitalières pansait les plaies, fermait les blessures et les yeux des moribonds tout en réconfortant les proches.

Tout ceci ne s'est pas fait sans abus ni mesquineries, mais la Croix romaine a sillonné tous les âges de notre histoire. Cela a été, et cela se devait d'être dit.

Chapitre 5

Les Temps de la Vie surabondante

Et ainsi ont-ils été, et ainsi sont-ils dans ce pays de neige en janvier, de chaleur torride en juillet, de débâcles folles en avril et de tard-jours déchirés par le cri des migrateurs, triangle de tension, dans la brunante d'octobre.

Dans le vrombissement des motoneiges qui ouvrent leurs sentiers entre deux sapinières au Relais des Buttes de la rivière aux Saumons, dans le silence et la retenue de l'artiste qui peint et sculpte à Sainte-Rose du Nord, dans les 24 000 brasses de l'athlète de Hollande. d'Égypte ou d'Argentine, qui trace un pointillé d'efforts et de courage entre Péribonka et le quai de Roberval où des milliers de spectateurs, en grappes, attendent sous le soleil ou la pluie, dans la joie exubérante des festivals du Bleuet de Mistassini, de la Patate de Saint-Ambroise, de la Gourgane d'Albanel, dans la bizarrerie bigarrée de la semaine «western» de Dolbeau, aux cowboys perdus au coeur du Moyen-Nord québécois, dans le chic aristocratique et vieillot du festival du «bout du monde» de Chicoutimi, dans l'oeil ravi des enfants qui regardent jouer les lionceaux et les ours noirs des Sentiers de la nature au Jardin zoologique de Saint-Félicien... dans toutes ces activités et entreprises d'homme, qui couvrent les saisons et drainent l'énergie surabondante d'un peuple encore suspendu entre la ferme et l'usine, nous retrouvons gestes d'amour et gestes de vie.

Et tout autour de nos mille lacs et le long de nos rivières aux noms montagnais qui résonnent musicaux en «ouan», «pé», «bonka», sur ces plages à sables gris et roux où les canots des tribus du Porc-Épic ont accosté si souvent aux temps anciens nous pouvons contempler les plus belles femmes: caressées par le soroît en été, fouettées par le noroît et le nordet en hiver, nourries à même les riches plaines alluviales abandonnées par le golfe de Laflamme, vives de par les rocs et l'air salin du Saguenay, langoureuses et calmes de par les collines et les rives qui prolongent les vagues du Piékouagami, elles sont des reines qui n'ont besoin ni de couronnes ni de joyaux, portant à même leur taille altière leur noblesse et leur éclat.

Elles ont donné ici, et donneront plus encore... Sur la ferme elles ont été mères, épouses, comptables, enseignantes... Maintenant elles sont tout cela, et davantage, reculant les frontières de ce royaume que le mâle s'était réservé. Arts, sciences, métiers, professions, commerce... Femmes vêtues de salopettes à genoux dans la bleuetière de la Friche, femmes vêtues d'un chemisier blanc au chevet d'un malade, femmes coiffées d'un casque protecteur, règle à calcul en main, femmes à serviette de cuir derrière le bureau vitré de l'administrateur... Elles ont donné ici, et donneront plus encore.

Et c'est grâce à leur générosité si, partout, du Sakini à Notre-Dame de Lorette, du lac Bouchette rendu célèbre par son ermitage et son homme fort, à Saint-Henri-de-Taillon, chaque jour la vie tisse sa toile orgueilleuse et routinière. Par les mains du médecin qui guérissent, par le stylo du collet-blanc qui collige entrées et sorties de capital, par l'espoir du travailleur et de l'homme d'affaires qui déjà voient fumer les cheminées immenses de la Donahue, par la patience de l'enseignant inquiet, au coeur de ces écoles trop grandes, par le maire qui ramène à l'ordre les assemblées houleuses, par l'audace des coopérateurs forestiers qui innovent, par la verve de l'avocat qui tente d'équilibrer pour son client les plateaux de la justice, par le travail de tous ceux qui s'éveillent dans la même couche et s'aimeront au début de la nuit, cette région s'érige, se construit et chante au rythme de l'espoir et de la soif de devenir.

Épilogue

«dans ma peau s'effritent la terre fragile ses
plantes

nés d'elles et du feu ses minéraux

l'entière géologie»

Paul-Marie Lapointe
le réel absolu –
Éditions de l'Hexagone

nous sommes nés de nos hivers
nous sommes de la patience de nos hivers

la montagne nous enfante encore
et la mer nous délave
nous lave du temps
nous restitue intacts à l'histoire

nous sommes nés de nos forêts
nous sommes de la lenteur de nos forêts

la mousse appelle encore nos bottes
et les hautes fougères fouettent nos hanches
en nos courses folles
et les fougères nous délivrent de la lenteur de nos hivers

nous sommes nés de nos lacs
nous sommes de la profondeur de nos lacs

les étangs nous renvoient encore
l'image trouble de nos rêves
et l'eau soulève l'aviron au creux de nos paumes
comme les hanches de la femme soulèvent nos sexes

nous sommes nés de nos automnes
nous sommes de la grisaille de nos automnes

les brumes nous enchantent
cachent nos plaies
et nous nous y obstinons
pieds sur le roc comme le vieil ancêtre cornu

nous sommes nés de nos glaces
nous sommes de la dureté de nos glaces

la neige nous a grandis par-delà nos clochers
la blancheur nous a rompu les rétines
nous a pulvérisé chairs et os
et la rafale nous a chassés dans le mugissement des conifères

nous sommes nés du noroît
nous sommes de la violence du noroît

les vents ont drainé nos saisons
en déboulade

accumulé nos naissances et nos deuils
gonflé nos ventres ou confiné nos âmes à la chaumière
surchauffée

nous sommes nés du soroît
nous sommes de la douceur du soroît

les grands souffles de mars
éveillent odeurs de neiges fondantes
et nous pataugeons entre les érables
ivres d'une joie et d'une sève nouvelles

nous sommes nés de l'espace
nous sommes de l'imagination de l'espace

couchés contre terre bras étendus
nous ne touchons ni le nord ni le sud
couchés contre terre jambes écartées
nous ne heurtons aucune frontière

nous sommes nés de nos gratte-ciel
nous sommes de l'effarement de nos gratte-ciel

cliquetis électroniques
puanteurs des égouts et espoirs de l'asphalte
nous avons des douceurs neuves à réapprendre
des violences lointaines à redécouvrir

nous sommes nés d'Amérique
nous sommes de la démesure d'Amérique

Photographies

Aluminium du Canada Ltée, pp. 37, 78, 92, 93, 119

Gilles Boileau, pp. 17, 19, 21, 22, 24, 30 à 32, 34, 39 à 41, 46, 61, 62, 65, 69, 73, 76 à 78, 85 à 88, 93, 95, 98 à 100, 102, 121, 125 à 130, 133, 134, 138, 141, 145 à 147, 149 à 151, 153, 154

Centre canadien de télédétection, Ottawa, p. 1

Club de hockey Canadien, p. 153

Colisée de Chicoutimi, p. 155

Communication-Québec (Saguenay – Lac-Saint-Jean), pp. 120, 132, 133, 155, 156

Direction générale du tourisme, ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, pp. 32, 82, 83, 97, 101, 129, 134, 149, 152

Division de la documentation photographique, Éditeur officiel du Québec, pp. 10, 16, 18, 20, 23 à 25, 28, 29, 31, 34 à 36, 38, 42, 44, 45, 47 à 58, 63 à 74, 76, 79 à 81, 84, 89 à 91, 94, 95, 98 à 100, 102 à 111, 119 à 128, 130 à 148, 150, 152 à 156

Ellefsen Photographe, Chicoutimi, p. 46

Institut de tourisme et d'hôtellerie, ministère du Tourisme, de la Chasse et de la Pêche, pp. 139, 148, 149

Integrated Satellite Information Services Ltd, Prince Albert, p. 36

Raoul Lapointe, Chicoutimi, p. 140

La Presse, pp. 123, 130, 150, 152

Collection Études et Dossiers

Hors série

Déjà parus:

- Les Québécoises, 1976
- Répertoire analytique des publications gouvernementales, 1976

Série Études régionales

À paraître:

- L'Abitibi – Témiscamingue
- Le Bas-Saint-Laurent – Gaspésie
- Trois-Rivières

Achevé d'imprimer le 11 mai 1977
sur les presses de Charrier & Dugal (1965) Ltée à Québec

La composition typographique a été réalisée
par Caractéra Inc. et les quadrichromies
par Grafix Studio (1973) Ltée et Stanmont Inc.